ALPHONSE LEFEBVRE

La Célèbre Inconnue de PROSPER MÉRIMÉE

SA VIE ET SES ŒUVRES AUTHENTIQUES AVEC DOCUMENTS, PORTRAITS ET DESSINS INÉDITS

PRÉFACE INTRODUCTION

PAR

FÉLIX CHAMBON

BIBLIOTHÉCAIRE A L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT & Cie

7, RUE DE L'ÉPERON, 7

MCMVIII

a1513098

PQ
2362
.Z5
L37
1908
SMRS

J. Sablé

LA CÉLÈBRE INCONNUE

DE

PROSPER MÉRIMÉE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/laclbreinco00lefe

PORTRAIT DE JENNY DACQUIN

ALPH. LEFEBVRE

La Célèbre Inconnue

de

PROSPER MÉRIMÉE

Sa Vie et ses Œuvres authentiques, avec Documents, Portraits et Dessins inédits

PRÉFACE INTRODUCTION

PAR

FÉLIX CHAMBON

Bibliothécaire à l'Université de Paris

PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT & Cie,

7, RUE DE L'ÉPERON, 7

1908

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
HUIT EXEMPLAIRES SUR JAPON
NUMÉROTÉS DE UN A HUIT
ET DOUZE EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE
NUMÉROTÉS DE NEUF A VINGT

Tous droits de traduction et de reproduction réservés par les éditeurs, pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

AU LECTEUR

Ceci n'est pas une œuvre littéraire, quoique le fond et les détails forment un véritable roman. C'est plutôt une étude psychologique sur une personnalité incomprise, parce qu'on a négligé d'approfondir le mystère qui l'entoure. C'est un travail de dissection, une dissertation, un plaidoyer si l'on veut, écrit sincèrement et consciencieusement, en s'appuyant sur des documents authentiques et une correspondance particulière, qui n'était pas appelée dès lors à voir le jour. C'est en même temps un hommage rendu à la femme, un devoir accompli en vue de la vérité.

Dans ces conditions modestes, je puis, sans prétention, me permettre de présenter ce livre au public.

L'Auteur.

PRÉFACE

I

L'INCONNUE

Le 27 septembre 1873, la *Bibliographie de la France*, journal de la Librairie, annonçait la publication prochaine des lettres de Mérimée sous le titre de *Lettres à une Inconnue*. Elles parurent le 29 novembre. En moins d'un mois l'édition fut épuisée, et l'on dut faire une seconde édition, qui parut le 24 décembre.

La curiosité fut vivement excitée ; les amis de Mérimée, eux-mêmes, qui n'étaient pas au courant de cette *amitié amoureuse*, furent très surpris de cette révélation [1]. Mme de Montijo, alors à Paris, manda même aus-

1. Pourtant, il semble qu'une des correspondantes de J.-J. Weiss la connaissait. *Une dame* [on ne donne pas son nom], lui écrivait le 11 janvier 1874 [La lettre est datée, par erreur, de 1873] : « Avez-vous assisté à la réception de M. de Loménie ? Y avez-vous remarqué mademoiselle ***, l'inconnue à Mérimée ? Ressemble-t-elle au portrait qu'on m'a fait d'elle : laide malgré de beaux yeux, un nez énorme, maigre à faire peur, et pédante par-dessus le marché. Je comprends dans ce cas que Mérimée ait préféré lui écrire que de la voir. Ne pensez-vous pas qu'une correspondance quasi quotidienne, si elle ne répond pas à un besoin du cœur, n'est que du bavardage littéraire ? Avez-vous lu ces lettres ?... » (J.-J. Weiss, *Notes et Impressions*, Choix de lettres, p. p. le prince Georges Stirbey. Paris, C. Lévy, 1902, p. 346.) — De même, Mme Mohl Cf. O' Méara : *Un salon de Paris*. Paris, Plon, 1888, p. 278.

sitôt près d'elle un de ceux qu'elle savait avoir approché le plus Mérimée dans les dernières années de sa vie, pour l'interroger sur ces relations qu'elle ignorait, quoiqu'elle eût été chargée, souventes fois, par son illustre ami, d'envois à l'adresse de l'*Inconnue*.

Les suppositions se donnèrent libre cours. On passa en revue toutes les femmes de la société auxquelles Mérimée *aurait pu* adresser ces lettres, et on fit des unes ou des autres l'heureuse destinatrice. On se laissa entraîner jusqu'à désigner — sans raison — Mme de Montijo. Et deux ans après, dans l'introduction qu'il fit aux *Lettres à une autre Inconnue*, H. Blaze de Bury écrivait : « Ici, il y eut une bague, et celui-là, sans nul doute en saurait plus long que vous et moi sur l'anecdote, qui aurait pu suivre les mouvements du mystérieux talisman et connaître la main vers laquelle il s'en retourna aussitôt après la mort de Mérimée. » Or, on lit dans le testament de Mérimée : « ... A Madame de Montijo, une bague avec *In memoria* de P. M. » On parla aussi de Mme D..., sans réfléchir que, vers 1853, Mérimée avait été supplanté dans son affection par Maxime Du Camp.

Le nom de Jenny Dacquin courait cependant. Il figure dans la *Pall-Mall Gazette* du 1er janvier 1874 : « of English origin, but who has long lived at Dover, Boulogne and Poitiers [1]. »

Il est curieux de constater que l'*Intermédiaire des Chercheurs*, si prompt, ordinairement, à s'occuper des livres *à clef*, ne s'intéressa pas immédiatement à celui-là [2].

Ce n'est que le 25 juillet 1879 que M. P. Masson

1. Cf. aussi la *Presse* des 1, 3 et 4 janvier 1874, et ci-dessous page 23. M. Jules Claretie dans son feuilleton de l'*Indépendance belge*, du 9 janvier 1874, l'appelait *Julie Dacquin*.

2. Il s'occupa, seulement, et dès son apparition, des *Lettres de l'Inconnue* parues chez Lemerre (VII, 104, 246 ; VIII, 638).

posa nettement la question dans l'*Intermédiaire* [1]. Il y eut, le 10 novembre 1879, deux réponses qui n'apprirent pas grand'chose : « Le moment n'est peut-être pas encore venu, *écrivait un correspondant qui signait* L..., de publier le nom de cette dame ou demoiselle, appartenant à une famille honorable, mais ruinée (?). Normande d'origine (??), demoiselle de compagnie ni plus ni moins que l'héroïne du *Marquis de Villemer*, et qui, nous assure-t-on, a été *plus attristée* (?) qu'enorgueillie du bruit qui s'est fait à son sujet, par suite de la publication des lettres, — quelques-unes retouchées ou mutilées, — que Mérimée lui avait adressées [2].» Le silence se fit. Le 25 octobre 1891, la question fut de nouveau posée [3]. Le 20 janvier 1892, on y répondit nettement : « Cette inconnue s'appelait Jenny Dacquin, elle était fille d'un notaire de Boulogne-sur-Mer, etc... » Et le signataire de la note, A[lfred] H[édouin], probablement pour dépister les interviewers, annonçait gravement qu'elle était morte « à Paris, en 1887 ou 1888 [4] ». L'*Intermédiaire* la ressuscita l'année suivante [5], par la plume d'*Un Témoin* qui, le 30 avril 1896, publia l'extrait de la lettre annonçant le décès de l'*Inconnue*, le 25 mars 1895. Le mystère était éclairci : Mlle Dacquin était bien l'*Inconnue*.

Un érudit de sa ville natale, M. Alphonse Lefebvre, voulut savoir d'elle plus que n'en avait dit Alfred Hédouin. Il fit des recherches, une enquête sérieuse, et le résultat de ces quelques années de travail est le volume intéressant qu'il publie aujourd'hui.

1. *Intermédiaire*, XII, 424.
2. *Intermédiaire*, 650.
3. *Intermédiaire*, XXIV, 811.
4. *Intermédiaire*, XXV, 54.
5. *Intermédiaire*, XXVII, 532 (20 mai 1893).

L'identité de l'*Inconnue* est authentiquement établie, sa famille est désormais connue, et il n'est pas jusqu'à son frère, l'officier d'artillerie, dont il est souvent question dans les lettres de Mérimée, qui n'ait maintenant son état civil.

Jeanne-Françoise Dacquin, née le 25 novembre 1811, avait publié à vingt ans dans les *Annales romantiques*, sous le pseudonyme de *Léona*, un morceau en prose (1831) et une pièce de vers (1832). M. Lefebvre les a joints à son étude si documentée [1]. Ce ne sont pas des chefs-d'œuvre, il faut bien le reconnaître, mais c'est d'une moyenne honorable. M. Lefebvre signale cette curieuse particularité que, dans les *Annales romantiques* de 1832, la pièce de Jenny Dacquin se trouve placée près de *Fédérigo* de Mérimée. Cette constatation nous amène à penser que ce voisinage ne fut peut-être pas étranger à la lettre que la jeune fille adressa à Mérimée pour avoir un autographe de lui, et qui fut l'origine de leurs relations.

II

MÉRIMÉE

La première lettre, écrite en anglais, et signée *lady Algernon Seymour*, fut mise à la poste en octobre 1831 à Paris, par Alfred Hédouin [2], puis la correspondance devint peu à peu plus active. Le 4 décembre 1832, Mérimée partait pour l'Angleterre [3] avec son ami Laglan-

1. Ci-dessous, p. 145 et suiv.

2. Alfred Hédouin dans l'*Intermédiaire* du 20 janvier 1892, XXV, 54.

3. Cf. F. Chambon, *Notes sur Prosper Mérimée*, Paris, Dorbon aîné, 1903, in-8°, p. 36-39.

dière, et à son retour en France, fin janvier 1833, il voyait sa mystérieuse correspondante. C'est à une très récente et importante publication de M. Ad. Paupe, le Stendhalien par excellence, que nous devons d'avoir cette date précise. Il a pu, en effet, obtenir en communication de la famille de Sutton Sharpe, une précieuse lettre de Mérimée[1] à son ami de Londres, qu'il a bien voulu fort aimablement nous autoriser à reproduire :

« Paris, 29 janvier 1833.

« ... A mon arrivée à Calais, je suis allé chez la dame qui m'avait remis le portrait de lady Seymour[1]. D'abord, elle m'a remis une lettre évidemment écrite dans une grande agitation d'esprit, et dans laquelle mon inconnue me disait qu'elle ne pouvait me voir. La lettre lue, Mme L... (la dame de Calais), ayant pris un air excessivement sérieux, me demanda la permission de me parler avec toute franchise. Je frémissais, craignant qu'elle ne s'avouât coupable de m'avoir écrit. N. B. que c'est une dame très respectable de quarante-neuf ans au moins. Cependant, je dis, du ton le plus assuré que je pus : — « Je ne demande pas autre chose. » « Sachez donc, monsieur, que les lettres qui vous ont intrigué ne sont pas écrites par une dame anglaise, mais par une demoiselle française. Cette jeune personne a une tête fort vive, très inconsidérée, très exaltée, d'ailleurs remplie de vertus et de bons sentiments. Lorsqu'elle vous a écrit pour la première fois, elle n'avait qu'un but, celui de se procurer un autographe de vous. Peu à peu, elle a pris goût à la correspondance, puis au correspondant, enfin cela est devenu une véritable passion. En un mot, elle est folle de vous. Sa mère et moi nous étions d'abord prêtées à toutes ces folies, les croyant sans conséquences, mais maintenant nous sommes désespérées. » A quoi je répondis : « — Que voulez-vous que j'y fasse ? » — (Convenez, mon cher ami, que ma position était assez comique). Je pensai que le moment était venu de s'expliquer tout à fait. Je dis que je ne me marierais jamais et que je me lavais les mains de toute cette affaire-là : qu'on était

1. *Mercure de France*, 15 février 1908, p. 757-60.

venu me chercher, etc. J'étais il faut vous le dire, de fort mauvaise humeur du ton tragique de cette Mme L...

Elle répondit qu'il ne s'agissait pas de mariage — qu'on n'y pensait pas — mais que j'avais dérangé la tête de cette pauvre enfant, et qu'on me suppliait de la remettre. Jolie commission ! Mme L... me montra alors trois ou quatre lettres de cette demoiselle, que j'appellerai J..., lettres qui vous auraient attendri, tout féroce que vous êtes. Figurez-vous toute la folie et toute l'exaltation d'une tête bien romanesque, qui vit en province, qui se figure que je suis un héros, bien au moins comme le soleil, et le reste à l'avenant. Au milieu de toutes ces extravagances, il y avait un fonds de sensibilité si réelle et si bien exprimée que je ricanais tantôt et tantôt je me sentais fondu comme une cire. Aux lettres de la fille succédèrent celles que la mère écrivit à Mme L... et ce n'étaient pas les moins curieuses. Il me parut que J... gouvernait absolument sa mère, et qu'elle l'avait rendue presque aussi éprise de moi qu'elle l'était elle-même. La bonne femme voulait savoir si je viendrais à Boulogne, où elle demeure, et si je *consentirais* à voir sa fille quand j'aurais appris qu'elle m'avait trompé sur son véritable nom. Elle disait que J... ne faisait rien qu'à sa tête, et qu'il n'y avait que moi au monde qui pût la faire obéir. Toutes ces lettres lues, je pris un air très grave et je dis que si cette jeune personne était si éprise de moi, je ne croyais pas devoir la voir, puisque ce serait encourager une passion qui ne pourrait avoir de résultats. Cependant, je sus si bien me faire prier que je consentis à la voir. J'étais bien aise de paraître forcé à faire une chose dont j'avais grande envie.

A Boulogne, j'envoie un commissionnaire avec une lettre à l'adresse qu'on m'avait indiquée, annonçant ma visite, et demandant un tête-à-tête. La réponse était à peu près illisible, mais m'accordait tout. Je passai une heure à mettre ma plus belle cravate, et je partis assez intrigué. J'oubliais de vous dire que Lagl. m'ayant suggéré l'idée d'un guet-apens, j'avais pris une canne à lui, laquelle est munie d'un stylet. J'entre dans une maison d'assez bonne apparence, et une femme de chambre me conduit dans une petite chambre où il n'y avait qu'une bougie fort loin de la cheminée, et, devant, une femme assise dont je ne pouvais pas voir les traits. Quand j'entrai, elle se leva comme poussée par un ressort et retomba tout de suite en mettant son mouchoir devant sa figure. Je lui tendis la main, elle me donna la sienne et je

m'assis. Notez que, par la disposition particulière de la bougie, elle m'éclairait entièrement et je ne pouvais voir que l'*outline* de J..., qui lui tournait le dos.

Nous causâmes ; elle avait une voix très agréable. Nous parlâmes de cent mille choses. Elle me parut un peu timide, mais spirituelle. Au bout d'un quart d'heure de conversation, je lui demandai de mettre la bougie entre nous deux. Elle refusa en me disant qu'elle n'oserait plus me parler ; mais un autre quart d'heure passé, elle consentit enfin.

Je vis alors une fort belle personne de vingt ans à peu près, brune, avec de beaux yeux noirs à la *French* (?), des sourcils admirables, cheveux noirs, etc. Ajoutez à cela un pied comme le doigt dans un brodequin de satin noir d'une forme ravissante. Je devins tout de suite plus aimable de moitié. Nous étions penchés tous les deux vers le feu, et elle avançait ce pied avec un bout de jambe parfaitement assorti. — « Il y a si longtemps, lui dis-je, que je n'ai vu de jolis pieds, que je ne puis me lasser de regarder le vôtre. » — « Le trouvez-vous bien, en vérité ? » me dit-elle, et elle avança ce pied vers moi avec une coquetterie enfantine. Je pris ce pied dans ma main, et tout en causant haute morale, nous en étions là, je ne sais quel diable me tenta, je levai le pied à ma bouche et je le baisai très tendrement.

Jamais Hollandais recevant au milieu de la bedaine un *obus à la Paixhans* n'a paru plus subitement anéanti que la pauvre J... Elle retira son pied, sa tête tomba sur sa poitrine, et elle devint cramoisie. Il aurait fallu être tigre pour continuer. Je ne suis point tigre. Nous parlâmes d'autre chose, et je me retirai, après deux heures de conversation chaste, quoique assez tendre. Elle doit venir à Paris dans quelques mois, ma vertu aura bien des efforts à faire pour résister alors. Maintenant les lettres de J... se succèdent rapidement, et je commence à en devenir moi-même un peu épris. Je lui donne d'ailleurs des conseils, comme bien vous pensez...

« P. M. »

Dès lors, les relations continuèrent.

Mlle Dacquin avait fait des essais littéraires qui sem-

blent être restés inédits et avoir disparu [1]. Voici, en effet, une lettre [2] de Charles Malo [3] adressée à Pierre Hédouin qui le prouve :

Paris, 9 octobre 1831.

Cher ami et collègue,

J'ai reçu, par l'entremise du jeune M. Daquin, le paquet dont vous l'aviez chargé pour moi. Je regrette qu'il n'ait point été accompagné, dans sa petite visite, de votre fils que j'eusse été bien enchanté de connaître. J'ai à peu près l'air de faire peur aux personnes que vous chargez de vos commissions ; l'an dernier, un monsieur et une dame avaient eu la complaisance de m'apporter une lettre de vous ; je ne pus les engager même à prendre un siège dans la pièce où ils se trouvaient. Il en a été de même à peu près pour l'intéressant collégien de Louis le Grand. Il paraît que nous autres habitants de la grande ville n'avons pas la réputation d'être fort affables, on compte là-dessus et l'on prend ainsi d'avance ses précautions ; et l'on a tort, car tout occupé qu'on soit, on pourrait à la rigueur consacrer même plusieurs heures à tel étranger qu'un ami nous adresse.

Depuis ma précédente, l'état de la librairie a engagé mon libraire à renoncer, pour cette année, à trois petites publications que je vous ai annoncées comme devant avoir lieu, ce sont l'*Almanach des Demoiselles*, le *Chansonnier des Dames*, l'*Album de la Jeunesse*. Les divers morceaux que vous m'envoyez pour ces recueils se trouvent donc comme non avenus.

L'*Album Littéraire* lui-même ne paraîtra pas, du moins sous ce titre ; je créerai en son lieu et place un nouveau *Keepsake Français* dans lequel figurera *Marguerite*, morceau, comme vous le dites, fort soigné, mais d'une dimension qui m'effraye un peu, puisque j'évalue qu'il donnera

1. Quelques-uns ont été retrouvés par M. Lefebvre. Cf. ci-dessus, p. 4.

2. Elle a été publiée dans la *France du Nord* du 10 avril 1907, par M. A. Lefebvre, qui ne la mentionne pas dans les préliminaires de ce volume.

3. Écrivain boulonnais né en 1790, mort en 1871.

de 18 à 19 pages; notez que je ne dispose que de 300 pages, qu'il me faut une table de trente à quarante noms d'auteurs. Comment arriverai-je ?

Votre *Fantôme du Tasse* est déjà classé dans l'*Hommage aux Dames*. Je tâcherai d'y glisser le billet à *Ida*.

Votre *Epître sur la Peinture* que vous destinez aux *Annales* ne leur convient guère, notamment à raison des dix premiers vers, introduction jadis obligée, mais de nos jours tout à fait passée de mode. Et puis, vous vous occupez beaucoup trop de votre ami, et trop peu du public. Cette épître contient d'excellents vers, de la haute poésie, mais cela sent l'ancienne école en diable. Bref l'exorde et la conclusion, l'alpha et l'omega de ce morceau seraient mal appréciés à Paris où la *gloire*, le *génie*, l'*immortalité* de votre ami pourraient bien se trouver contestés. Ceci de vous à moi : mais nos romantiques, nos *Jeunes France* règnent en souverains dans tous les journaux, et votre apologie tout amicale pourrait être mal traitée. Voyez ce que vous devez faire ; et surtout ne soyez pas blessé de ma sincérité ; nous avons peut-être l'un et l'autre un tort tout opposé ; vous ne voyez que Boulogne et moi je vois Paris, la France, la Suisse, la Russie, l'Angleterre, l'Amérique, enfin tous les endroits où chemine mon recueil et je ne m'attache pas spécialement à votre localité, je vois tout à l'exclusion d'elle.

Vous êtes en fonds pour me remplacer ce morceau, qu'alors je recommanderais à l'éditeur de l'*Almanach des Muses* pour 1832. Une pièce dans le genre de votre *Salvator Rosa* me conviendrait à merveille aux dédicaces près, pour lesquelles j'ai une aversion invincible. Cela est si vrai que je me suis brouillé dans un temps avec Sainte-Beuve, à propos d'une dédicace.

Qu'on accuse le silence d'une personne à laquelle on ne donne pas son adresse, on a tort et très grand tort ; mais puisque vous avez de moi deux adresses pour une, moi j'avais, en sens inverse, grandement raison de vous taxer d'insouciance, parce que vous m'avez tant privé de vos nouvelles jusqu'à l'arrivée imprévue de M. Daquin. Il ne s'en est donc fallu que de douze heures que je vous écrivisse pour stimuler votre mémoire oublieuse. Je me plais à reconnaître aujourd'hui que je jugeais mal votre silence, que vous pensiez à moi, que vous vous occupiez de moi, de moi dis-je qui jouis de vos succès, de votre gloire littéraire bien qu'elle ne soit à vos yeux qu'un hochet frivole, fugitif, imaginaire.

Vous me direz si vous consentez à ce que je fasse quelques petites coupures à *Marguerite*, mais ne tardez pas, car les *Annales* et le nouveau *Keepsake* sont en ce moment sous presse.

Puisque vous vous êtes chargé, avec tant de bienveillance, des productions d'une dame de votre pays qui paraît être indifféremment, pour vous, appelée *Henry* ou *Léona*, je dois, en voyant ce dernier nom figurer pour la première fois dans vos lettres, convenir, d'accord avec les faits, que j'ai reçu, l'an dernier, sous cette signature, plusieurs morceaux charmants; un sentiment de justice m'a fait accueillir ces premiers essais d'une Muse qui m'est tout à fait inconnue; une velléité *très passagère* de soulever ce voile de l'anonyme, assez piquant pour moi sans doute, m'avait engagé à vous en dire un mot ; et j'avais totalement perdu de vue, dès ce moment même, et ma question et son objet, quand votre dernière est venue me replacer soudain, sous les yeux, un souvenir d'un jour, tout à fait effacé de ma mémoire. Pour cette fois vous ramassiez le gant que je vous avais jeté depuis six mois et plus, je ne sais ce que je vous ai répondu (car je ne m'amuse pas à garder de copie de mes griffonnages), mais j'ai dû être fort insignifiant dans ma réplique; car après tout, les anonymes et les noms de guerre, d'emprunts, etc. (j'entends pour moi personnellement qui signe mes lettres, comme mes écrits) me sont tout aussi désagréables que les dédicaces pour le moins. Au théâtre, le public ne doit pas voir l'intérieur des coulisses, cela est sage et conséquent pour plus d'un motif, mais les auteurs, le directeur, le machiniste... c'est tout différent. Tout ce qui se passe derrière la toile ne peut et ne doit être un mur pour eux.

Mais trêve de réflexions qui n'ont d'autre but que d'excuser le caprice d'un instant. J'en viens à vous accuser la réception des trois pièces qui accompagnaient les vôtres. Je n'ai pas lu encore assez attentivement ces morceaux pour vous dire l'emploi que j'en ferai soit pour l'*Hommage*, les *Annales*, soit pour le *Keepsake*. Je vous en parlerai d'une manière positive quand je répondrai à la lettre que j'attends de vous.

Pardonnez, mon cher Hédouin, mes causeries babillardes; excusez ce flux de mots, de phrases vides de sens peut-être : mais ce qui n'est pas insinué chez moi, c'est l'amitié sincère que j'ai pour vous et le prix infini que j'attache à la vôtre.

Tout à vous, CHARLES MALO.

Les relations furent-elles aussi platoniques que le suppose — et que le soutient énergiquement[1], — M. Lefebvre? La question est trop délicate pour être traitée. Disons seulement qu'un passage d'une lettre de Mérimée[2] nous semble assez affirmatif pour ne pas partager, sur ce point, l'opinion du *Chercheur*. D'ailleurs, comme l'a très justement fait remarquer M. Augustin Filon: « ... Faire des retranchements ou des corrections dans une correspondance de cette nature, c'est donner beau jeu aux suppositions des méchants... [3], et la première coupable, si l'on émet des hypothèses en faveur d'une thèse diamétralement opposée, n'est autre que l'intéressée elle-même, qui, par le *tripatouillage*, souvent peu intelligent, qu'elle a fait des lettres autorise tous les soupçons. »

La correspondance continua donc, jusqu'à la mort de Mérimée. M. Lefebvre l'a trop bien étudiée pour que j'y revienne après lui. — Je noterai seulement une particularité dont il n'a donné qu'un exemple[4].

Il est curieux de constater que dans sa correspondance privée, Mlle Dacquin empruntait textuellement des phrases aux lettres que lui adressait Mérimée. M. Lefebvre a signalé notamment[5] les passages d'une lettre de Jenny Dacquin[6] du 26 janvier 1860, empruntés à une lettre de Mérimée[7] du 22 janvier 1860, mais

1. Cf. ci-dessous, p. 79 ssq.
2. *Lettres à une Inconnue*, I, 83 [du 24 octobre 1842].
3. *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1893, p. 586.
4. Ci-dessous, p. 103.
5. Ci-dessous, p. 104. Il aurait pu signaler aussi la phrase, employée si souvent par Mérimée : « Ces gens-là étaient plus forts que nous », reprise par Mlle Dacquin dans sa lettre du 1er octobre 1863.
6. Lettre XX, ci-dessous, p. 204.
7. *Lettres à une Inconnue*, II, 81.

il y aurait bien d'autres comparaisons à faire. Par exemple :

Lettre de Jenny Dacquin.

DU 14 NOVEMBRE 1860

J'ai suspendu le cours d'arabe que je suivais par amour de la couleur locale, depuis que j'ai découvert qu'il y avait des lettres lunaires et des lettres solaires, et que pour l'harmonie c'est une langue qu'on pourrait parler avec un bâillon. Il ne faut jamais résister au sens commun.

DU 2 OCTOBRE 1862

A propos de littérature, as-tu lu le speach de Victor Hugo au banquet de Bruxelles ? Quel dommage qu'un homme qui a de si belles images à sa disposition, n'ait pas plus de bon sens, ni la pudeur de se retenir de dire des platitudes indignes de lui. Il y a dans sa comparaison du chemin de fer et du tunnel plus de poésie que je n'en ai trouvé dans aucun livre que j'ai lu depuis cinq ou six ans. Je lui pardonne de se griser de sa parole tant elle est belle.

Lettre de Mérimée.

DU 1er NOVEMBRE

... Je me rappelle qu'il y a des lettres lunaires et solaires,... en outre, c'est une langue sourde qu'on peut parler avec un baillon...

DU 27 SEPTEMBRE 1862

A propos de littérature, avez-vous lu le speech de Victor Hugo à un dîner de libraires belges et autres escrocs à Bruxelles ? Quel dommage que ce garçon, qui a de si belles images à sa disposition, n'ait pas l'ombre de bon sens, ni la pudeur de se retenir de dire des platitudes indignes d'un honnête homme ! Il y a dans sa comparaison du tunnel et du chemin de fer, plus de poésie que je n'en ai trouvé, dans aucun livre que j'aie lu depuis cinq ou six ans, mais au fond ce ne sont que des images. C'est un homme qui se grise de ses paroles...

III

LA PUBLICATION

Mérimée mourait à Cannes le 23 septembre 1870. Deux heures avant sa mort, il écrivait une lettre — la dernière — à son amie de quarante ans. Quelques jours après, Jenny Dacquin écrivait à son parent :

« ... J'ai eu en effet un grand chagrin de cette mort d'un ami si cher, qui a rempli ma vie ; mais ce chagrin eût été bien plus grand encore sans les circonstances terribles dans lesquelles nous vivons depuis deux mois. J'y ai vu pour lui la fin de souffrances intolérables et de tourments que supportait son courage, mais qui lui faisaient envier le sort de tous ceux disparus avant lui. Il y avait eu, cet été, une notable amélioration dans son état; il était venu à Paris et avait assisté à la dernière séance du Luxembourg et à l'effondrement général d'affections si anciennes et si chères. Sa haute philosophie n'avait pas desséché son cœur ; il était impossible d'être meilleur et plus compatissant aux peines des autres. Il est retourné à Cannes la veille de l'investissement de Paris. — J'avais eu une lettre de lui le 26 septembre, quatre lignes m'annonçant une rechute de cette bronchite dont il souffrait depuis des années.— C'était un adieu. — Mais, je te le répète, je ne puis le plaindre : sa force morale l'a soutenu jusqu'à la fin; il a été admirablement entouré et soigné, et s'est éteint avec toutes ses grandes facultés et sans douleurs. Je garde de lui le souvenir le plus délicieux; le temps n'a jamais atteint cette intimité sans pareille... »

Elle aimait sans doute à relire cette correspondance.

Un jour, elle pensa qu'elle n'avait pas le droit de garder pour elle seule ces joyaux littéraires. Après de longues réflexions et des hésitations, elle se décida à confier les fameuses lettres à un de ses anciens voisins de la rue Jacob, le peintre Blanchard, qu'elle chargea d'aller voir l'éditeur Michel Lévy. Celui-ci accepta, et trouva même un titre alléchant pour la nouvelle publication : *Lettres à une Inconnue.*

Dès le 8 février 1873, le *National*, sous la signature : *baron Schop* publiait l'entrefilet suivant :

« *On parle de la prochaine apparition d'un livre destiné à faire quelque bruit. Pendant une vingtaine d'années, Mérimée avait pris l'habitude d'adresser quotidiennement une lettre à une dame de ses amies. Cette lettre était comme un journal intime des événements...*

« *Si l'éditeur ne se croit pas forcé de pratiquer trop d'amputations, la lecture du livre sera un vrai régal...* »

Dans quelles conditions fut faite cette publication ? Nous n'avons pas, malheureusement, d'autres documents que ceux publiés au moment de la sensationnelle apparition de ces lettres, et dont M. Alphonse Lefebvre parle en détail dans ses préliminaires.

Qui est responsable des altérations, des suppressions — maladroites — qui fourmillent dans cette correspondance ? Est-ce la destinataire ou l'éditeur ?

Si c'est l'éditeur, il faudrait pour cela qu'il ait eu entre mains les originaux des lettres. Or, est-il vraisemblable que Mlle Dacquin, qui voulait « dépister les curieux » [1] ait confié, même à M. Blanchard, ces précieux papiers ? Elle a pu, elle a dû lui remettre *quelques*-uns des originaux, pour démontrer à Michel Lévy l'authenticité des lettres, mais il est permis de penser que le reste était en copie.

1. Lettre n° LXXI.

C'est donc elle qu'il faut rendre responsable du *truquage* de cette correspondance. M. Augustin Filon lui reproche [1] fort justement « ... de s'être enveloppée de mystère en brouillant les dates et les noms, en battant ses lettres comme un jeu de cartes et en les rangeant dans un ordre fantastique... »

Le travail de vérification n'a jamais été fait : j'ai pensé qu'il serait intéressant de le tenter.

Je n'espère pas être arrivé à un résultat complet. Sur les cent soixante-dix lettres que comporte le premier volume, je ne suis arrivé à pouvoir rectifier que trente-trois lettres, soit un cinquième. Mais ce nombre, déjà respectable, ne peut qu'inspirer quelque méfiance à l'égard des autres lettres dont le contexte ne permet pas la critique avec quelque certitude.

Les douze premières lettres ne sont pas datées, la treizième porte la date de février 1842. Sachant que les relations épistolaires ont commencé en octobre 1831, on constate d'abord l'absence presque absolue de la correspondance de 1831 à 1841 inclus [2].

Bien entendu, la première, « la pièce introductive » manque, et il semble que, de la correspondance antérieure à la fin de 1832, il n'ait été gardé que la lettre 3, sans date, où on lit : « ... Je suis très préoccupé en ce moment d'une affaire qui m'intéresse et qui, je l'avoue à ma honte, réside opiniâtrement dans une moitié de mon cerveau. » Ce fragment paraît se rapporter aux négociations nécessitées par les passages successifs de

1. A. Filon, *Mérimée et ses amis* (Paris, Hachette, 1894), p. 71. Tout ce que dit M. Filon de cette correspondance (*op. cit.*, 71-81) est à lire.

2. Pourtant nous avons pu reporter à cette période (année 1834) trois lettres datées de 1844.

Mérimée — à la suite du comte d'Argout — dans différents ministères.

La lettre 6, non datée, doit être de septembre ou octobre 1832. Elle contient, en effet, le passage suivant : « Je retarderai mon voyage en Angleterre jusqu'au milieu de novembre. Si vous ne voulez pas me voir à Londres, il faut y renoncer, mais je veux voir les élections... » De même, la lettre 9, où il est fait mention d'une promesse de Jenny Dacquin d'envoyer son portrait à Mérimée, est de novembre : « Je pars pour Londres au commencement du mois prochain... » Or, Mérimée partit le 4 décembre.

La lettre 11 doit être du 6 au 9 décembre 1832 : Mérimée est à Londres, et elle est antérieure à la lettre 12, datée du 10 décembre.

La lettre 13 porte la date de février 1842 : or, elle est *postérieure* à la lettre 14 datée de mars. Dans la première, on lit :

« Je vous donnerais bien des babouches, mais pour que vous les mettiez pour d'autres, merci. Si vous voulez de la confiture de rose et de jasmin, il m'en reste encore un peu, mais dépêchez-vous... » Or, dans celle datée de février, il parle de l'envoi des confitures. « Plus de babouches, je ne les trouve plus... »

La lettre 17 de juin 1842, sur une bourse dont Mlle Dacquin lui a fait présent, est antérieure à la lettre 15, datée de mars.

Dans la lettre 18, du 30 juin 1842, le passage : « J'ai passé presque tout mon hiver à étudier la mythologie dans de vieux bouquins... » semble interpolé.

La lettre 26, du mardi soir, est antérieure à la lettre 25 qui est de *novembre*, de même que la lettre 35 à la lettre 34.

La lettre 47, datée du 11 février 1843, doit être de 1844, attendu que la lettre 48 porte la même date, — correctement semble-t-il.

La lettre 52, février 1843, est postérieure à la lettre 54, du 9 février, parce que dans la dernière, Mérimée parle vaguement d'un ami anglais, très malade à Londres, dont il donne le nom (Sutton Sharpe) dans la lettre 52.

La fin, au moins, de la lettre 56, du 1er mars 1843, est mal datée. Elle est relative à l'Académie, et est, par conséquent, de 1844.

La lettre 58, du 11 mars, aurait dû être placée avant la lettre 57, qui est du 13.

La lettre 79, Avignon 29 septembre, est de 1834, soit *antérieure* de dix ans [1]. Elle a été écrite pendant le fameux *Voyage dans le Midi de la France* [2]. C'est, d'ailleurs, la réunion en une seule de deux lettres, dont l'une du 10 septembre, a été placée après celle du 29.

La lettre 80, datée de Toulon 2 octobre 1844, est aussi de 1834 [3].

La lettre 91 est un des plus curieux spécimens de cette falsification de textes. Elle est datée du 26 mars 1844, et il est question du discours de Mérimée à l'Académie française, qui a été prononcé le 7 février 1845. Il semble que ce qui est relatif à ce discours (première partie de la lettre et quatre dernières lignes) a été emprunté à la lettre 103, datée du 7 février 1845 (p. 249). Rien ne s'oppose, du reste, à ce que l'autre fragment, depuis : « *Vous pourrez me persuader... j'ai été bien content de vous voir...* » n'appartienne à une lettre vraiment datée du 26 mars 1844.

La lettre 95, du 19 août 1844, relative au voyage

1. Il parle dans cette lettre de sa découverte de la Vénus de Vienne, ce qui suffit pour aider à corriger la date.

2. Cf. F. Chambon. *Notes sur Prosper Mérimée*, p. 64.

3. Erreur déjà signalée dans les *Notes sur Prosper Mérimée*, p. 68, note 2. M. Faguet (*Amours d'hommes de lettres*, p. 298-99) ne croit pas à la possibilité d'un si court voyage entre Avignon et Toulon. C'est pourtant ce qui est arrivé.

qu'il prépare pour l'Algérie, est *postérieure* de trois ans. Elle est de 1847, comme le prouve une lettre écrite le même jour (19 août 1847) par Mérimée à de Witte [1] et une autre à Mme de Montijo [2].

La lettre 97, du 6 septembre 1844, est relative à ses démarches pour l'Académie des inscriptions [3] à laquelle il avait été élu l'année précédente ! Cette lettre serait donc à replacer entre les lettres 78 et 79.

La lettre 98, datée de Paris, 14 septembre 1844, encore relative au voyage d'Algérie est de 1847. Même sans cet élément de vérification chronologique, elle n'aurait pu être, en aucun cas, de 1844, car le 15 septembre de cette année, Mérimée était à Poitiers, et il écrivait à Jenny Dacquin pour s'excuser de lui répondre « tardivement » [4].

La lettre 101, de Perpignan 14 novembre (1844), est de 1834. Elle semble d'ailleurs être la réunion de *deux*, ou même *trois* lettres, car le passage sur Perpignan est encadré de réflexions sur les arênes de Nîmes et par une description de la fontaine de Vaucluse, qui doivent appartenir à une ou deux autres lettres.

La lettre 107, du 10 novembre 1845, relative aux recherches dans les archives de Barcelone, est, en réalité, de 1847.

La lettre 119, relative à *don Pèdre*, datée du 22 septembre 1847, est la réunion de deux lettres de dates peut-être différentes.

La lettre 137, de Bâle, 10 octobre 1850, est mal datée,

1. *Notes sur Prosper Mérimée*, p. 238.
2. Aug. Filon, *Mérimée et ses amis*, p. 176.
3. Cette erreur a été relevée par M. Emile Faguet, *Amours d'hommes de lettres*, p. 297.
4. *Lettres à une Inconnue*, I, 236. Cette impossibilité de fait a été signalée par M. Faguet (*Amours d'hommes de lettres*, 295.)

car le 6 octobre, Mérimée était à Nîmes, d'où il écrivait une longue lettre à Lenormant [1] et d'où il revenait directement à Paris.

La lettre 139, de Londres, 22 juillet 1851, est de 1854.

Dans le billet 144, du 1er mai 1852 sur la mort de sa mère, la dernière ligne, *qui n'est pas dans le ton*, doit provenir d'une autre lettre.

Les lettres 152, 153, 154, 155, 156, relatives au séjour qu'il fit en Espagne en octobre et novembre 1853, ont été mutilées du début et de la fin, probablement pour supprimer quelques passages dont on peut avoir une idée par certaines correspondances inédites.

Il manque la correspondance de décembre 1854 à juillet 1856, août 1856 à janvier 1858 (sauf une lettre).

Les lettres 170-332, de 1858 à 1870, qui forment le tome II, paraissent ne pas avoir été truquées.

Ces modifications, ces suppressions, ces fusions de lettres passèrent inaperçues, on ne songea qu'à goûter le plaisir de les lire : le succès fut grand. Le 8 décembre 1873, Jenny Dacquin écrivait à son cousin : « J'ai passé une semaine de grandes émotions concentrées dans mon bonnet de nuit; aussi, je suis un peu dans la disposition morale du roi Midas et j'éprouve le besoin de parler aux roseaux. — Jusqu'à présent je n'ai aucune raison de regretter mon audace... plutôt utile que nuisible, en ce sens qu'elle fait connaître et aimer une grande mémoire. Ce qui me satisfait et me fortifie contre mes impressions nerveuses, est que la femme est respectée et que sa dignité n'est pas en jeu... [2] »

1. *Notes sur Prosper Mérimée*, p. 283.
2. Ci-dessous, n° LXXI.

IV

TRADUCTIONS ET ARTICLES

Le succès des *Lettres à une Inconnue* [1] a suscité des traductions, des critiques littéraires et des imitations. De ces dernières, je ne dirai rien, M. Lefebvre les ayant étudiées et réfutées dans ce volume [2].

Traductions.

Je ne connais que trois traductions, toutes trois anglaises :

1874. P. Mérimée's *Letters to an Incognita* [Translated Stoddard, Bric à Brac Series], vol. III, 1874, in-8°.

1903. *Letters to an Unknown*, transl. by Henri Pène du Bois. London, Gibbings, 1903, in-8°. Cf. *Morning Post* du 7 mars 1903.

1905. *The Love-Letters of a Genius.* Transl. of *Lettres à*

1. La *Bibliographie contemporaine* du 15 mai 1874 signale l'apparition de la 8e édition des *Lettres*, qui est la première du format in-18. « La rapidité avec laquelle se sont épuisées les éditions précédentes, beaucoup plus coûteuses que celle-ci, prouve l'avidité du public pour tout ce qui touche de loin ou de près à l'auteur de *Colomba*... »

2. Ci-dessous, p. 363 ssq. A propos des *Lettres de l'Inconnue* de 1874, M. Alph. Lefebvre aurait pu indiquer le *Catalogue des Livres de... Jean Kaulek* (Paris, Picard, 1893, in-12), où figure sous le n° 194 un exemplaire sur papier de Hollande, qui fut vendu 18 francs, contenant des lettres de Jules Claye semblant prouver que la paternité de cet ouvrage revient à Jules Claye, inspiré et corrigé par Cazin. MM. Tourneux et Lorenz les attribuaient à J.-M. Cournier.

une Inconnue, by E.A.S. Watt, with an introduction by P.E.B. Duff. London, Narrison, 1905, in-8° cf. *Tribune* [de Londres] du 24 janvier 1906.

Articles [1].

1873. *Lettres à une Inconnue*, dans *Revue des Deux-Mondes* du 1er décembre, p. 481-524.

« ... Les *Lettres à une Inconnue* renferment à la fois un roman et un journal biographique. Le roman est souvent très hardi, et.., l'aventure offre trop de détails téméraires pour que les convenances permissent à l'héroïne de la faire connaître sans ombres et sans voiles. D'un autre côté, fallait-il dérober à la postérité une collection de lettres où le caractère d'un écrivain tel que Mérimée se montre si complètement, si ingénument?... Évidemment non. Si les convenances personnelles voulaient que l'amie demeurât une *inconnue*, d'autres convenances exigeaient que ce recueil fût publié... »

Cet article (p. 481-408) est suivi d'un choix des *Lettres*. « On a tâché, en composant cet extrait, de conserver la physionomie de l'ouvrage tout entier. De 1841 à 1870, on a emprunté des pages à chacune des périodes de la vie de Mérimée, en s'attachant surtout à ce qui intéresse notre histoire littéraire. L'auteur est là dans son vrai centre ; il travaille lui-même à son image en traçant au courant de la plume cette curieuse esquisse de son temps. »

1. Je tiens à remercier mon savant ami, M. Maurice Tourneux, qui a bien voulu mettre à ma disposition un dossier constitué par lui lors de la publication, ce qui m'a permis de parler de ces articles autrement que par ouï-dire.

Constitutionnel du 8 décembre. Article signé : Bachaumont. [Demande la publication des Lettres de l'Inconnue.]

Le *Salut public* de Lyon, du 10 décembre. [Article signé : *Gallus*.]

Philibert Audebrand, dans l'*Illustration* du 13 décembre.

Monde illustré du 13. [C-R. peu favorable.]

Jules Troubat, quelques notes sur Mérimée, dans la *Renaissance littéraire et artistique* du 14. [A reparu plus tard dans *Plume et Pinceau* du même auteur, Paris, Liseux, 1887.]

Xavier Aubryet, dans le *Moniteur universel* du 17 décembre.

« Les *Lettres à une Inconnue* n'apprendront rien de nouveau sur Mérimée, mais on lira avec plaisir ces pages pleines de contrastes, où l'on trouve tant de choses : à côté d'une concession à l'argot courant, une pointe d'érudition, — comme un membre de l'Institut qui ferait un pied de nez, — des variations sur les rhumatismes et des admirations géographiques, des petits scandales et des grandes amitiés, une bonne envie d'être amoureux avec beaucoup de dispositions à la solitude, des notes pour servir à l'histoire de France et pour ne pas servir à la biographie de l'auteur, des doléances oiseuses et des traits de naturel exquis ; le tout enveloppé dans cette morosité enjouée qui complète l'originalité de style de ce classique plus hardi qu'un romantique ; Mérimée fait penser en effet à ces ciels gris à demi éclairés qu'on préfère parfois aux ciels les plus étincelants de lumière et les plus riches d'azur. »

Fanfalla de Rome, 19 décembre.

L'Univers illustré, du 20, p. 802-805. Article signé *Gérôme*. [Ludovic Halévy?]

« Tout ce que l'on peut induire de divers passages de cette correspondance, c'est que la dame à qui elle *fut*

adressée, n'était pas mariée, qu'elle appartenait au *high life* anglais... »

Paul Bellet, dans la *Patrie* du 22.

Arsène Houssaye, dans le *Gaulois* du 23. [Anecdoctes qui figureront plus tard dans ses *Confessions.*]

Guy de Charnacé, dans le feuilleton du *Bien public* du 30.

The Hour, du 31 décembre : *Merimee's posthumous Letters.*

Lettres à une Inconnue, dans la *Revue britannique* de décembre 1873, p. 544-5.

1874. *Pall Mall Gazette* du 1er janvier 1874 [1].

Standard du 2 janvier.

Saturday Review du 3.

La Presse du 3. [Nomme Jenny Dacquin.]

De Lescure, feuilleton de la *Presse*, du 4 : *Lettres à une Inconnue... reconnue.*

« Mlle Jenny Dacquin doit être une femme d'un caractère viril, d'un esprit hardi et net, qui a l'habitude des voyages et de leurs dangers ; elle a dû mesurer d'avance toutes les conséquences possibles de son excursion hors de cet invariable *at home* dont elle a le culte et la coquetterie. Elle a dû tout prévoir, même l'imprévu ; elle ne s'étonnera donc pas et ne s'affligera point trop, peut-être, de la curiosité respectueuse mais un peu vive qui s'est faite autour d'elle, et des involontaires froissements que pourra produire pour sa toilette ou sa tranquillité l'empressement parfois maladroit des admirateurs... »

Daily Telegraph du 7.

Edmond Texier, dans le *Siècle* du 9. [A propos de la réception à l'Académie française de M. de Loménie.]

1. Cf. ci-dessus, p. 2.

Jules Claretie, dans l'*Indépendance belge* du 9.
Le *Bien public* du 16. [Article signé : Valère.]
Paul Courty, dans l'*Opinion nationale* du 13.
Adrien Desprez, dans le *Progrès de Lyon* du 17.
Saturday Review du 17. [P. 72-74]
Richard de Lavallée, dans le *Soleil* du 13. [Reproduit dans le *Journal de Paris* du même jour.]
Office de publicité du 18.
J. Barbey d'Aurevilly, dans le *Constitutionnel* du 2 février. [Article très sévère.]
Victor Fournel, dans la *Gazette de France* du 3 février : *Œuvres posthumes de P. Mérimée*, III. *Lettres à une Inconnue.*
The Daily Graphic de New-York, du 4.
Le Nord du 10. Article signé : H. [*Barthélemy Hauréau ?*] « Le nom de l'*Inconnue* n'est actuellement un secret pour personne. »
Cuvillier-Fleury. *Le revers de la médaille,* dans *Journal des Débats* des 14 et 15 février. [Reproduit dans *Posthumes et Revenants,* article très sévère contre Mérimée. Paris, Lévy, 1879, p. 219-241.]
Louis Ulbach. *L'Académie jugée par les académiciens,* dans le *Bien public* du 15.
Léon Dammartin, dans *Paris-Journal* du 17 et du 18.
National du 24 février. [Article signé : *baron Schop*, sur les *Lettres de l'Inconnue.*]
Bibliographie contemporaine du 15 mai. [*Au point* de vue littéraire, *les* Lettres à une Inconnue *n'ont aucune valeur* ».]
Bien public, 5 juin. [Chronique.]

1874. *Appletons Journal* de New-York, XI, 462.
Blackwood Magazine, CXV, 457, reproduit par *Eclectic Magazine*, LXXXII, 737.

1877. Ludwig Spach, *Zur Geschichte der moderner französischen Literatur*. Essays-Strasburg, Trübner, 1867, in-12. [P. 317-31. Prosper Mérimée's Briefe an eine Unbekannte, 332-74. Einige Biefe P. Mérimée's an ein Unbekannte.]

1892. Karl Hillebrand, *Zeiten, Wœlker und Menschen* II. Wælsches und Deutsches. 2*te* aufl. Strasburg, Trübner, 1892. [P. 142-157, Prosper Mérimée und die Unbekannte.]

Macmillans Magazine de Londres, LXXIII, 211 ssq. — *Prosper Mérimée et Mlle Dacquin.*

1897. René Doumic, *Les Lettres de Mérimée*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1897 [notamment p. 918-920.]

1904. Émile Faguet, *Mérimée amoureux*, dans la *Revue latine* du mois de juillet. — Cet article a été reproduit, depuis, dans *Amours d'Hommes de lettres*, Paris, 1907, in-18, p. 294-341 : ce sera le sujet de l'étude suivante.

V

LES LETTRES DE L'INCONNUE

Les lettres adressées par l'*Inconnue* à Mérimée furent, probablement, brûlées dans l'incendie de la maison que Mérimée habitait rue de Lille, en 1871. M. Alph. Lefebvre a montré dans son volume que deux personnes furent tentées du désir de « restauration ». La dernière, surtout, une Anglaise, prit son rôle à cœur. Elle s'imprégna des *Lettres à l'Inconnue*, et composa les réponses qui parurent sous le titre *An Autor's Love*, puis furent traduites en français.

Beaucoup de personnes s'y laissèrent prendre [1], d'autres se méfièrent.

Quoi qu'il en soit, sans se douter que la *Passion d'un Auteur* n'était qu'une traduction, M. Émile Faguet considéra ces lettres comme authentiques [2], à tel point que pour les passages douteux, il mit des gloses, corrigea [3], élucida, fit une étude *critique*. Il admire le style : « C'est généralement en très bon style... », et il est ému de la passion qui se trouve dans cette correspondance. Il publie, notamment, une lettre d'amour de l'Inconnue à Mérimée [4], qu'il admire profondément. Hélas ! elle n'est pas plus authentique que les autres. Elle serait d'ailleurs bien surprenante sous la plume de cette « tzigane prude » [5].

Voici comment M. Faguet résume la vie de l'Inconnue :

Née en 1820 [6], en Angleterre, de parents français [7], elle aurait rencontré Mérimée à Paris vers 1840 [8], et la correspondance aurait commencé en 1840, ou, au plus tôt, en 1839 [9]. A Londres (vers 1841) elle se fiança sans

1. Il est curieux de constater qu'avant M. Faguet, un Anglais avait, lui aussi, cru à l'authenticité des *Lettres de l'Inconnue. An Author's Love*, being [or rather, purporting to be] the unpuiblished letters of Pr. Mérimée's Inconnue. London, Macmillan, printed Édimbourg, 1889, in-8, cf. dans *Literature* [de Londres] du 1er juin 1901, *An Englishwoman, and a frenchmann.* « A Personal View » by Arthur Hood.

2. Notamment, p. 333, 337, de ses *Amours d'hommes de lettres.*

3. *Amours d'hommes de lettres*, p. 315-6.

4. *Id.*, 305.

5. *Id.*, 332.

6. *Id.*, 304.

7. *Id.*, 310.

8. *Id.*, 295.

9. *Id.*, 314.

enthousiasme, se maria, et devint veuve avant 1842. Elle aurait donc été peu de temps mariée. Mérimée est « quinteux, défiant, jaloux, soupçonneux ». La pauvre femme, qui l'aime, « en est véritablement excédée. Vingt fois, cent[1] fois, elle lui écrit... » Elle finit par crier son amour. M. Faguet écrit même que le roman eut une conclusion naturelle et qu'elle se montre dans la correspondance : « L'abandon *et la reconnaissance amoureuse*, écrit-il, le sentiment le plus profond et le plus voluptueux qu'éprouvent les femmes, sont complets et sont exquis...[2] »

Malheureusement, cette correspondance, comme nous l'avons dit, est apocryphe.

A l'apparition de l'article de la *Revue latine*, quelques mériméistes furent surpris que M. Faguet se fût laissé prendre à un piège aussi visible. Lors de la réimpression de l'article en volume, M. Faguet a ajouté le post-scriptum suivant, que nous ne nous expliquons guère :

« Et maintenant, il faut bien savoir qu'il n'y a rien de moins authentique que le livre intitulé la *Passion d'un auteur*. J'ai raconté toute cette histoire en tenant les lettres de l'Inconnue pour aussi réelles que le sont celles de Mérimée, dans le dessein de donner plus de vie à toute cette histoire et de la « restaurer... » mais encore est-il nécessaire que le lecteur soit averti...[3] »

Pourquoi ne pas l'avoir fait dès le début ?

1. *Amours d'hommes de lettres*, p. 308.

2. *Id.*, 334. C'était aussi l'avis de Hugues Rebell : « ... Il est probable qu'après s'être longtemps refusée, on céda, lorsque chez Mérimée l'envie était passée et la vieillesse déjà venue... » (*Les Inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée*. Paris, Dujarric, 1902, 12°, p. 194.)

3. *Id.*, 340.

VI

LES ORIGINAUX DES LETTRES DE MÉRIMÉE

Quel a été le sort des originaux des lettres de Mérimée? Mlle Dacquin les a-t-elle détruits avant sa mort? C'est peu probable. Elle a dû les conserver pour les relire, mais, en même temps, elle devait être décidée à n'en laisser prendre connaissance à personne.

Sa nièce, fille du capitaine Dacquin, qui fut son héritière, « n'a jamais eu en sa possession, avant comme après la mort de Mlle D..., les originaux des lettres de Mérimée... »

Nous avons pu obtenir quelques renseignements inédits intéressants:

« Une disposition écrite de sa tante la chargeait de brûler un certain nombre de papiers réunis en plusieurs paquets cachetés. *Sa volonté a été scrupuleusement exécutée.* Ces paquets contenaient-ils les lettres que vous auriez voulu voir ? Je l'ignore, *et personne n'en saura rien*, car, dans le très petit nombre de papiers laissés par Mlle Dacquin, il n'y en pas un seul qui fasse la plus petite allusion à sa correspondance avec Mérimée... [1] »

Comme notre correspondant, nous sommes persuadé que ces paquets cachetés contenaient les originaux des lettres de Mérimée. Mlle Dacquin ne devait pas tenir, en effet, à ce que l'on pût comparer le texte tronqué — et *truqué* — par elle avec le texte même de Mérimée, puis, elle tenait sans doute à garder pour elle seule certains passages de ces lettres.

La tradition de la famille est que « la correspondance n'a eu pour mobile que le désir d'une femme très litté-

1. Lettre inédite de M. A. R., 10 novembre 1903.

raire et très distinguée, d'entrer en relations épistolaires avec l'un des esprits les plus fins et les plus humoristiques du siècle dernier. Il en est résulté une amitié très réelle entre eux, qui s'est toujours maintenue dans les sphères élevées de la littérature et aussi du bel esprit. *Il n'y faut rien voir autre chose. Cela ressort surabondamment des lettres* PUBLIÉES, et s'il y avait eu autre chose, la correspondance eût duré infiniment moins longtemps... » C'est possible, mais on avouera qu'en tronquant les lettres et en rendant impossible toute vérification ultérieure, Mlle Jenny Dacquin a permis toutes les suppositions.

L'Inconnue méritait donc une étude. Celle que lui consacre M. Alphonse Lefebvre, consciencieuse et puisée aux sources, nous la fait désormais connaître, et modifiera peut-être l'appréciation que l'on portait jusqu'à présent sur elle, sur la seule foi des lettres publiées si mal.

Mâcon, le 20 avril 1908.

FÉLIX CHAMBON.

PRÉLIMINAIRES

LA

CÉLÈBRE INCONNUE DE PROSPER MÉRIMÉE

PRÉLIMINAIRES

Lorsqu'à la fin de 1873 parurent les *Lettres à une Inconnue*, de Prosper Mérimée, le bruit courait à Boulogne dans les salons, que l'héroïne si bien cachée de ces lettres était une Boulonnaise. Si le fait était exact, c'est dans la ville natale de l'*Inconnue* qu'on était le plus à même de percer le mystère. Les biographes du pays notèrent ce renseignement au passage ; mais quand ils voulurent approfondir le sujet, le bruit s'était envolé, comme tant de cancans, d'idées sans suite qui s'échangent dans les réunions mondaines. Qui le premier avait émis l'idée ? Nul ne put s'en rappeler. Les personnes qui s'étaient avancées, craignant peut-être de se compromettre ou ayant reçu le mot d'ordre, se turent, et l'oubli se fit pour le moment.

En 1886, l'un des nôtres, Ern. Deseille [1], relisant attentivement, disait-il, les lettres de Mérimée, — ou profitant d'une demi-confidence, ou mieux encore saisissant un écho lointain du journalisme parisien — déduisit que l'*Inconnue* devait s'appeler *Jeanne* et,

1. L'*Année boulonnaise*, éphéméride du 25 novembre 1811.

d'après son âge présumé, il trouve en 1811 une naissance au nom de *Jeanne Dacquin*. « En consultant, ajoutait-il, ceux qui se souviennent, on obtient bientôt la preuve que tout ce que Mérimée dit de son *Inconnue* se rapporte à Mlle Dacquin. » — C'était là un premier jalon planté un peu au hasard. Il n'alla pas plus loin.

Déjà aussi un curieux avait lancé dans l'*Intermédiaire des chercheurs*, le 25 octobre 1875 [1], cette question : « Lettres de P. Mérimée à une Inconnue. *Quelle est cette Inconnue ?* » La demande n'eut pas d'écho tout d'abord, mais on y revint plus tard le 25 juillet 1879 [2], et le 10 novembre suivant [3], sous l'initiale L, parut cette réponse :

« Le moment n'est peut-être pas encore venu de « publier le nom de cette dame ou demoiselle apparte- « nant à une famille honorable, mais ruinée, *Normande* « *d'origine* (*sic*), demoiselle de compagnie, ni plus ni « moins que l'héroïne du *Marquis de Villemer* et qui, « nous assure-t-on, a été plus attristée qu'enorgueillie « du bruit qui s'est fait à son sujet, par suite de la « publication des lettres, — quelques-unes retouchées « ou mutilées, — que Mérimée lui avait adressées. »

C'était sans doute quelqu'un de son entourage qui prenait les précautions nécessaires pour empêcher la divulgation du nom de l'Inconnue et détourner les recherches.

Ce ne fut que le 20 janvier 1892 [4] que la vérité fut en partie dévoilée, dans l'*Intermédiaire*, par un correspondant, qui donna des détails tellement précis, mais sans preuves à l'appui, qu'on les mit en doute, avec d'autant plus de logique qu'à la fin on annonçait que Jenny Dacquin « étant décédée à Paris en 1887 ou 1888», ce qui était faux, — encore pour donner le change.

1. *Intermédiaire*, VIII, 638.
2. *Id.*, XII, 424.
3. *Id.*, XII, 650.
4. *Id.*, XXV, 54.

Le correspondant signait A. H. (lisez Alfred Hédouin); il avait été lié en effet, au début, avec la famille, et se trouvait encore en relations avec elle.

Le 20 mai 1893[1], un autre correspondant, signant « un témoin », disait :

« En révélant le nom de l'inconnue aux lecteurs de l'*Intermédiaire*, le confrère A. H. ajoutait « elle est morte à Paris en 1887 ou 1888. » Cette assertion d'un « ami de la famille Dacquin » a été reproduite par la *Revue encyclopédique* de 1892, col. 555, et voici que dans la *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 1er avril 1893, M. Augustin Filon s'en autorise pour dire son fait à la mystérieuse correspondante de Mérimée, en déclarant que « ici il est fort à l'aise, qu'il n'a point à ménager des susceptibilités posthumes très légitimes ». Eh bien! c'est une erreur : Mlle Jenny Dacquin est vivante, bien vivante, « saine de corps et d'esprit », comme eût pu l'écrire Monsieur son père en minutant un testament. Je suis en mesure de l'affirmer de *visu et auditu.* »

Ce même témoin écrivait encore le 30 avril 1896[2] : « Pour faire suite à ma réponse rectificative du 20 mai 1893 et à titre de *memento* pour les biographes futurs de Mérimée, je crois devoir noter ici la date exacte du décès de son *Inconnue,* d'après la lettre de faire part que je retrouve dans mes papiers seulement aujourd'hui (21 mars 1896). — Je copie, en omettant toutefois les noms des parents et alliés... « Mademoiselle Jeanne « Françoise Dacquin leur..... décédée le 25 mars 1895, « à l'âge de 84 ans, en son domicile à Paris, rue Jacob, « n° 37, munie des sacrements de l'Eglise. Priez pour « Elle. »

Que croire dans toutes ces contradictions? Y avait-il deux demoiselles Dacquin et quelle était la véritable ?

1. *Intermédiaire*, XXVII, 531.
2. *Id.* XXXIII, 494.

C'est la conclusion qui est venue à l'esprit de bien des personnes. Au lieu d'éclairer la question, elle se trouvait de plus en plus embrouillée.

Du reste, on ne comprend pas comment la demande de l'*Intermédiaire*, à propos de l'*Inconnue*, a pu être posée au lendemain des discussions soulevées dans les journaux dans le même but. On n'en trouvait donc pas les résultats bien sérieux, puisqu'on essayait de puiser à d'autres sources. La question fut reposée en 1879, alors qu'on pouvait la croire enterrée, et la famille était intervenue indirectement pour qu'il en fût ainsi. Ce n'est qu'en 1892, qu'on y publie des renseignements plus circonstanciés, mais dénaturés à plaisir. En 1893, on les rectifie sur quelques points et enfin, en 1896 seulement, on annonce le décès d'une demoiselle Dacquin, qui avait eu lieu treize mois plus tôt. En somme, le secret fut gardé. Ce n'est qu'avec peine qu'une partie de la vérité put se faire jour, après vingt ans d'attente.

Déjà la presse française et étrangère, constamment à l'affût de nouvelles à sensation, s'était beaucoup préoccupée de l'affaire. A l'époque, des polémiques s'élevèrent, des discussions s'engagèrent, des explications et des démentis s'échangèrent. L'encre coula à flots pour et contre, sur le nom et la personnalité de la mystérieuse correspondante et sur la façon dont les lettres de Mérimée avaient été livrées. L'apparition des *Lettres à une Inconnue*, publiées par la librairie Michel Lévy, fut le point de départ de cette joute littéraire.

La *Presse* commence sérieusement le combat, dans son numéro du 1er janvier 1874. Voici le texte complet de l'article, car il est le point de départ du débat, d'une campagne qui semblait devoir s'éterniser dans le journalisme du temps :

« On sait enfin le nom de la célèbre *Inconnue* à laquelle sont adressées les fameuses lettres de Mérimée récemment publiées par Michel Lévy.

« Bien des noms fort connus ont été déjà indiqués,

mais à tort. La version, qui fait de l'*Inconnue* la mère de l'impératrice, celle qui voit en elle Mme B. de B. ne supportent pas un seul instant l'examen.

« La *Revue des Deux-Mondes*, en publiant quelques-unes des *Lettres à une Inconnue*, disait d'elle le 1er décembre dernier :

« Tout ce que nous savons de l'*Inconnue*, c'est qu'elle « est Anglaise, qu'elle appartient à une famille du meil- « leur monde ; que son entourage, dans les premiers « temps du moins, était sévère et méthodiste ; qu'elle avait « pourtant, à la manière anglaise, cette indépendance « d'allures que justifie un grand respect de soi-même, « et que, très spirituelle, très gracieuse, entourée d'hom- « mages, elle vivait parfaitement libre dans une société « brillante. Cette liberté se trouva encore plus à l'aise « quand un de ses cousins, en mourant, lui laissa une « belle fortune.

« Elle aimait beaucoup les voyages, la nature, les « musées, les monuments de l'art. Mérimée, presque tou- « jours séparé d'elle par de longues distances (et c'est ce « qui nous a valu des lettres si nombreuses), parle par- « fois de lui donner des rendez-vous aux extrémités de « l'Europe. »

« On ne saurait hésiter à publier le nom de l'*Inconnue*. Il ne peut en effet qu'être fort honorable pour elle d'avoir inspiré et conseillé l'auteur de tant de charmants chefs-d'œuvre, d'avoir été sa confidente et son guide, d'avoir eu l'honneur de recevoir communication de plusieurs de ses articles en épreuve et d'être priée par lui de lui fournir des avis. Ce long commerce qui n'a été que spirituel, et qui, commencé en 1841, s'est terminé le 23 septembre 1870, deux heures avant la mort de Mérimée, ce commerce tout entier d'esprit et d'intelligence honore autant l'*Inconnue* que l'illustre auteur de *Colomba*.

« Sans doute celui-ci a, dans les débuts de leurs relations, aimé l'*Inconnue* tout autrement qu'il en était

aimé. Mais la dignité, la sagesse et la fermeté de l'*inconnue* ont eu bien vite ramené Mérimée dans les voies de la raison et du respect.

« Quelqu'honorables que soient pour elle ces relations, nous concevons que la modestie l'ait obligée à dissimuler son nom. La distinction de son esprit, l'élévation de ses sentiments, l'étendue et la variété de ses connaissances, la sûreté de son jugement, sont trop vantés par son éminent correspondant pour qu'elle ait pu révéler son nom.

« Elle a pris toutes les précautions possibles pour le dissimuler. Elle l'a cru du moins. Ce sont des copies de lettres de Mérimée qu'elle a envoyées à Michel Lévy, sauf une qu'elle a adressée en original afin de démontrer l'identité de l'écriture. Comme celle-là avait été écrite à une époque où l'on ne se servait pas d'enveloppes, l'adresse, c'est-à-dire le nom de l'*Inconnue*, se trouvait sur la lettre repliée sur elle-même. Il est vrai que cette adresse a été recouverte d'encre, mais point assez pour qu'on n'ait pas pu lire le nom de la personne distinguée autant que respectable en tous points avec qui Mérimée a correspondu durant vingt-neuf années.

« Elle se nomme *Mlle Jenny Dacquin*. La lettre qui est entre les mains de Michel Lévy, porte pour adresse ce nom avec ces mots : *A Boulogne*.

« C'est par un procédé chimique que l'on a enlevé l'encre récente placée sur celle avec laquelle, il y a trente ans, avait été écrite l'adresse que nous venons de donner.

« Mlle Dacquin — on le répète — est Anglaise d'origine, elle a habité longtemps Douvres, Boulogne et Poitiers [1]. »

L'*Indépendance belge* reproduisait cet article dans ses numéros des 2 et 3 janvier.

1. Nous ferons voir, dans la *Biographie de l'Inconnue*, qu'à côté d'appréciations si élogieuses pour elle, certains points de détail sont erronés ou simplement dénaturés.

M. Michel Lévy, en présence de l'attaque où était en jeu le secret professionnel, s'était empressé de réclamer en ces termes fort dignes :

« Paris, le 2 janvier 1874.

« Monsieur le Rédacteur,

« D'après un article de fantaisie publié par la *Presse*, « disant que « le nom de la célèbre *Inconnue* à laquelle « Mérimée écrivait ses fameuses lettres » a aujourd'hui « cessé d'être un mystère, et il explique cette révélation « comme il suit.

(Après avoir reproduit les passages les plus saillants de l'article en question, M. Michel Lévy ajoute) :

« Or voici ce que j'affirme sur l'honneur : C'est que « j'ignore absolument s'il existe une personne qui s'ap- « pelle Jenny Dacquin ou Daquin ; si ce nom est celui « de la mystérieuse correspondante dont s'occupe en ce « moment le public et que l'on a dit successivement « être Mme de M..., Mme B. de B..., Mme D... et Mme P... ; « c'est que, dans tous les cas, aucune des lettres auto- « graphes qui m'ont été confiées n'est sortie de mes « mains, et ne permet de reconnaître à qui ces lettres « étaient adressées.

« Quant au fait que l'on m'impute d'avoir, à *l'aide « d'un procédé chimique*, retrouvé le nom de l'*Inconnue*, « sous des ratures qui le couvraient, je le repousse avec « toute l'énergie dont je suis capable, comme une « atteinte portée à ma loyauté, et je pense, M. le rédac- « teur, que vous voudrez bien mettre, sans retard, ce « démenti formel sous les yeux de vos lecteurs. »

MICHEL LÉVY.

Immédiatement, la *Presse* insérait la note suivante : « Nous concédons que M. Michel Lévy ait voulu

dégager sa responsabilité, que d'ailleurs nous n'avions pas songé à mettre en cause. Nous le laissons donc hors du débat.

« Mais, cela dit, nous maintenons absolument l'exactitude de nos informations, en ce qui concerne la façon dont a été découvert le nom de Mlle Jenny Dacquin.

« Ce que le *Gaulois* appelle ce matin « le roman de la *Presse* » est une réalité. Nous avons cru devoir présenter au public la correspondante de Mérimée, avec tous les égards dus à une femme aussi distinguée d'esprit. Mais nous n'avons pas cru pouvoir dissimuler à nos lecteurs le nom de cette *Inconnue* déjà si célèbre. »

M. Michel Lévy réplique aussitôt :

« Paris, le 4 janvier 1874.

« Monsieur le rédacteur,

« Je maintiens absolument et de la façon la plus for-
« melle les termes de la lettre que je vous ai adressée,
« pour démentir le récit que vous aviez publié au sujet
« d'une prétendue révélation du nom de la personne à
« laquelle étaient adressées les *Lettres à une Inconnue*,
« par Mérimée.

« Si vous persistiez à soutenir que j'ai joué un rôle
« quelconque dans cette aventure, c'est-à-dire que j'ai
« découvert le nom de l'*Inconnue* à l'aide d'un *procédé*
« *chimique*, je serais forcé, à mon très grand regret,
« d'user des moyens que m'offre la loi pour défendre
« mon honneur attaqué. »

MICHEL LÉVY.

Et la *Presse*, ne désarmant pas, répondait à cette mise en demeure si catégorique :

« M. Michel Lévy nous adresse une nouvelle lettre au

sujet de l'*Inconnue*. Il se trouvait pourtant dégagé par notre dernière note.

« Il se croit néanmoins obligé de déclarer, une fois de plus, qu'il n'est pour rien dans la découverte du nom de l'*Inconnue* et qu'il n'y a pas eu de procédé chimique.

« M. Lévy nous l'affirme et nous le croyons.

« Mais nous persistons à dire que l'*Inconnue* est Mlle Jenny Dacquin et que plusieurs des lettres spécimens de l'écriture même de Mérimée ayant été nécessairement montrées à quelques hommes de lettres, afin qu'on ne pût mettre en doute l'authenticité même de leur origine, l'un d'eux s'est efforcé de lire le nom de la destinataire et y est, croyons-nous, parvenu.

« Ajoutons d'ailleurs, ce qui achèvera de mettre M. Michel Lévy à l'aise, que l'on s'est confirmé dans la version qui fait de l'Inconnue Mlle Jenny Dacquin:

« 1° En se rappelant une lettre de Mérimée, qui raille agréablement sa correspondante sur son prénom; en lui demandant lequel des saints Jean est son patron,

« 2° En s'assurant par l'*Annuaire Militaire* de certaines années de la correspondance, qu'il existait un officier frère de l'Inconnue et auquel Mérimée s'est intéressé;

« 3° Enfin, on sait le nom du collègue de Mérimée au Sénat, par lequel celui-ci a fait recommander cet officier « à la famille duquel, disait-il, il s'intéressait vivement ».

« Voilà des détails bien précis et qui ne peuvent, ce nous semble, laisser subsister aucun doute. »

De son côté le *Gaulois* attisait le feu. Après la première chronique de la *Presse* qu'il traitait de *roman*, il avait soin d'ajouter :

« Voilà qui est bien. Mais tout en nous réjouissant de voir cet intéressant problème philologique résolu, nous ne saurions admettre complètement les considérations qui précèdent. Il est probable que si Mlle Dacquin a si énergiquement, même après la mort de Mérimée, dé-

fendu son anonymat, c'est qu'elle avait de bonnes raisons pour cela. Il appartenait à elle seule de lever ce voile discret, et le mode employé pour mettre en lumière un nom formellement et volontairement dissimulé, rappelle un peu trop, ce nous semble, les procédés du cabinet noir. — P. R. »

Et, après les deux déclarations si nettes de M. Michel Lévy, le *Gaulois* reprend (7 janvier 1874) :

« Le *croyons-nous* dubitatif que nous avons souligné dans la note ci-dessus (article de la *Presse*) jure singulièrement avec l'affirmation qui la termine.

« D'après la première version de la *Presse*, c'était bel et bien Michel Lévy lui-même qui avait, à l'aide d'un procédé chimique, découvert le nom de l'*Inconnue*.

« Michel Lévy proteste contre cette imputation calomnieuse. On le met hors de cause et on lui substitue un homme de lettres en manteau « couleur de muraille ». Seulement il n'est plus question de *procédé* chimique, — sans doute pour ne pas jeter un vilain vernis sur la profession, — mais de louables efforts faits en vue de déchiffrer le nom, à travers la couche d'encre dont il était recouvert. Ces efforts, la *Presse* croit qu'ils ont abouti, mais elle n'en est pas bien sûre.

« Eh bien ! franchement, si l'authenticité du nom de l'*Inconnue* n'est pas mieux établie que la façon dont on a violé le secret, la *Presse* se vante en disant que son information ne peut laisser subsister aucun doute dans l'esprit de personne. — E. B. »

La plupart des grands journaux français, le *Figaro* en tête, dirent aussi leur mot dans cette discussion, tout en marquant les coups et en prenant parti pour l'un ou l'autre adversaire.

Nous l'avons dit, la presse étrangère ne resta pas muette dans ce conflit littéraire.

L'*Indépendance belge* n'a fait guère que reproduire les éléments du débat ouvert à Paris.

The Athenæum, de Londres, insérait, dès le 3 janvier

1874, une correspondance d'Edmond About, s'occupant de la publication des *Lettres à une Inconnue*, de Prosper Mérimée.

Nous en détachons quelques appréciations qui ont leur intérêt. En voici la traduction littérale :

« Deux volumes de lettres écrites par Mérimée, *tout un roman*, dit-il, dont l'héroïne a voulu cacher son nom, en voilà assez pour donner beaucoup d'occupations aux amateurs de bon français et à ceux qui cherchent à pénétrer les mystères. D'abord laissez-moi dire que la forme de ce singulier ouvrage est aussi chaste, aussi délicate, aussi correcte que celle des meilleures productions de l'auteur... Je crois qu'il avait une affection sincère et profonde, qu'il cachait comme tous ses bons sentiments, par timidité de sceptique...

« Tout un côté de sa vie demeurait caché même à ses meilleurs amis, et si un jour nous apprenons la vérité sur son caractère, ce sera par une indiscrétion de femme. Il était très beau, très impressionnable sans doute ; il aimait passionnément, et il doit avoir eu un certain nombre de liaisons, plus ou moins platoniques. Son exécuteur testamentaire fut chargé d'envoyer quatre bagues, et il reçut quatre réponses, dont l'une était écrite de la main qui a recopié pour l'éditeur les *Lettres à une Inconnue* [1]. Mais l'exécuteur testamentaire est un homme circonspect et il ne veut rien dire de plus que cela. Le monde parisien se creuse la tête pour découvrir le nom de l'héroïne.

« On a d'abord dit Mme de M..., puis Mme de B...,

1. M. Edmond About se trompe. Notre *Inconnue* ne figure pas sur le testament de Mérimée et n'a pu, par conséquent, accuser réception d'aucun legs. L'incendie de l'habitation de Mérimée en 1870, qui a tout détruit, ne s'accorde pas, du reste, avec la délivrance des bagues en question. (Voir la *Biographie de l'Inconnue*). Dans le testament de Mérimée, d'ailleurs, il n'est question que d'*une seule* bague, qui devait être remise à Mme de Montijo. Cf. Félix Chambon, *Notes sur Prosper Mérimée*. Paris, Dorbon, 1903, in-8°, p. 445.

ensuite Mlle d'A..., et enfin une de vos compatriotes appelée R. S... ; mais les deux premières théories ne supportent pas l'examen et il y a des objections sérieuses au sujet des deux autres. Taine, qui a écrit un très bel essai comme introduction du premier volume, n'en sait pas plus que moi sur ce point délicat, et Dumas fils, qui a peu de goût pour les problèmes insolubles, me faisait remarquer l'autre soir, pendant le dîner, que Mérimée était très fort pour les mystères et qu'il était capable d'écrire deux volumes de lettres pour la postérité, en les adressant à une personne non existante [1]. Je doute fort qu'il ait poussé la malice si loin ; s'il avait écrit pour le monde, il aurait mieux caché ses faibles et moins parlé de sa santé. »

The Evening Standard, sous le titre : *Un mystère littéraire*, n'a fait qu'analyser ce qui avait été dit par la presse parisienne, sans aucune appréciation personnelle.

D'autres gazettes anglaises ne se sont pas plus avancées.

Voilà les principales pièces du procès et vraiment, il faut en convenir, le public se trouvait encore plus embarrassé qu'auparavant pour se faire une opinion juste et raisonnée. Aussi comprend-on que M. H. Blaze de Bury, dans une circonstance analogue [2] ait pu dire :

« Et d'abord, à qui ces lettres étaient-elles adressées? Ces choses-là ne se savent jamais pertinemment [3]. Prenons pour exemple *l'autre Inconnue* (la première) : tout le monde, à l'heure qu'il est, croit la connaître. Eh bien! si tout le monde s'était trompé, si le nom partout prononcé dans les salons, publié dans les journaux, au

1. Le *Paris Journal* du 14 janvier 1874, en rappelant cet article, ajoute ceci : « Mérimée était fort capable, en effet, de s'être amusé à léguer cette niche au lecteur. *Clara Gazul* et *La Guzla*, ses deux mystifications célèbres, sont là pour l'attester. La vérité, c'est que ces lettres sont intéressantes, et c'est l'essentiel. »

2. *Lettres à une autre Inconnue*, par Prosper Mérimée. Avant-propos. Paris, Michel Lévy, 1875.

3. Nous avons la prétention de faire aujourd'hui exception à la règle.

lieu d'être le vrai, n'était qu'une feinte adroitement imaginée pour dépister les gens trop curieux ? Je n'affirme rien... mais un fait certain, irrécusable, c'est que le nom mis en avant, par la rumeur publique, passe aux yeux de ceux qui ont vécu dans l'intimité de Mérimée pour la plus énorme des invraisemblances.

« Vous connaissez une tragédie de Thomas Corneille, intitulée le *Comte d'Essex*, et le rôle important que joue certaine bague dans la pièce. Ici encore, il y eut une bague ; et celui-là, sans nul doute, en saurait plus long que vous et moi sur l'anecdote, qui aurait pu suivre le mouvement du précieux talisman et connaîtrait la main vers laquelle il s'en retourna, sitôt après la mort de Mérimée [1].

« Je ne méprise aucune conjecture, et prétend ne pas risquer le moindre jugement téméraire ; mais je serais bien étonné si la personne qu'on prend généralement pour l'*Inconnue* était *la vraie*. Rien de plus indéchiffrable que ces sortes d'énigmes littéraires. »

Tout cela n'était-il pas bien vague? On se trouvait en présence de tant de contradictions, que vraiment c'était à s'y perdre. Trente années se sont écoulées depuis, on n'a plus sous les yeux les pièces du procès disséminées et perdues dans les feuilles périodiques, c'est dire que la question est restée entière et a besoin d'être présentée à nouveau.

Telle était la situation quand, en ces derniers temps nous nous sommes mis en tête d'approfondir cette aventure, de la tirer au clair, de ne rien laisser dans l'ombre. Tout faisait croire, je le répète, que l'*Inconnue* était réellement une Boulonnaise de naissance, et alors il devait être possible de recueillir ici tous les éléments d'une *biographie complète* de cette mystérieuse correspondante de Mérimée.

1. Comme il a été dit plus haut, cette bague était destinée à Mme de Montijo, que l'on ne pouvait raisonnablement considérer comme la destinataire des *Lettres à l'Inconnue*.

Nous occupant de l'histoire du pays, habitué à débrouiller les généalogies de nos vieilles familles, à retracer les faits et gestes des ancêtres, nous avons toujours été à la recherche des notoriétés locales.

Le Chercheur, tel est le surnom [1] que nous ont valu quelques travaux difficiles, des études scrupuleuses sur les hommes et les choses qui ont eu un point de contact avec nos annales particulières. N'étions-nous pas, par le fait, tout désigné pour prendre en main la nouvelle entreprise ?

Ne nous devions-nous pas à nous-même d'essayer de la mener à bonne fin ?

A l'œuvre, en recueillant dans les dépôts publics un certain nombre de documents officiels, nous avons eu la confirmation que nous suivions une bonne piste. Pour bien nous pénétrer du sujet, nous nous mîmes alors à lire tout ce qui avait été écrit sur Mérimée, à compulser ses œuvres, à annoter ses diverses correspondances, tout particulièrement ses *Lettres à une Inconnue*, qui sont le point de départ et la principale base de notre travail. Tout cela demanda un certain temps, car il fallait mener la chose de front avec nos occupations dans le journalisme.

Muni du bagage acquis, nous partîmes pour Paris, où seul, au moyen d'agences et d'interviews, nous pûmes poursuivre notre enquête sur place, qui nous donna des résultats essentiels : habitation, habitudes et relations de Mlle Dacquin, — car c'était bien elle l'Inconnue, — existence de nièces à Boulogne-sur-Seine (la difficulté était grande, car l'une d'elles, étant mariée, avait changé de nom et ne se trouvait pas sur le *Bottin*), copie de ses œuvres de jeunesse à la Bibliothèque nationale, acte de décès, obsèques et tombeau au Père-Lachaise.

Ainsi armé, nous revînmes à Boulogne et là, après

1. Plusieurs de nos opuscules sont signés de ce pseudonyme.

quelques tâtonnements, nous arrivâmes à pouvoir interroger et *perquisitionner* dans la parenté éloignée de Mlle Dacquin, chez les amis et les connaissances d'autrefois, — il s'en trouvait encore. Nous pûmes, de cette façon, nous rendre compte de sa personne, au physique comme au moral ; de quelques particularités concernant sa famille et ses séjours, tant dans sa ville natale qu'en Angleterre ; des biens qu'elle avait conservés longtemps dans le pays ; de la situation des descendants indirects existant encore, ce qui complétait les renseignements recueillis à Paris.

Bien mieux, l'un de ces derniers nous procura une lettre de part du décès. Un autre, M. La..., poète amateur déjà connu, petit-cousin, son portrait, un autographe et une carte de visite. Chez un troisième, M. Émile Lo..., ancien magistrat doublé d'un lettré, aussi petit parent, nous rencontrâmes, *chance inespérée* ! toute une correspondance de la main de Mlle Dacquin, adressée à la mère de ce parent ainsi qu'à lui-même, tous deux restés jusqu'à la fin avec elle dans la plus grande intimité.

Mlle Jenny Dacquin avait connu M. Lo..., encore enfant (elle avait 22 ans quand celui-ci vit le jour), elle y était restée fort attachée, et comme il l'appelait familièrement ma *tante*, elle ne cessa de lui donner toute sa vie ce titre de *neveu* qui lui semblait plus amical, et qu'on retrouve fréquemment dans sa correspondance.

Les lettres conservées, émanant d'elle, s'étendent de 1857 à 1895, époque de sa mort, pendant une durée de près de quarante années; elles sont au nombre de plusieurs centaines, parfaitement authentiques, et M. Lo... a bien voulu les mettre à notre disposition. D'un commun accord, en écartant celles de simple politesse, ou ne traitant que de toilettes et d'intérêts financiers, le possesseur a détaché de la liasse cent vingt-huit de ces lettres, qui méritent d'être publiées.

On y trouvera, à côté de relations de voyages, d'ap-

préciations sur les hommes et les événements du jour, des allusions directes au grand ami Mérimée, notamment sur sa mort et sur la publication de ses lettres. La nouvelle correspondance fera enfin connaître, sous son véritable jour, la femme supérieure qui, pendant si longtemps, eut avec l'auteur de *Colomba* des relations parfois mal appréciées.

Nous avons également retrouvé chez M. Lo..., quelques souvenirs intéressants de l'*Inconnue*, tels que la photographie de son salon, le cachet antique donné par Mérimée, un portrait à la plume de sa main, etc. Il nous a autorisé à les reproduire, et nous lui sommes reconnaissant de son précieux et désintéressé concours.

Nous tenons aussi à remercier toutes les personnes qui nous ont aidé dans nos recherches, tout spécialement l'érudit bibliothécaire de l'Université de Paris, M. Félix Chambon, et l'éminent bibliographe, M. Maurice Tourneux, pour l'indication des sources où nous avions à puiser.

Voici la division de notre travail, qui est appelé à compléter et à expliquer les *Lettres à une Inconnue*, de Prosper Mérimée.

Après l'historique ci-dessus servant de *Préliminaires*, viendront des *Documents généalogiques* sur la famille Dacquin, une *Biographie détaillée de l'Inconnue*, une *Note* sur son frère officier, dont parle Mérimée, les *Œuvres de jeunesse* de Mlle Jenny et sa copieuse *Correspondance*. L'ouvrage sera terminé par la *Réfutation des Lettres apocryphes* qui lui ont été attribuées.

Boulogne-sur-Mer,
septembre 1905.

DOCUMENTS GÉNÉALOGIQUES SUR LA FAMILLE DE L'INCONNUE

DOCUMENTS GÉNEALOGIQUES

SUR LA FAMILLE DE L'INCONNUE.

1° Les Dacquin.

Le nom de Dacquin ou Daquin est fort ancien dans la région. On le trouvait le plus souvent orthographié avec la particule d'Acquin.

A Paris, au milieu du XVIIe siècle, il y avait une famille *d'Acquin*, dont un peintre, connu pour avoir dissipé son patrimoine en satisfaisant son goût pour les voyages ; un conseiller d'État, premier médecin de Louis XIV [1] ; un savant professeur au Collège-Royal. Ce dernier eut un fils, Louis-Claude d'Acquin (1694-1772), qui fut un remarquable musicien, organiste de la Chapelle de Louis XV, et un petit-fils qui exerçait également la médecine dans la capitale.

Sans chercher une si célèbre lignée et pour ne pas nous éloigner du pays, rappelons, avec M. Victor Advielle [2], qu'un *Baudran* Dacquin doit être considéré comme le premier imprimeur de la province d'Artois. On connaît, dit-il, trois ouvrages exécutés par lui à Hesdin, de 1512 à 1518. Cet auteur ajoute : « L'imprimeur Dacquin serait donc notre compatriote. Mes présomptions à cet égard se sont surtout affermies le jour où, compulsant de très nombreuses fiches sur les noms de famille du Pas-de-Calais,

1. Molière l'a introduit dans son *Amour médecin*, sous le nom de *Tomès*, tiré du grec.

2. *Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie*, Abbeville, 1893.

j'ai pu constater qu'il existe encore dans notre département une famille du nom de *Dacquin* à Clenleu (18 kil. de Montreuil), et une autre dont le nom s'orthographie *Daquin* à Lillers (arr. de Béthune), toutes deux ayant, sans nul doute, la même origine... » Et il conclut : « Le plus simple et le plus vrai, sans doute, est de considérer l'imprimeur d'Hesdin comme étant un ancêtre des personnes qui, dans le Pas-de-Calais, portent encore le nom roturier de *Dacquin.* »

Cela est d'autant plus rationnel que depuis longtemps il existe des Dacquin en Boulonnais. Ainsi on peut citer : Collenet Dacquin, vivant vers 1500, qui avait des terres à la Malotterie ; Thomas et Jean, possesseurs de fiefs à Wierre-Effroy et à Engoudsent, en 1553 ; Nicolas et Jacques, demeurant à Etienfort et déclarant leurs fiefs en 1572 ; Jacques, à Wirwignes, vers 1600 ; François Dacquin demeurant à Hesdin, marié en 1699 à Marguerite d'Auvergne, fille du greffier de la Sénéchaussée du Boulonnais, etc. [1]. Il y a une commune d'*Acquin*, qui a conservé ce nom, à quinze kilomètres de Saint-Omer.

Nos récentes recherches nous ont, de plus, fait découvrir des descendants formant la véritable souche de *l'Inconnue.*

Au commencement du XVIIIe siècle, *Bertrand* DACQUIN, allié avec une Delarue, était fermier à Estréelles. Son fils, Charles Bertrand, se mariait avec Marie-Françoise Prevost et devenait propriétaire à Montreuil-sur-Mer, où il décéda le 23 prairial an XIII (11 juin 1805). Ces derniers sont les grands-parents de Mlle Jenny, notre héroïne. Ils eurent deux fils : l'aîné, DACQUIN (*Julien*), né à Montreuil, le 16 février 1786, vint prendre femme à Boulogne, une Paillet-Dupont, le 15 décembre 1810 et, de cette union, naquirent une fille, — c'est *Jenny*, — et trois fils, dont les deux derniers *jumeaux*. L'un de ceux-ci avec descendance encore existante. Il en sera suffisamment parlé dans la *Biographie de l'Inconnue*, pour ne pas avoir besoin de s'y appesantir ici.

Un grand oncle, frère de l'aïeul paternel, *Bertrand-Jo-*

1. *Recherches généalogiques sur les comtés de Ponthieu, Boulogne, etc.*, par L.-E. de La Gorgue-Rosny. Boulogne, 1874.

seph Dacquin, propriétaire à Montcavrel, épousa Marie-Françoise-Colomb Roubier. D'où Louis-François-Joseph, chef de la branche des Dacquin-Trollé, de Lefaux (canton d'Étaples), dont la dernière descendante est Mlle Dacquin, épouse de Me Auguste Senlis, avoué à Boulogne-sur-Mer.

Un oncle, frère du père de Jenny, mérite une mention particulière:

Dacquin (*Louis-Joseph*), né à Montreuil-sur-Mer le 29 septembre 1790, fut tour à tour avocat, substitut au Procureur du roi à Béthune et juge au tribunal de Montreuil.

Voici une note confidentielle qui le concerne, adressée par M. Leporcq (de Boulogne) après la révolution de juillet 1830: — « *Daquin, juge.* Opinion très constitutionnelle. De la capacité. On dit qu'il est nommé sous-préfet de Boulogne. Pourrait être remplacé par M. Lévêque, ancien juge, maintenant avocat, sur lequel on peut compter, soit sous le rapport de l'opinion, soit sous celui de la capacité. C'est le beau-frère de M. Delepouve, conseiller. »

Nommé conseiller général des cantons d'Étaples et d'Hucqueliers pour neuf ans, en 1833, renouvelé en 1842, il mourut à Montreuil, le 11 décembre 1844. Dans le procès-verbal de la séance du Conseil général du Pas-de-Calais, du 26 août suivant, on lit: « M. le Président rappelle au Conseil la perte sensible qu'il a récemment faite en la personne de M. Dacquin et, sur sa proposition, le Conseil décide que l'expression de ses nombreux regrets sera adressée à la famille de cet ancien collègue. »

Il s'était marié le 10 novembre 1816 à Montcavrel, avec Marie-Anne-Alexandrine-Prudence Roubier d'Hérembault (sœur du député), née à Montreuil le 18 germinal an III, fille de Pierre-Antoine-Alexandre et de feue Marie-Madeleine-Caroline Deboves, décédée le 3 janvier 1813. A cette union assistait Bertrand-Joseph Dacquin, alors âgé de soixante-quatre ans (rappelé plus haut), qui se trouvait ainsi à la fois l'oncle du fiancé, et le bel-oncle de l'épousée.

Il est inhumé à Montcavrel, et sur son tombeau, à la suite de ses titres, on voit gravés ces mots: « *Il défendit constamment les libertés publiques.* »

Ses deux filles moururent jeunes encore (18 et 24 ans), à

Paris, en 1842 et 1853. La veuve leur survécut, n'étant décédée, septuagénaire, que vers 1870, à Bois-Jean (près Montreuil); restée seule, elle a fait emploi de presque toute sa fortune en faveur des pauvres et de sa paroisse: Mlle Jenny était sa nièce et son héritière naturelle.

A constater de plus, les Daquin-Duval de Montcavrel.

Les Dacquin de Bezenghem, dont le fils, Pierre-Augustin épousa une Monsigny, de la famille du grand compositeur, tous deux décédés à Samer en 1869 et 1871.

A Samer aussi : Jean Dacquin, parrain le 7 juillet 1662 avec Marie Magniez, fille de Gaspard Magniez, receveur de la principauté de Tingry. Des Dacquin-Blangy, de 1707 à 1710. Adrien Dacquin, brasseur. Claude Dacquin, maître gantier en 1740. Jacques Dacquin-Queval. Marie-Madeleine-Austreberthe-Elisabeth Dacquin, née à Neuville, 6 mai 1764, et mariée en premières noces à Antoine-Alexandre Coquelin, aubergiste (ancêtre des célèbres artistes de la Comédie-Française), laquelle se remariait le 13 août 1793 avec Jean-Jacques-Maxime Boutroy, demeurant à Boulogne.

A Desvres, les Dacquin-Dumanoir, Dacquin-Minet, Dacquin-Ringot, Dacquin-Laguèze, etc.

A Étaples, les Dacquin-Blondel, les Dacquin-Ducarnoy, etc.

On en retrouve encore dans les villages de Menneville, Courset, Doudeauville, Longfossé, Wirwignes, Questrecques, etc. tous en plein Boulonnais.

2° Les Paillet.

Les registres de catholicité de Boulogne font mention des Paillet dès le milieu du XVIIe siècle. En 1668, il y a mariage de Françoise Paillet avec Claude Dusaussoy ; en 1680, Catherine Paillet avec Bernard Cléry (*voir les* Cléry), et en 1690, Antoinette Paillet avec Pierre Coilliot.

En 1694, Pierre Paillet et Hercule Libert sont repris dans les livres de comptes communaux (n° 34). De même Nicolas Paillet, pour des redevances de rentes (nos 81 et 87).

En 1706, des services sont chantés dans l'église paroissiale de Saint-Nicolas, le 6 juillet, pour Pierre Paillet,

« noyé en faisant voïage » ; le 14 septembre, pour Robert Paillet, décédé à Brest « au service du Roy » le 30 août.

Comme longévité : en 1703, décès de Jeanne Paillet, femme Broquant, à cent cinq ans ; en 1712, Jacqueline Paillet, célibataire, quatre-vingt-quinze ans.

C'est à partir de l'alliance *Paillet-Libert* qu'on peut suivre une généalogie régulière.

Du mariage de Nicolas Paillet, négociant (décédé le 5 juin 1755) avec Marie-Jacqueline Libert, naquit Édouard Paillet, capitaine de navire, marié avec Geneviève Coilliot. — Leur alliance donna le jour à Oudart Paillet, aussi capitaine de navire, marié, toujours à Boulogne, le 18 octobre 1745, avec Marie-Françoise Beaufils.

D'où Antoine-Nicolas Paillet, négociant et armateur, né à Boulogne vers 1752, marié dans la même ville, le 17 janvier 1786, avec Antoinette-Alexandrine Dupont (*voir les* Dupont). Comme témoins à la cérémonie nuptiale, Nicolas Falempin, notaire royal et François Tiesset-Saint-Amour, cousins de l'époux ; du côté de la future, son père et son frère Victor Dupont, brasseur.

Antoine Paillet figure parmi les notables, dans un arrêté de réorganisation du 25 germinal an II, confirmé par Joseph Lebon.

C'est leur fille, Jeanne-Françoise-Victoire Paillet, qui est la mère de « l'Inconnue » par son mariage avec le notaire Julien Dacquin (*voir aux* Dacquin).

3° Les Dupont.

Les Dupont appartiennent à toute la région qui s'étend jusqu'à Calais et Saint-Omer.

Une branche, qui avait fait souche dans les environs de Saint-Omer, a donné une descendante, qui doit être considérée comme l'ancêtre des Carnot.

A Marquise, un ancien bailli avait nom Pierre *Dupont* ; il eut une fille qui se maria avec l'avocat *Routier,* de Boulogne, dont un enfant baptisé en 1765. — La descendance dut s'y continuer. — On connaît à Marquise *l'abbé Dupont*, curé constitutionnel, qui se montra dans les élections aux États généraux et qui fut nommé grand

vicaire de l'évêque, après avoir été proposé lui-même pour cette haute dignité.

A Boulogne, la plus ancienne mention y relative est celle du 23 juillet 1636, pour le baptême de *Anne du Pont* fille de *Warant du Pont* et de Jehenne Yvar.

Dans les archives communales, on retrouve quelques éléments épars, tels le décès d'une veuve Jean Dupont en 1668; un service célébré en 1705 pour Barthélemy Dupont « mort au service du roy ». A diverses époques, des réceptions dans la bourgeoisie et dans les troupes locales. Les Dupont étaient pour la plupart des capitaines de navires ou des brasseurs (plusieurs furent fermiers de la brasserie). On rencontre des alliances avec les Hochard, les Roussel, les Altazin, les Tricot et les Delporte.

A propos de ces derniers, on signale le 23 avril 1782 le mariage de Pierre-Benoît *Dupont* avec Jeanne-Marie *Delporte* (sœur des grands industriels qui ont défriché nos terres, amélioré notre race ovine par le croisement avec des sujets anglais, augmenté le produit des toisons et leur utilisation dans la fabrication des étoffes). L'époux s'occupa des intérêts administratifs de la localité, sous la Révolution, l'Empire et la Restauration.

C'est le père du *baron Dupont-Delporte* (1783-1854), qui fut préfet de l'Ariège et du Taro (Italie) au temps de Napoléon, puis de la Seine-Inférieure pendant le gouvernement de Juillet. Aussi pair de France et grand officier de la Légion d'honneur. — Le baron eut deux fils dans l'armée et un troisième qui, ayant embrassé la carrière administrative, devint sous-préfet de Montreuil, puis député du Pas-de-Calais.

Un autre Dupont se rattache à Boulogne. C'est Louis-Joseph *Dupont*, capitaine au 61e d'infanterie, chevalier de Saint-Louis. Venu peut-être ici en garnison, il avait épousé une demoiselle Griset. Ce sont les père et mère d'*Edmond Dupont*, chef du secrétariat et directeur de section aux Archives nationales. Né à Boulogne-sur-Mer le 16 octobre 1827, il est décédé à Paris le 2 mars 1886.

On arrive à établir la généalogie régulière suivante, en ce qui a trait particulièrement au sujet principal que nous traitons :

Benoît *Dupont*, consul à Calais, eut, de son mariage

avec la boulonnaise Marie-Marguerite *Arnoult*, cinq fils connus nés à Boulogne, savoir :

1° Dupont (Jean), marchand brasseur qui suit.

2° *Dupont* (Louis), industriel, marié à demoiselle *Becquerel*.

3° *Dupont* (Victor), marchand brasseur, marié à Suzanne *Cozette*, dont Victor-Fidèle Constant, également brasseur, et Alexandrine *Dupont* qui fit alliance avec Nicolas *Paillet* : leur fille épousa Julien *Dacquin* (c'est la *branche maternelle des* Dacquin).

4° Dupont (Jean-François), négociant, marié à Marie-Catherine Cléry (*voir aux* Cléry).

De cette dernière alliance naquit Marie-Catherine-*Félicité*-Françoise Dupont (une célébrité locale), née à Boulogne le 18 décembre 1759, femme de lettres, qui épousa le 17 septembre 1782 le célèbre Brissot, chef des Girondins ; elle est décédée dans la capitale en janvier 1818. Mme Brissot avait quatre frères et sœurs, tous natifs de Boulogne : Jean-François-Xavier (4 juillet 1762), Marie-Thérèse (3 avril 1764), Julie-Augustine (6 mars 1765) et Mary-Anne (23 septembre 1767). — Il en est beaucoup parlé dans les *Mémoires* publiés par le fils du conventionnel et dans la *Correspondance* de Mme Roland.

5° *Dupont* (Henri), qui alla résider à Montreuil.

Jean *Dupont*, aîné de la famille, né en 1715, marié en 1748 avec Marie-Louise-Catherine-Félicité *Libert*, décédé en 1777. Ils eurent de nombreux rejetons, dont plusieurs moururent jeunes ou restèrent célibataires. Une fille épousa un Brassart (de Saint-Pol). Deux fils firent alliance, l'un avec demoiselle Luchelin (d'Aire), l'autre avec demoiselle Guerlain (de Boulogne). Deux autres enfants encore nous intéressent plus spécialement. Ce sont :

— Jean-Hercule *Dupont* (1751-1826), marié à Bernardine *Dupont* (une cousine) ; d'où Jean-Victor-Louis-Hercule (1781-1840), uni à Louise-Isabelle-Emélie *Lesage* ; d'où un fils, *Emile* Dupont (1813-1881), *inventeur des ciments boulonnais*, marié à miss Mary Stedman, sans postérité ; et une fille, Emélie-Jeanne-Bernardine-Henriette *Dupont* (1811-1878), mariée à Etienne-Louis *Bastien*, secrétaire en chef de la mairie de Boulogne (c'est la *branche des* Bastien *et* Langlade), avec descendance.

— Marie-Louise *Dupont*, née en 1757, mariée en 1782 à Jean-Charles *Marmin* (c'est la *branche des* MARMIN *et* LOREL), également avec descendance.

Une dernière branche des *Dupont* est reprise dans la lettre de deuil de Mlle Jenny Dacquin, c'est la descendance de M. le Dr Dupont (de Tingry), dont la fille épousa M. Charles d'Héricault, qui s'est fait un nom parmi les littérateurs de notre époque.

4° Les Cléry.

La famille paraît être venue de Gravelines. Un *Cléry* vint prendre résidence à Boulogne vers 1680 et s'y maria avec Catherine *Paillet*, de la marine boulonnaise. Il en est sorti: 1° Guillaume; 2° Bernard *Cléry*, qui devint échevin de Boulogne et se maria avec une Espagnole, Augustine *Santo Sanchez*, décédée en 1768, deux ans après son époux.

D'où plusieurs filles qui firent alliance avec les plus honorables familles du pays, le chirurgien Courtin, Louis Correnson, Mauguet de la Sablonnière, procureur de l'Amirauté, et Cazin d'Honinctun. Et aussi un fils, *Michel Cléry*, qui obtient une certaine notoriété. Né à Séville (Espagne) le 4 novembre 1735, il achète en Boulonnais la terre *de Bécourt* dont il prend le nom, remplit les fonctions de Maître des Eaux et Forêts et autres charges, effectue plusieurs grands voyages, se lance dans les constructions et les entreprises. C''est lui qui fut ici le *créateur des Bains de mer chauds*, à l'instar d'Italie. Il avait épousé une demoiselle de la Sablonnière (double alliance de famille) et décéda à Boulogne le 29 décembre 1817.

Il laissait de cette union un seul rejeton, *Michel-Joseph Cléry*, chef de bataillon, chevalier de la Légion d'honneur et de Saint-Louis, en retraite à Boulogne, où il décéda célibataire, dans sa quatre-vingt-onzième année, le 17 novembre 1863.

De la branche aînée, un *François Cléry*, négociant, se mariait avec Marie-Anne *Dupont*, d'où : 1° l'abbé François-Marie Cléry, aumônier des prisons sous la Révolution, protonotaire apostolique, né et décédé à Boulogne

(1748-1806) ; 2° Marie-Catherine Cléry, alliée à Jean-François Dupont (double alliance de famille). C'est la belle-mère de Brissot (*Voir aux* Dupont).

5° Les Bastien et Langlade.

De l'alliance d'Etienne-Louis *Bastien* avec Emélie-Jeanne-Bernardine-Henriette *Dupont* (*voir aux* Dupont), sont issus trois enfants, dont un fils et deux filles, savoir : Etienne-Nicolas *Bastien*, né en 1840, marié deux fois avec postérité ; 2° Stéphanie-Emélie *Bastien*, née en 1834 mariée à Georges *Dewisme*, courtier maritime, elle est encore existante ; 3° Benoîte-Stéphanie *Bastien* (1841-1882), mariée à Jean-Baptiste *Langlade*.

D'où *Emile* Langlade, appartenant à l'administration des douanes à Paris, et poète-lauréat, né en 1863 et marié avec Louise-Amélie Chappe. Il y a descendance.

6° Les Marmin et Lorel.

Les Marmin (d'origine italienne, Marmini) sont signalés pour la première fois dans le pays, à Hardinghen, vers 1678, en la personne de *Charles Marmin*, marié deux fois à Boulogne : d'abord avec une *Gressier* (cinq enfants) ; puis avec une *Libert* (deux enfants), décédé en cette ville le 13 mai 1753.

Du premier lit : Jean-Charles *Marmin* né en 1720, marié avec une étrangère, Jeanne Spelmin ; d'où un fils, des mêmes prénoms, allié en 1782 avec Marie-Louise *Dupont* (*voir aux* Dupont) ; d'où encore, Louise-Jeanne *Marmin*, qui épousa son cousin du second lit, Alexandre *Marmin*.

Du second lit : 1° Lucie *Marmin* mariée à Etienne *Depouy* (de Dunkerque), dont un fils député ; 2° Louis-Marie-François *Marmin*, né en 1744, qui s'unit en 1779, à Marie-Jeanne *Pihen*, dont plusieurs enfants, où l'on remarque Bruno *Marmin*, numismate, né en 1782, et Alexandre *Marmin*, archéologue, né en 1780 et marié avec sa cousine Louise-Jeanne *Marmin*, du premier lit, comme il a été dit plus haut.

De cette dernière alliance sont sortis :

1° Charles *Marmin*, né en 1806, inspecteur des postes comme son père et son oncle, conservateur du musée de Boulogne, qui épousa une demoiselle *Pamart* et décéda en 1873, dont un fils, inspecteur des eaux et forêts, décédé en 1900, avec descendance.

2° Louise *Marmin* (c'était la plus intime amie de Mlle Jenny Dacquin) mariée en 1832 avec M. Théophile-Auguste *Lorel*, successivement président du tribunal civil à Montreuil sur-mer, puis à Boulogne, tous deux décédés à une année d'intervalle (1870-1871). D'où M. Emile Lorel, né en 1833, ancien magistrat, (le correspondant de Mlle Dacquin à Boulogne) uni avec une demoiselle Lebeau, dont les trois enfants, Mlle Emma, MM. Lucien et Camille (tous repris dans la correspondance) sont mariés.

On a pu voir dans les notes qui précèdent que toutes les familles Paillet, Coillot, Libert, Marmin, Cléry et Dupont firent souvent des alliances entre elles, et que de cet amalgame matrimonial, de ce croisement de races, sorte doublement la souche des *Dacquin boulonnais*.

Les amateurs d'atavisme vont avoir de la besogne !

BIOGRAPHIE DE L'INCONNUE

SALON DE JENNY DACQUIN, A PARIS

BIOGRAPHIE DE L'INCONNUE

(Mlle Jenny Dacquin)

§ 1

Au commencement du XIXe siècle vivait à Boulogne-sur-Mer, une famille bourgeoise jouissant d'une certaine aisance et parfaitement apparentée, du nom de Paillet-Dupont, en ménage depuis le 17 janvier 1786. Les Paillet sortaient d'une race de marins énergiques et travailleurs, ayant apporté leur intelligente contribution à la prospérité commerciale du pays. Quant aux Dupont, ils étaient brasseurs de père en fils, de génération en génération, et leur nombreuse lignée étendait au loin ses rameaux, à la suite d'alliances contractées avec les plus honorables maisons, dont plusieurs rejetons devinrent célèbres à divers titres : pair de France, députés, conseillers généraux, magistrats, hauts fonctionnaires, savants, littérateurs, grands industriels et négociants, etc., ainsi qu'on le montre dans les généalogies qui précèdent.

Comme ses ancêtres, Antoine-Nicolas Paillet-Dupont s'occupait de négoce maritime. Non seulement ses navires faisaient le cabotage pour amener à son port d'attache les vins et les eaux-de-vie qui étaient une des principales branches du commerce local, mais il en avait envoyé jusqu'aux *Iles*, pour l'approvisionner de denrées coloniales. Ses transactions avec l'Angleterre étaient fréquentes et il y avait acquis des relations amicales qui furent plus tard bien utiles aux siens.

La Révolution n'avait pas arrêté son esprit d'initiative et il remplit ses devoirs patriotiques par l'armement de

corsaires. L'Empire l'avait enrichi par la présence de nombreux contingents venus à destination des camps et de la flottille de Boulogne.

Sa fille, Jeanne-Françoise-Victoire *Paillet* accepta la recherche d'un jeune docteur en droit, originaire de la ville voisine de Montreuil-sur-Mer, Me Julien *Dacquin*, qui n'avait plus que sa mère, Marie-Françoise Prévost [1]. Le mariage fut célébré avec solennité à Boulogne le 15 décembre 1810. Le futur avait vingt-quatre ans et l'épousée une année de moins : c'était là une alliance bien assortie. Comme témoins de la cérémonie figurent dans l'acte : « M. Jean-François Dron, receveur principal des Douanes Impériales à Dunkerque, bel oncle de l'époux du côté maternel à cause de dame Justine Prévost, son épouse, et M. Nicolas-Jean-Baptiste Anselin, ingénieur en chef des travaux maritimes du port, cousin germain de l'époux à cause de dame Justine Dron, son épouse » d'une part ; et, d'autre part : « M. Guillaume-Antoine-François Auvière, négociant à Boulogne, cousin issu de germain de l'épouse du côté paternel et son bel oncle à cause de Louise Dupont sa femme, et M. Jean-Louis-Hercule Dupont, marchand brasseur en cette ville, cousin germain de l'épouse du côté maternel. »

Julien Dacquin, avocat et substitut du procureur, n'avait pas tardé à acquérir une juste notoriété, dans la ville. En 1813, il achetait une étude de notaire et succédait à Me Hantuse. Porté comme ayant un revenu de plus de 2.000 francs, il était électeur d'arrondissement. Il remplissait les fonctions de juge suppléant près le Tribunal de première instance et fut plus tard nommé conseiller municipal par ordonnance royale du 15 juillet 1829, installé le 28, en remplacement de M. Caron de Fromentel.

Une mort prématurée vint l'arrêter dans sa carrière. Il décédait à Boulogne, âgé de quarante-quatre ans et onze mois, le 31 janvier 1831, en son domicile, 58, rue des Pipots, laissant quatre enfants dont les derniers encore en bas-âge.

L'aînée, seule fille, *Jeanne-Françoise* Dacquin est notre

1. Le père, Charles-Bertrand Dacquin était décédé à Montreuil le 23 prairial an XIII.

héroïne, « L'INCONNUE » si célèbre de Prosper Mérimée, qui fait le sujet de la présente notice; elle n'avait alors que dix-neuf ans et deux mois.

Voici du reste le texte de son acte de naissance, relevé sur le registre de l'état-civil de Boulogne :

L'an dix-huit cent onze et le vingt-cinq novembre, quatre heures après-midi, par-devant nous Alexandre Gontran Lorgnier, adjoint faisant pour l'empêchement du maire les fonctions d'officier public de l'état civil de la ville de Boulogne-sur-Mer, département du Pas-de-Calais, est comparu M. Julien DACQUIN, *substitut de M. le Procureur Impérial près le Tribunal civil de cet arrondissement, âgé de vingt-six ans, lequel nous a fait représenter un enfant du sexe féminin né le jour d'hier à onze heures et demie de la nuit, de lui déclarant et de dame Jeanne-Françoise-Victoire* PAILLET *son épouse et auquel enfant il déclare donner les prénoms de* Jeanne-Françoise.

Les dites déclaration et présentation faites en présence de M. Antoine-Nicolas Paillet, négociant en cette ville, âgé de soixante ans aïeul maternel de l'enfant, et de M. Louis-Joseph Dacquin, étudiant en droit, demeurant en la ville de Montreuil, âgé de vingt-un ans, oncle paternel de l'enfant.

Et ont le père et les témoins signé le présent acte après lecture faite.

DACQUIN, DACQUIN, PAILLET,

LORGNIER.

L'enfant fut baptisée sous ces deux prénoms, en l'église paroissiale de Saint-Nicolas, le 27 novembre. Son parrain fut Antoine-Nicolas Paillet, son aïeul maternel, et sa marraine, Marie-Françoise Prévost, son aïeule paternelle.

Une équivoque pourrait naître de ce prénom de *Jenny* sous lequel Mlle Dacquin est plus généralement connue. C'est ainsi que, tout enfant, on l'appelait, dans sa famille.

L'habitude prévalut, et elle-même adopta et conserva cette forme anglaise de son nom : il existe, même, des actes où elle est ainsi désignée. Dans sa correspondance, elle signait simplement *J. Dacquin*.

Pour prouver qu'il s'agit bien de la même personne, on pourrait citer une lettre de Prosper Mérimée [1], qui n'ignorait pas cette particularité. — Il lui écrivait en effet, de Cannes, le 4 février 1860 : « Cela me fait penser à une chose, c'est que je ne vous ai jamais souhaité votre fête. Quand arrive-t-elle ? et d'abord quel nom avez-vous ? Il me semble que vous avez un nom luthérien ou hérétique. Mais *votre patron est-il l'évangéliste ou le baptiste* ? et quand lui souhaite-t-on sa fête ? » Cela est suffisamment clair.

Quant au lieu de sa naissance, il est implicitement indiqué par Mérimée. Il suffit, en effet, de rapprocher quelques fragments de sa correspondance, pour arriver à la vérité.

Une fois il dit que sa Jenny est du *nord de la France* [2]; une autre, qu'elle est *Picarde* et a une préférence pour le *Pas-de-Calais* [3]. Il s'agit certainement d'un port de mer, car, à chaque instant, il lui parle des matelots de son pays, qu'il nomme des *veaux marins* ou des *loups marins*.

Quand il eut, en 1861, dans une commission du Sénat, à faire un rapport sur la pêche du hareng, c'est à Jenny qu'il adresse ces deux questions [4] : « 1° est-il vrai que les pêcheurs de harengs de Boulogne soient des voleurs qui vont acheter des harengs pris par les Anglais et qui prétendent les avoir pris eux-mêmes ? 2° est-il vrai aussi que les harengs ont été séduits par les Anglais, et qu'ils ne passent plus le long de nos côtes? »

Et l'année suivante [5] : « Vous avez éprouvé à propos des querelles des veaux marins, ce qui arrive toujours lorsqu'on habite Paris. Les petites querelles et les petites affaires de la province semblent si misérables et si dignes

1. *Lettres à une Inconnue*, II, 83.
2. *id.*, II, 86.
3. *id.*, II, 64.
4. *id.*, II, 158.
5. *id.* II, 197.

de pitié, qu'on déplore la condition des gens qui vivent là-dedans. Il est certain pourtant qu'au bout de quelques mois, on fait comme *les natifs*, on s'intéresse à tout cela et on devient complètement provincial. »

Au début, il la taquine à chaque instant sur les habitudes prises par elle en Angleterre. « Vous êtes, lui dit-il encore plus tard, comme Antée qui reprenait des forces en touchant la terre. Vous n'avez pas plus tôt touché *votre pays natal*, que vous retombez dans vos vieux défauts [1]. »

Il la plaisante sur ses fréquentes villégiatures aux bains de mer, et s'en plaint : « Je vous suppose beaucoup trop éprise de la *mer* et des *monstres marins* pour songer à revenir de sitôt [2]. » — « Vous trouveriez dans les montagnes de quoi vous amuser plus qu'au milieu de vos *loups marins* [3]. — « Vous m'obligerez à aller vous chercher au milieu de *vos grèves* [4]. » — « Etes-vous toujours au pouvoir de la *mer* et des *veaux marins* [5] », etc.

Parlant du voyage entre ces *grèves* et Nevers, il fait passer sa correspondante par Paris. Il précise même la distance, en disant : « Je suis toujours prêt à faire *cinquante lieues* pour aller dîner avec vous si l'on m'en priait [6]. » Jenny était alors dans sa famille.

Dans tout cela, il est évidemment question de Boulogne, *de son port, et de sa plage.*

Parfois, il est encore plus explicite. En 1848, il l'engage à se réfugier à Boulogne, à cause du voisinage de la mer, de préférence au département de l'Indre où elle avait des amis [7]. En 1866, de Biarritz, il lui écrit encore : « la mer est plus belle ici qu'à Boulogne [8] ».

Et quand il passe par notre port pour aller en Angleterre, il a toujours à faire à Jenny quelque observation malicieuse et de nature à l'intéresser tout particulière-

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 292.
2. *id.*, I, 267.
3. *id.*, I, 346.
4. *id.*, II, 22.
5. *id.*, II, 197.
6. *id.*, II, 99.
7. *id.*, I, 285.
8. *id.*, II, 293.

ment, tantôt sur la curiosité des Boulonnais à l'arrivée de chaque paquebot et sur l'aspect de la ville[1], tantôt sur notre vieil aquarium : ignorant ce que c'était, il trouvait affreux ce rocher ; il regretta de ne pas l'avoir visité[2], après qu'elle l'eût renseigné.

Il va même, véritable *anglomane,* jusqu'à lui soumettre l'idée de faire venir ses habits d'Angleterre, de chez l'honorable M. Poole, à l'aide de *nos loups marins* [3].

Enfin, parlant des parents boulonnais de Jenny, il les dit être du *pays des veaux marins* [4].

Il n'y a donc pas d'incertitude possible. Les lettres de Prosper Mérimée à l'Inconnue prouvent suffisamment qu'il s'agit bien de Mlle Jeanne Dacquin, *de* Boulogne-sur-Mer.

Mlle Dacquin, heureusement douée par la nature, reçut une éducation, aussi excellente qu'on pouvait l'acquérir en province, à cette époque. Boulogne était, d'ailleurs, privilégiée à cet égard. Après la paix générale de 1815, la ville regorgea d'étrangers de marque, principalement d'Anglais; les professeurs de toute sorte y affluèrent, et quelques-uns, des premiers arrivés, purent y faire une petite fortune.

Pour compléter son instruction, on envoya la jeune pensionnaire en Angleterre, afin qu'elle pût se perfectionner dans l'étude de la langue de ce pays; elle en revint la parlant parfaitement, malgré les difficultés et les nuances de prononciation. Dans un milieu comme Boulogne, ville à moitié anglaise, elle put s'exercer chaque jour et garda sa facilité à s'exprimer dans cette langue.

Mlle Jenny était déjà attirée par les Lettres et les Beaux-Arts. Il y eut, partout en France, à cette époque, une véritable rénovation des choses de l'esprit. La cité boulonnaise, merveilleusement placée pour en profiter, fut une des premières à suivre l'élan. La présence en

1. *Lettres à une Inconnue,* II, 270.
2. *id.*, II, 332 et 334.
3. *id.*, II, 242. Il chargeait d'ailleurs, volontiers ses amis allant en Angleterre, de ses commissions pour son tailleur. Cf. *Lettres à Panizzi, Lettres aux Lagrené*, etc.
4. *Lettres à une Inconnue*, II, 291.

ville et dans les environs d'une colonie anglaise fort riche, a création récente d'une station balnéaire et d'un établissement de premier ordre sur sa plage, son port devenu le principal pour le passage du détroit, tout devait contribuer au développement intellectuel des habitants. Aussi un Cercle littéraire, des Écoles de musique et de dessin, une Société des *Amis des Arts*, fondés presque simultanément, y obtinrent-ils, en peu de temps, une juste renommée grâce au parti qu'ils surent tirer des allées et venues continuelles d'artistes entre Paris et Londres.

C'est dans ce milieu que s'affinèrent les goûts artistiques de Mlle Dacquin. Elle eut une autre chance. Près d'elle était alors un ami de son père, comme lui avocat, M. Pierre Hédouin [1], à la fois publiciste, historien, poète et musicien, qui se trouvait à la tête du mouvement littéraire local. Véritable Mécène, il encourageait les débutants, les aidait de ses conseils, revoyait leurs œuvres, et les lançait dans la carrière. Connaissant les essais de sa jeune amie, il l'engagea à les faire paraître dans un recueil de Paris auquel il collaborait lui-même; elle y consentit à la condition de les signer d'un autre nom que le sien : on adopta celui de *Léona*. Cette publication, les *Annales Romantiques*, avait alors pour directeur Charles Malo, avec lequel P. Hédouin entretenait d'excellentes relations.

Elle eut d'autres pièces imprimées dans les journaux locaux, mais sans signature ; il est donc difficile aujourd'hui de les reconnaître.

Les deux morceaux publiés dans les *Annales*, par Mlle Dacquin, sous le pseudonyme de *Léona*, et choisis parmi un certain nombre d'autres sans doute, sont :

1831. — *Un charme*, prose.

1832. — *Incertitude*, vers.

Certes, cela n'est pas parfait; mais c'est assez honorable pour un début. Le lecteur en pourra juger, car nous les

1. Hédouin (*Pierre-François-Nicolas*), né à Boulogne-sur-Mer, le 28 juillet 1789, décédé à Paris le 20 décembre 1868. Son plus important ouvrage : *Mosaïque*, a été publié en 1854, à Valenciennes, où il était commissaire de surveillance au chemin de fer du Nord.

reproduisons plus loin. Il ne peut y avoir le moindre doute sur leur auteur [1], puisque l'indiscrétion vient d'Alfred Hédouin, fils aîné de Pierre Hédouin, le Mécène dont il a été question plus haut.

Une curieuse particularité, c'est de voir dans le même volume des *Annales* (année 1832) l'œuvre de Mlle Jenny Dacquin, placée entre des vers de Pierre Hédouin et *Fédérigo*, nouvelle en prose de Prosper Mérimée, qui certainement ne se doutait guère alors de la grande place que cette débutante inconnue prendrait dans sa vie.

La situation de la famille Dacquin, qui vivait largement, venait de se modifier profondément par la mort de son chef, Me Julien Dacquin. La liquidation de la succession une fois terminée, il fallut se restreindre pour que la veuve pût élever convenablement ses trois fils et leur donner une position. C'étaient : Jules Dacquin, né le 20 janvier 1814 ; Louis et Auguste Dacquin, nés le 12 juin 1820. — Ce *Louis* Dacquin est l'officier dont, souvent, parlent les *Lettres de Mérimée à l'Inconnue* et auquel nous consacrons une notice spéciale. — Auguste mourut accidentellement le 4 juin 1856.

Afin de pouvoir aider ses jeunes frères, et faire face plus largement à ses propres dépenses, Jenny songea à profiter de son instruction pour se créer une position en Angleterre. Elle y avait laissé de nombreuses amitiés et, à Boulogne même, elle était reçue dans nombre de familles étrangères qui pouvaient la recommander, ou guider son choix. Parfaitement élevée, et d'un physique agréable, ayant toujours fréquenté la meilleure société, instruite et cultivée, bien douée sous tous les rapports, elle pouvait prétendre à une situation exceptionnelle, dans quelque grande maison de la *gentry* britannique. Elle était le *rara avis* qu'on devait se disputer, lui disait-on.

Une vieille amie, lady Mac Donald, la présenta comme *dame de compagnie* dans la famille d'un lord haut titré ;

1. *Intermédiaire des Chercheurs*, du 20 janvier 1892, sous les initiales A. H. — *Alfred* Hédouin, aujourd'hui décédé, était né à Boulogne le 5 mars 1819. On lui doit des traductions de quelques bons auteurs anglais. C'était le frère du célèbre graveur Edmond Hédouin.

elle fut agréée, et bientôt ses précieuses qualités la firent estimer et la rendirent indispensable, au point qu'elle aurait pu y rester toute sa vie, sans préoccupations d'avenir, et faire désormais partie du *home*. Elle passait l'hiver, à la ville, dans une habitation confortable, où les réceptions étaient nombreuses, et l'été à la campagne, dans le Kent, en un antique château aux immenses dépendances, avec une liberté plus grande, agrémentée de plaisirs champêtres.

§ 2

Laissons Jenny en Angleterre dans cette situation enviable et essayons d'établir à quelle époque et de quelle façon débutèrent ses relations avec Prosper Mérimée. C'est ce que n'indiquent pas les *Lettres à l'Inconnue :* les onze premières ne sont pas datées, la douzième porte simplement : *Londres, 10 décembre*, sans millésime, et la treizième seulement a une date complète : *Paris, février 1842.* — Par la plus ancienne, on voit que Jenny était déjà en Angleterre et que d'autres lettres avaient été échangées auparavant. Il y en eut aussi d'interceptées [1]. On conçoit que Mlle Dacquin, avant de livrer ces lettres à la publicité, ait fait disparaître celles du début, trop puériles ou trop brûlantes peut-être, dans tous les cas sans intérêt pour l'hommage posthume qu'elle voulait rendre à son ami. C'est donc ailleurs qu'il faut rechercher des ndices.

C'est encore l'indiscrétion d'Alfred Hédouin qui nous aidera à résoudre la question. Il a écrit [2] :

« Enthousiasmée de la *Chronique de Charles IX*, Jenny « Dacquin, dans l'espoir d'obtenir de Mérimée une « réponse destinée à orner son album d'autographes, lui « adressa de Boulogne-sur-Mer une première lettre écrite

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 16 [sd.].
2. *Intermédiaire des Chercheurs*, du 20 janvier 1892.

« en anglais et signée Lady Algernon Seymour (le nom « de Seymour est fort répandu en Angleterre), qui fut « mise à la poste par moi à Paris en octobre 1831 [1]. Méri- « mée répondit et ainsi s'engagea une correspondance qui « se continua jusqu'en 1870. »

Voilà une assertion bien catégorique, très plausible, en somme, et qui a l'avantage d'être confirmée par la tradition. Dans la famille, on a toujours répété que Mlle Dacquin, qui habitait encore Boulogne, au moment où régnait la fureur des collections d'autographes, avait eu, en effet, pour obtenir celui de Mérimée, déjà célèbre dans le monde littéraire, l'idée de lui écrire. Sa demande fut sans doute assez spirituelle pour exciter la vive curiosité de celui à qui elle s'adressait. Il répondit en sollicitant des détails sur la personnalité de cette inconnue, qui s'était cachée sous un nom d'emprunt, et avait pris toutes ses mesures afin de ne pas être dépistée.

Cet échange de lettres, sans être actif, au début du moins, continua assez longtemps encore, avant que les deux correspondants, piqués au jeu, fissent plus ample connaissance, Mlle Dacquin ne se prêtant à accepter aucun rendez-vous.

Restent à fixer la date et le lieu des premières entrevues.

Ce fut sans doute en Angleterre qu'ils se rencontrèrent d'abord [2].

Mérimée se trouvant à Londres lui écrivait : « Vous verrai-je ou non ? Je vous jure que si vous ne me permettez pas de vous faire visite, j'irai vous demander de vos nouvelles de la part de Mme D..., (Mme Dacquin, sa mère). Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous voie à la promenade par exemple, ou bien mieux au *British Museum*, ou à la galerie Ingerstein [3] ».

Et encore : « Si cette correspondance doit se continuer sans que nous nous voyions jamais, elle devient la chose

1. Alfred Hédouin, qui n'avait alors que douze ans et demi, était sans doute venu à Paris avec son père.
2. Voir Préface et note, page 5 (*Note des Éditeurs*).
3. *Lettres à une Inconnue*, I, 42.

la plus absurde qu'il y ait au monde. J'abandonne tout cela à vos réflexions [1]. »

Que fit un jour Mérimée, qui connaissait la résidence de son inconnue ?

Fréquentant la haute société de Londres, il se fit présenter chez lord X..., et eut ainsi une première occasion de l'apercevoir, mais sans pouvoir lui adresser la parole, ou la faire causer. Notre amoureux ne fut pas déçu par cette *entrevue*, car il continua à solliciter, avec les plus vives instances, le bonheur de la revoir en dehors des entraves de la société.

Il y avait à Londres, parmi les amis des Paillet et des Dacquin une famille P..., à l'adresse : *Pall-Mall, London.* M. P...., qui prenait le titre d'*esquire*, avait été le correspondant de Jenny, alors que, toute jeune fille, elle était encore en pension. C'étaient d'excellentes gens, fort obligeants, et qui n'auraient rien su refuser à leur chère pupille. A sa prière, ils avaient servi d'intermédiaire pour des échanges de lettres ou de petits cadeaux, et c'est chez eux que Mérimée et Jenny firent connaissance, *en tout bien tout honneur.*

C'était en 1836. Mérimée le rappelle ainsi indirectement dans une lettre n'ayant d'autre indication que : *Paris, mardi soir* [2], mais qui dans le recueil se trouve placée *entre les deux dates d'octobre et de novembre* 1842 : « Si « je ne me trompe, nous nous sommes vus six ou sept fois « en *six ans* et, en additionnant les minutes, nous pouvons « avoir passé trois ou quatre heures ensemble, dont la moi- « tié à ne nous rien dire. » Ils étaient trop éloignés l'un de l'autre pour faire naître des occasions favorables. Cette lettre a son importance, parce qu'elle marque à la fois, et le temps passé, cinq ans (1831 à 1836), dans des correspondances préparatoires et intermittentes, et le peu de rendez-vous acceptés pendant les six années suivantes (1836 à 1842).

Mérimée fait lui-même allusion à l'une de ces entrevues, dans une lettre datée de Paris, février 1842 [3], où il

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 44.
2. *Id.*, I, 87.
3. *Id.*, I, 45.

dit : « Vous me faites l'effet d'être devenue encore plus coquette qu'en l'an de grâce 1840. C'était au mois de décembre et vous aviez des bas de soie rayés ; voilà tout ce que je me rappelle. »

Mais les choses allaient changer, du tout au tout, au commencement de cette même année 1842. Presque à la fois, Mlle Dacquin fit deux héritages : l'un, d'un parent assez proche ; l'autre, d'un cousin très éloigné, âgé, célibataire, et fort riche, qui l'avait connue enfant, et s'était épris de son charme. Déplorant plus tard qu'une jeune fille si instruite et si distinguée fût obligée de vivre chez des étrangers, exposée à leurs caprices, il lui avait donné par testament une ferme en Picardie, estimée une centaine de mille francs.

A l'annonce de cette aubaine inespérée, Mlle Dacquin résolut de vivre désormais indépendante, et d'entreprendre un grand voyage au pays classique, rêve caressé depuis si longtemps ; elle s'ouvrit de ce projet à son savant correspondant.

Mérimée lui répondit de Paris, en mars 1842 [1] : « Vous voilà riche, tant mieux. Je vous fais mon compliment. Riche, c'est-à-dire libre. Votre ami, qui a eu cette bonne idée, devait être amoureux de vous ; vous ne l'avouerez jamais, car vous aimez fort le mystère... Pourquoi n'iriez-vous pas à Rome et à Naples voir des tableaux et du soleil ? Vous êtes digne de comprendre l'Italie, et vous en reviendrez riche de quelques idées et de quelques sensations. Je ne vous conseille pas la Grèce... »

Ce voyage d'Italie ne s'effectua pourtant pas de sitôt, on le verra plus loin.

§ 3

Parlons, maintenant, des sentiments respectifs des deux amis, et essayons d'établir ce que fut, ce que pouvait être

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 47.

une liaison ébauchée dans des conditions si exceptionnelles.

Mais présentons d'abord nos deux personnages. Esquissons leurs traits, étudions leur caractère, et cherchons à démêler leurs véritables tendances dans cette joûte au plus fin, à travers de charmantes et spirituelles escarmouches, où la femme, plus maîtresse d'elle-même, devait l'emporter.

Mlle Dacquin était d'une taille au-dessus de la moyenne, assez élancée, parfaitement proportionnée, et d'une sveltesse « de sylphide ». Elle avait des mains aristocratiques, de petits pieds « mystérieux », et la figure agréable, quoique un peu hautaine et moqueuse. « Conservez, — écrivait son adorateur [1] — ces fines attaches et cette radieuse physionomie que j'admire. » Jolie brune au teint frais, à l'opulente chevelure, aux « beaux et noirs sourcils », aux yeux noirs magnifiques, « *splendid blackeyes* ». Ce portrait était, peut-être, embelli ; mais c'est ainsi que Mérimée, épris, la voyait ; il y revient souvent dans sa correspondance. La photographie, que nous reproduisons, faite alors que l'Inconnue était déjà d'un âge un peu mûr, en donne cependant une idée suffisante, malgré de lourds bandeaux, coiffure peu avantageuse, des manches pagodes exagérées, et surtout l'affreuse crinoline du temps, (il fallait bien satisfaire à la mode), et aussi un léger embonpoint. Une commissure au coin des lèvres, visible encore, devait amener sur la joue une attrayante fossette. Ajoutez-y l'éclat de la jeunesse, la désinvolture, la grâce, cette chose vague que l'on appelle la « *beauté du diable* », et on aura l'exacte ressemblance de Jenny.

Un mot de sa toilette. Très soignée de sa personne, elle savait choisir et portait fort bien ses atours, avec un grain de coquetterie, si naturelle aux femmes, avec de ces riens qui relèvent l'ensemble et lui donnent un certain cachet de distinction. Mérimée la plaisante maintes fois à ce sujet, se moquant presque de sa robe bleue et de son cachemire. « Je vous étudie, dit-il [2], avec une vive curiosité. J'ai des théories sur les plus petites choses, sur

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 46 (février 1842).
2. *Id.*, I, 10 (sd. 1841 ?)

les gants, sur les bottines, sur les boucles, etc., et j'attache beaucoup d'importance à cela, parce que j'ai découvert qu'il y a un rapport certain entre le caractère des femmes et le caprice (ou la liaison d'idées et le raisonnement pour mieux dire) qui leur fait choisir telle ou telle étoffe... Tout ce que je connais de vous me plaît prodigieusement. »

Voici, maintenant, l'esquisse qu'Édouard Grenier fait de Prosper Mérimée, et qu'Adolphe Brisson a reproduite dans son compte rendu [1] du remarquable ouvrage d'Augustin Filon [2] sur le célèbre auteur de *Colomba*.

« Mérimée était grand, maigre et svelte; sa figure toujours soigneusement rasée n'avait rien de remarquable, si ce n'est un vaste front et deux yeux gris enfoncés sous l'arcade sourcilière, qui était surmontée de sourcils épais. Cette tête osseuse, aux pommettes saillantes, au nez un peu gros du bout, n'était rien moins qu'aristocratique ; mais une tenue toujours très soignée lui donnait, malgré tout, un air de distinction mondaine. Son accueil était d'une courtoisie parfaite, quoique un peu froide : on se trouvait devant un gentleman accompli. Il avait en effet dans son abord quelque chose de légèrement anglais. »

Taine, qui l'avait, aussi, connu, en donne la même impression [3] :

« C'était, écrit-il, un homme grand, droit, pâle, et qui sans le sourire, avait l'apparence d'un Anglais; du moins il avait cet air froid, *distant*, qui écarte d'avance toute familiarité. Rien qu'à la voix, on sentait en lui le flegme naturel ou acquis, l'empire de soi, la volonté et l'habitude de ne pas donner prise. En cérémonie surtout, sa physionomie était impassible. Même dans l'intimité et lorsqu'il contait une anecdote bouffonne, sa voix restait unie, toute calme; jamais d'éclat, ni d'élan; il disait les détails les plus saugrenus, en termes propres, du ton d'un homme

1. *Annales politiques et littéraires*, n° du 22 juillet 1894. — Ed. Grenier, *Souvenirs littéraires*, Paris, Lemerre, 1894, in-12°.

2. *Mérimée et ses amis*. — Dans *Les Grands Ecrivains Français*, *Mérimée*, par Augustin Filon (Paris, Hachette, 1898), on trouve son portrait à l'âge de vingt-six ans, d'après la lithographie de Deveria, 1829.

3. Introduction aux *Lettres à une Inconnue*.

qui demande une tasse de thé. La sensibilité chez lui était domptée jusqu'à paraître absente; non qu'elle le fût: tout au contraire.

« Il y avait en lui deux personnages dans les affaires du cœur. L'homme naturel, était bon et même tendre. Nul n'a été plus loyal, plus sûr en amitié; quand il avait une fois donné sa main, il ne la retirait plus... Outre cela, serviable et obligeant...

« Jamais il ne disait un mot de ses sentiments profonds; voici une correspondance d'amour, puis d'amitié, qui a duré trente ans; la dernière lettre est datée de son dernier jour et l'on ne sait pas le nom de sa correspondante.

« Pour qui sait lire ces lettres, il y est gracieux, aimant, délicat, véritablement amoureux et, qui le croirait? poète parfois, ému jusqu'à devenir superstitieux comme un Allemand lyrique... Mais, à côté de l'amoureux, subsistait le critique, et le conflit des deux personnages dans le même homme produisait des effets singuliers. Dans les lettres de Mérimée, les duretés pleuvent avec les douceurs... »

Adolphe Brisson dit encore :

« Ce qui ressort le plus nettement de son caractère, c'est, en premier lieu, une vive prédilection pour les femmes... Entendons-nous... Ce qu'il aimait par-dessus tout en elles, c'était leur voisinage, leur frôlement, leur grâce; il était *féministe*, il s'intéressait à tout ce qui touche aux femmes, à leur babil comme à leur toilette, comme à la forme de leurs robes, comme à la couleur de leurs rubans, se contentant de faveurs très platoniques, heureux de vivre en leur atmosphère, de se frotter à leurs jupes... Et, en second lieu, une insouciance qui rappelait celle des gentilshommes du siècle dernier. Comme eux, il se laissait gouverner par ses caprices, n'hésitant pas entre son intérêt et son plaisir, n'humiliant sa fierté devant personne. »

Prosper Mérimée n'était donc pas beau ; mais il était distingué, et d'une correction parfaite, ce qui plaît toujours aux femmes. Mis en présence, l'écrivain parisien, déjà en renom, et la spirituelle et jolie provinciale sympathisèrent ; car ils avaient des affinités qui devaient, à la première occasion, se révéler et s'affirmer. Cependant, avec des caractères qui semblaient si différents, pouvaient-

ils s'entendre assez, pour que leur liaison, commencée d'une façon aussi peu banale, pût acquérir force et durée? C'est ce côté moral de la question qu'il convient d'étudier à fond.

L'habitude du *flirt*, si en honneur chez nos voisins d'Outre-Manche, pouvait parfois, peut-être, donner à Jenny, élevée à l'anglaise, des allures familières, l'autoriser en quelque sorte à des démarches qui, chez nous, paraîtraient tout à fait inconsidérées, sinon inconvenantes. — (Il suffit d'avoir vécu quelque peu dans ce milieu britannique, pour constater quelle liberté on laisse aux jeunes filles, plus qu'aux femmes, — après *présentation* bien entendu; — elles n'en abusent pas, car elles *savent;* elles sont sur la défensive.) — Mais elle n'était nullement romanesque, et, bien que tempéré par l'éducation première, au pays natal, son esprit était très positif. Mérimée lui écrivait dans le commencement de leurs relations épistolaires [1] :

« Entre nous, je ne crois pas que vous ayez encore la jouissance de ce viscère nommé *cœur*, qui ne se développe que vers vingt-cinq ans [2] au 46° degré de latitude... Quand vous aurez un cœur pour tout de bon, vous m'en direz des nouvelles. Vous regretterez ce bon temps où vous ne viviez que par la tête ; et vous verrez que les maux que vous souffrez maintenant ne sont que des piqûres d'épingles en comparaison des coups de poignard qui pleuvront sur vous, quand le temps des passions sera venu. »

C'était une boutade : Jenny ne comprenait l'*amour* que dans le mariage ; imbue de sentiments religieux, elle ne se serait prêtée à aucune compromission pour atteindre ce but, trop fière d'ailleurs pour faire la moindre allusion à ce bonheur conjugal, qu'elle aurait pu souhaiter. De là ce caractère entier dont se plaint continuellement son correspondant. N'était-ce pas plutôt de la prudence poussée à l'extrême?

Mérimée, l'homme à bonnes fortunes, aux plaisirs faciles jadis, était réfractaire au mariage. Tous ses biographes

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 36.

2. Jenny Dacquin étant née en 1811, cette correspondance est donc antérieure à 1836.

sont d'accord sur ce point, et lui-même ne s'en cachait pas. Dès ses premières lettres à l'Inconnue, il écrit [1] :

« Rassurez-vous, je ne deviendrai pas amoureux de vous. Il y a quelques années cela aurait pu arriver, maintenant je suis trop vieux et j'ai été trop *malheureux*. Je ne pourrais plus être amoureux, parce que mes illusions m'ont procuré bien des désenchantements (*désengaños*) sur l'amour. J'allais être amoureux quand je suis part pour l'Espagne. C'est une des belles actions de ma vie. La personne qui a causé mon voyage n'en a jamais rien su. Si j'étais resté, j'aurais peut-être fait *une grande sottise* : celle d'offrir à une femme digne de tout le bonheur dont on peut jouir sur terre, de lui offrir, dis-je, en échange de la perte de toutes les choses qui lui étaient chères, une tendresse que je sentais moi-même très inférieure au sacrifice qu'elle aurait peut-être fait. »

Il y revient dans la lettre suivante [2] :

« *Vieux comme je suis*, je suis presque insensible à la beauté... Je me suis demandé bien souvent ce que je pourrais dire à une femme le premier jour de ma noce, et je n'ai rien trouvé de possible, si ce n'est un compliment sur son bonnet de nuit. *Le diable heureusement est bien fin, s'il m'attrape à pareille fête !* »

En supposant même que ce fussent là des situations inventées à plaisir, un apologue au sens transparent, ce n'en était pas moins, pour Jenny, un avertissement d'avoir à abandonner toute idée matrimoniale. Lui ne voulant pas s'enchaîner, elle ne démordrait pas de sa réserve.

Que pouvait-il advenir de tout cela, sinon un adieu éternel ; tout au plus une amitié forcée, faute de mieux? Des deux côtés, sans se l'avouer, et, peut-être, avec un vague et lointain espoir, on le comprit, dès le début, et c'est dans ces conditions mal définies que s'échangèrent de nouvelles lettres.

Mérimée écrivait des phrases comme celles-ci : « Nous ne pouvons *jamais nous aimer d'amour*. Notre connaissance n'a pas commencé d'une manière qui puisse nous

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 20 (25 septembre 1841 ?).
2. *Id.* I, 24 et 25.

mener là. Elle est beaucoup trop romantique... Je vous offre une *bonne amitié* qui, je l'espère, pourra être utile un jour à tous les deux [1]. »

« Il faudrait vous dire quel est mon caractère et ma vie, chose dont personne ne se doute parce que je n'ai pas encore trouvé quelqu'un qui m'inspire assez de confiance. Peut-être que, lorsque nous nous serons vus souvent, nous deviendrons *amis* et vous me connaîtrez ; ce serait pour moi le bien le plus grand que quelqu'un à qui je pourrais dire toutes mes pensées passées et présentes [2]. »

« Peut-être ferez-vous l'acquisition d'un *véritable ami*, et moi trouverai-je en vous ce que je cherche depuis longtemps : une femme dont je ne sois pas amoureux et en qui je puisse avoir de la confiance. Nous gagnerons probablement tous deux à une connaissance plus approfondie [3]. »

« Je vous promets de n'être jamais amoureux de vous. Je ne veux plus être amoureux, mais je voudrais avoir un *ami féminin*. Si je vous voyais souvent et si vous êtes telle que je le crois, je vous aimerais bien de *vraie et platonique amitié* [4]. »

Plusieurs lettres portent pour suscription : *mon cher ami féminin*, qui paraît être une réplique à celle de la correspondante qui écrivait : *Amigo de mi alma*, ou signait elle-même : *Un ami féminin*. En réalité, pour se donner confiance, ils se trompaient l'un l'autre.

Il y avait, d'ailleurs, pour Jenny, une raison morale à ne pas trop s'avancer, puisqu'elle écrivait d'avance à son ami qu'elle était *engagée pour la vie*. Sans doute quelque mariage préparé de longue main, par la famille, et que les parties ne ratifièrent pas le moment venu. Jenny s'est-elle désistée, ou le fiancé vint-il à mourir? On ne sait. La chose ne fut peut-être jamais sérieuse, et bientôt on n'en parla plus.

A ce propos, voici, de Mérimée, quelques-uns de ces aphorismes qu'il excellait à trouver : « Vous avez promis votre amour (*shart and sweet*) à quelqu'un, vous le don-

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 44 (10 décembre).
2. *Id.*, I, 18 [sd.].
3. *Id.*, I, 20 [25 septembre].
4. *Id.*, I, 28 [sd.].

nerez, à moi, à qui vous n'avez rien promis. » — « Comment se fait-il que les hommes les plus indifférents soient les plus aimés ? » — « L'amour fait tout excuser, mais il faut être bien sûr qu'il y a de l'amour », etc.

Il ne faut pas croire que, malgré cette résolution tacite de n'être qu'amis, il n'y eut pas entre eux de *retours* à des sentiments plus tendres. De temps en temps, la jalousie perce dans leurs lettres.

Elle lui reproche sa fréquentation du monde et du demi-monde, les relations suivies qu'il entretenait dans l'un et dans l'autre, et qui le mettaient continuellement aux prises avec la séduction féminine, une pseudo-sœur qu'il avait à Madrid, et ses confessions par trop transparentes.

Il se plaint des hommages dont elle doit être souvent l'objet: « Je vous assure qu'en entendant dire par un homme très difficile que vous êtes fort jolie, je n'ai pu me défendre d'un sentiment de tristesse.» — « Je suis horriblement jaloux, lui dit-il, jaloux de mes amis, et je m'afflige en pensant que votre beauté vous expose aux soins et aux attentions d'un tas de gens qui ne peuvent vous apprécier et qui ne voient en vous que ce qui m'occupe le moins. En vérité, je suis d'une humeur affreuse en pensant à cette cérémonie où vous allez assister. Rien ne me rend plus mélancolique qu'un mariage... Vous me direz si la fête a été belle. On va vous faire la cour et vous régaler d'allusions au bonheur domestique [1]. »

Il dit ailleurs : « Vous êtes faible et jalouse, deux qualités dans une femme et deux défauts dans un homme [2]. » Il savait du moins se rendre justice.

Nous nous sommes étendus assez longuement sur les prémices de ces mystérieuses relations, afin d'établir d'une façon irréfutable que rien, — au dire même de Mérimée, — ne permet d'avancer qu'elles aient pu conduire à *l'amour*.

On en verra encore d'autres preuves par la suite.

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 25.
2. *Id.*, I, 18.

§ 4

Une nouvelle période va commencer. Les deux amis, habitant Paris l'un et l'autre, vont avoir des occasions plus fréquentes de se rencontrer et nous allons pouvoir mieux les connaître que par une correspondance échangée de loin et à des intervalles inégaux.

Mais avant de se fixer définitivement à Paris, Mlle Dacquin avait séjourné quelque temps à Boulogne-sur-Mer pour y régler ses affaires, emballer ce qu'elle voulait emporter et vendre le reste. Elle n'y garda, comme pied-à-terre, qu'un petit immeuble, au coin de la rue de la Lampe et de la rue Tant-perd-tant-paie (aujourd'hui rue de l'*Amiral-Bruix*), mais que, en femme pratique, elle commença par louer.

De sa ville natale, elle écrivit encore à Mérimée plusieurs lettres, dont l'une était accompagnée d'une bourse brodée par elle, et confiée comme valeur à la *diligence*, (elle n'était donc plus en Angleterre à cette époque). « Elle exhalait un parfum très aristocratique, lui disait son correspondant le 22 juin 1842 [1], et je l'ai trouvée fort jolie. Si vous l'avez brodée vous-même, cela vous fait honneur, mais j'ai reconnu votre goût récent pour le positif. »

C'est de là aussi que, répondant à son ami qui lui annonçait sa candidature à l'Académie, elle lui souhaitait vivement et lui prédisait, même, le succès.

Dans l'intervalle, elle avait dû venir à Paris pour y trouver un logement, mais sans en avertir Mérimée, et il résulte de leur correspondance qu'ils se rencontrèrent par hasard sur un boulevard. La voyant accompagnée, Mérimée n'osa pas l'aborder, ce qu'il se reproche amèrement.

Jenny avait trouvé un appartement à sa convenance au deuxième étage d'une maison de la rue de l'Oratoire,

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 58.

non loin de l'emplacement de la rue de Rivoli où sont installés aujourd'hui les grands magasins que l'on connaît, et près du musée du Louvre. Elle revint à Boulogne chercher sa mère pour s'installer à Paris.

Mérimée voyageait beaucoup pour le Comité des Monuments historiques [1], et, beaucoup aussi, par plaisir ; il ne devait rentrer qu'à l'automne. De son côté, notre Boulonnaise avait fait une petite excursion dans le Midi avec des amis, et ce n'est vraisemblablement qu'en octobre 1842, dans un salon de la rue Saint-Honoré, chez la comtesse de Ponthieu, une amie commune, qu'eut lieu leur première entrevue à Paris. Dès lors va commencer une série de rendez-vous dans des lieux publics, acceptés avec difficulté, mais que l'amoureux, avec un machiavélisme intelligent, savait faire naître et aboutir.

Quelques jours après, ce fut, d'abord, pour entendre l'opéra italien la *Cenerentola*, la proposition d'une loge dont Mérimée était le propriétaire le jeudi avec ses cousins : en leur absence, il pouvait disposer de deux places ; elle se ferait accompagner de son frère ou d'un parent. « Inventez quelque jolie histoire, lui écrivait-il, que vous me direz à l'avance pour expliquer ma présence ; mais que l'histoire soit telle que je puisse causer avec vous [2]. » Dans ces conditions, elle accepta pour elle et son frère, qui habitait Vincennes. Tout se passa le mieux du monde et le lendemain il la remerciait d'être venue, espérant bien que son frère n'avait rien trouvé d'extraordinaire à la rencontre. Il en parle encore quatre jours plus tard : « J'apprécie comme je le dois la condescendance avec laquelle vous m'avez montré votre figure pendant deux heures, et je dois à la vérité de dire que je l'ai fort admirée, comme aussi vos cheveux, que je n'avais jamais vus d'aussi près [3]. » Il lui avait offert à la sortie des gâteaux acceptés de bonne grâce... et auxquels elle fit honneur ; il la plaisantait souvent, à ce propos, sur sa gourmandise.

Aussitôt, Mérimée sollicita quelques sorties en commun ; mais Jenny, toujours sur la réserve, et craignant de

1. Cf. F. Chambon, *Notes sur P. Mérimée, passim.*
2. *Lettres à une Inconnue*, I, 84.
3. *Id.*, I, 86.

se faire remarquer, ne pouvait s'y résoudre. Il dut la sermonner et lui écrire [1] : « Nous nous connaissons assez pour que vous ayez pris quelque estime de moi et vous m'en avez donné la preuve jeudi (*au Théâtre des Italiens*). Nous nous connaissons même plus que ne font des gens qui se seraient vus dans le monde, depuis le temps que nous causons ensemble assez librement par lettres. Convenez qu'il est peu flatteur pour mon amour-propre que vous me traitiez ainsi après *six ans*. Au reste comme je n'ai pas le moyen de connaître vos résolutions, il en sera de celle-ci ce que vous voudrez, mais je trouve un peu niais de ne pas nous voir. » Et, plus loin : « Si vous croyez faire mal en me voyant, ne faites-vous point mal en m'écrivant ? » — Ce n'était pas la même chose, elle le comprenait fort bien.

Pourtant elle finit par céder, mais seulement pour des lieux fréquentés, des établissements publics, où la rencontre pouvait paraître fortuite. C'était en décembre, et elle fixa elle-même le rendez-vous : le mardi suivant, à deux heures dans une des galeries de tableaux du Louvre. Inutile de dire que Mérimée y fut son cicérone le plus autorisé, et qu'il trouva ensuite mille raisons pour l'engager à y retourner avant la fermeture du 20 janvier. De là on passa dans les salles de sculpture, où il y avait beaucoup à voir. Puis, ce fut le tour des autres musées, du Jardin des Plantes, etc.

1er janvier 1843. — Rencontre imprévue : « Dimanche, je ne vous ai reconnue que lorsque j'étais tout près de vous. Mon premier mouvement a été d'aller vers vous ; mais, en vous voyant très accompagnée, j'ai passé mon chemin. J'ai bien fait, je pense. » Et, il ajoute malicieusement : « Il me semble que je vous ai connu les joues pâles, d'où j'ai conclu qu'elles étaient roses par la solennité du jour [2]. »

Les sorties devinrent nombreuses, elles étaient toujours les bienvenues. En s'éloignant du centre, en choisissant les bons endroits de la banlieue, les allées écartées des bois environnants, c'était presque un tête-à-tête, et Mérimée en escomptait les résultats.

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 88.
2. *Id.*, I, 113.

Ces rencontres ne pouvaient être sans nuage. La première équipée de ce genre fut contrariée par le mauvais temps. Il est vrai qu'on était en janvier. C'est elle qui avait fixé l'heure et le lieu du rendez-vous. Après une longue marche, heureux d'être ensemble, sans phrases pour exprimer leur joie, se laissant aller à leur rêverie, ils s'étaient fort éloignés, et quand, revenus à la réalité, il fallut songer au retour, une averse malencontreuse vint tout gâter. C'est cependant en se disant au revoir, qu'ils se quittèrent. Mérimée, anxieux, s'empressait de s'informer le lendemain, si elle ne se ressentait pas de la fatigue, si elle n'avait pas attrapé froid, et si la pluie ne l'avait pas enrhumée [1].

Huit jours plus tard, tout en sollicitant une nouvelle promenade, Mérimée tient à établir nettement la situation. Jenny, toujours prudente, lui avait reproché certaines *frivolités* (privautés innocentes) qu'il s'était permises, et elle ne voulait plus qu'elles se reproduisissent; sinon, il devrait cesser de la voir. Il lui fait remarquer que s'il fait quelquefois ce qui lui passe par la tête, il y renonce dès qu'il a la conviction que cela peut déplaire, et que, le plus souvent, il se borne à penser au lieu d'agir. Autrement, ce serait un *travail de saint*, trop au-dessus de ses forces; il ne saurait trouver plaisir à la voir, s'il devait se transformer en statue [2]... Il dut promettre cependant d'être plus sage, car les courses à deux recommencèrent de plus belle.

Au cours des suivantes, aux causeries intimes succédait la lecture d'un roman étranger ou l'échange d'impressions de voyage. On s'asseyait sous les arbres ou sur un quartier de roche. Mérimée était un charmant conteur; il savait entremêler avec art la littérature et l'érudition, tourner quelque plaisante anecdote, en l'appropriant à sa situation personnelle. Quand l'allusion était trop directe, elle se fâchait; mais un mot heureux ramenait la bonne entente, et on se quittait bons amis.

Il arrivait, néanmoins, qu'au lendemain de ces excursions, Mlle Dacquin, craignant d'avoir trop laissé percer ses sentiments, et ne voulant pas donner à son adorateur

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 115 [16 janvier 1843].
2. *Id.*, I, 119 [janvier 1843].

des espoirs qu'elle ne voulait encourager en rien, lui écrivait de façon à atténuer l'impression reçue, et à refroidir un peu des ardeurs compromettantes.

Chaque fois, Mérimée saisissait sa plume la plus acérée, et laissait déborder sa bile en des termes peu courtois, mais qu'il regrettait bien vite. Revenu à résipiscence, il se radoucissait, cherchant de nouvelles occasions de revoir et d'entretenir l'amie dont il ne pouvait se détacher.

Déjà, au début, il avait senti son infériorité en diplomatie devant une femme toujours sur ses gardes ; il se sentait enlacé dans ses filets, et faisait de vains efforts pour s'en dégager et prendre l'avantage. Dès ses premières lettres il l'avouait d'une façon bien originale :

« N'avez-vous pas jeté un appât à moi, pauvre petit poisson ; puis, maintenant que vous me tenez au bout de votre hameçon, vous me faites danser entre le ciel et l'eau jusqu'à ce qu'il vous plaise, quand vous serez lasse du jeu, de couper le fil ; et alors j'en serai pour l'hameçon dans le bec et je ne pourrai plus trouver le pêcheur [1]. »

Cette dépendance, il la confesse à chaque pas dans ses lettres, où l'on trouve des phrases comme celles-ci : « Comme je ne suis pas le plus fort, je n'ai rien à dire pour combattre votre héroïque résolution. » — « Vous vous entendez fort bien à dorer les pilules les plus amères, c'est une justice à vous rendre. » — « C'est à vous de commander. » — « Je suis devenu tout confit en douceur et en abnégation de moi-même. J'ai maintenant assez de confiance en vous pour croire que vous ne vous en prévaudrez pas pour devenir tyrannique [2]. »

Il capitule, il se soumet, jusqu'à ce que son caractère entier reparaisse. Sollicitant, souvent en vain, des sorties plus fréquentes, malgré l'inclémence du temps, et craignant tous les *mais*... toutes les *impossibilités*... formulés par son amie, il en était arrivé à lui laisser le soin de fixer elle-même de nouveaux rendez-vous. Mais quand, enfin, elle avait fait une promesse pour un jour prochain, il la harcelait jusqu'à ce qu'elle s'exécutât.

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 27.
2. *Id.*, I, 100 [décembre 1842] et 127 [21 janvier 1843].

La situation de Jenny était difficile. Son attachement pour Mérimée était réel, mais elle ne voulait pas le lui laisser trop voir. D'un autre côté, elle ne pouvait se méprendre sur les sentiments de son ami, et tout en les partageant dans une certaine mesure, elle devait en modérer l'expansion. De là, un combat continuel qui déconcertait Mérimée et le mettait souvent hors de lui.

« Il y a dans votre manière, disait-il, un *équilibre admirable* et vous ne voulez jamais que je sois parfaitement content... convenez qu'il est bien triste après tant de temps passé ensemble, après être devenus l'un pour l'autre ce que nous sommes, de vous voir toujours *défiante* pour moi... Vous êtes ingénieuse à ôter aux autres et à vous-même l'enchantement qu'ils peuvent avoir [1]. »

Et encore : « Il y a deux personnes en vous... ; l'une, qui est la meilleure, est tout cœur et tout âme ; l'autre, une jolie statue, bien polie, bien drapée de soie et de cachemire, c'est un charmant automate dont les ressorts sont le plus habilement arrangés qui se puissent voir. Lorsqu'on croit parler à la première on trouve la statue. Il vaut mieux que vous restiez telle que vous êtes, mais que la première personne commande davantage son automate [2]. »

Mérimée constate à chaque instant chez Jenny, la diplomate, que la tête l'emporte sur le cœur ; que son premier mouvement est le seul bon, mais qu'il ne dure pas ; qu'elle est plus naturelle en écrivant qu'en parlant. — Cela se conçoit, car le danger n'était pas présent. — Et il la traite d'égoïste, d'orgueilleuse, alors que la prudence seule la faisait agir. C'était une sagesse que ne pouvait admettre son fougueux partenaire.

Mais il y avait aussi de bons moments. « Entre deux tempêtes, nous avons toujours l'alcyon » [3] se plaisait à répéter l'amoureux. Un mot aimable, une parole tendre de la bien-aimée cicatrisait la blessure... et le combat recommençait.

1. *Lettres à une Inconnue* I, 114 [janvier 1843], et 181 [2 août 1843].
2. *Id.*,, I, 162 [28 mars 1843].
3. *Id.*, I, 109 [décembre 1842].

Après quelques mois de luttes courtoises ou acerbes, de déceptions et d'espoirs mutuels, de querelles et de réconciliations, ils n'étaient pas plus avancés à la fin de 1842 qu'au premier jour. A l'approche de la série de voyages qu'il devait entreprendre, Mérimée cherche à multiplier les entrevues, dans l'espérance d'une solution plus satisfaisante.

Il n'y réussit pas, et on en vint même à discuter s'il ne convenait pas d'arrêter toute correspondance. Jenny avait déjà posé nettement la question, et l'autre de répliquer : « Plusieurs fois il m'est venu en tête de ne pas vous répondre et de ne plus vous voir. Cela est très raisonnable, et peut très bien se soutenir. L'exécution est plus difficile. Il y aurait encore autre chose à faire ; ce serait de ne pas s'écrire un mot pendant le voyage que je vais faire, de penser à nous et à toute autre chose, et de se revoir ou de ne pas se revoir au retour, suivant que la réflexion le conseillerait. Cela est encore assez raisonnable, mais d'exécution embarrassante [1]. »

La brouille cette fois était sérieuse... et pourtant, dans toutes ses courses à travers l'Europe, Mérimée fut le premier à écrire de nouveau, rappelant les meilleurs moments du passé, s'ennuyant de l'absente, sollicitant d'elle des réponses, la renseignant sur ses courts séjours à Paris, afin de pouvoir reprendre leurs promenades interrompues. Ils se revirent en effet plusieurs fois dans ces conditions.

Il faut seulement constater, — si l'on s'en tient aux *Lettres à l'Inconnue* publiées, et il en manque à coup sûr, — qu'elles aient été perdues ou détruites, — que la correspondance de cette période prit, de part et d'autre, un ton plus calme et plus amical ; que certaines lettres sont écourtées, et deviennent même, à plusieurs reprises, très rares. Ainsi, on ne comprend pas, par exemple, qu'elles s'arrêtent complètement d'avril à août 1844, de février à août 1845, du 10 octobre 1846 au 22 septembre 1847 (onze mois), rien en 1849, ni dans le troisième trimestre de 1850, de juin à septembre 1852, du 27 septembre 1852, au 11 septembre 1853 (un an), de novembre 1853 à juil-

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 180.

let 1854 (huit mois), de fin octobre 1854 au commencement de juillet 1856 (dix-huit mois), de décembre 1856 à août 1857 (encore huit mois). Le texte même des lettres publiées rend inexplicables ces lacunes; et celles qui nous manquent ne devaient pas être moins intéressantes que les autres. Les entrevues étaient aussi plus calmes ; de petites escarmouches rappelant le passé, venaient encore, parfois, les animer. — Les esprits s'adoucissaient, et la raison paraissait enfin l'emporter.

Les circonstances s'étaient prêtées, il est vrai, à cet apaisement et au ralentissement de la correspondance avec Jenny ; Mérimée avait été très occupé en ces dernières années. Non seulement il avait, presque sans relâche, des tournées à faire comme inspecteur de la *Commission des Monuments historiques*, mais il lui fallait rédiger de nombreux rapports pour le Ministère. Il donnait en outre des articles aux Revues, et avait sur le chantier plusieurs ouvrages que son éditeur le pressait de terminer. La rédaction, les copies, la correction des épreuves prenaient tout son temps.

Mérimée avait aussi le désir d'entrer à l'Institut, et son amie l'avait encouragé dans ce projet. On devine les démarches et les visites qu'il dut faire. L'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* l'accueillit d'abord, le 25 novembre 1843. Puis, l'année suivante, ce fut l'*Académie française* qui le choisit. Il y fut élu, le 14 mars, comme pour donner raison à Mlle Dacquin qui avait prédit, longtemps d'avance, le succès de l'ami, et la défaite de Vatout, son concurrent, malgré les chances que celui-ci paraissait avoir. Elle assista à la réception du 7 février suivant. Mais, quoiqu'elle se cachât derrière le chapeau de sa voisine, afin de ne pas le troubler dans la lecture de son discours, Mérimée, du bout de sa main gantée, lui envoya un baiser discret. Chaque fois, ses félicitations étaient sincères, car elle était heureuse du bonheur de celui auquel se rapportaient toutes ses pensées.

La Révolution de 1848, avec ses conséquences, était aussi venue tout entraver. C'est à Mérimée que Mlle Dacquin s'adressait pour être tenue au courant des affaires politiques, et elle le consultait pour savoir s'il n'était pas prudent de quitter provisoirement Paris. Dans son inquié-

tude, elle cherchait à le voir, même pendant son service de garde national, ne sachant pas si elle devait se retirer dans le département de l'Indre, où elle avait des amis, ou à Boulogne, sa ville natale. Il lui conseillait ce dernier exode qui avait l'avantage de la rapprocher de la mer ; mais il lui déclara qu'il n'y avait pas de danger immédiat. Il en fut de même au coup d'Etat de décembre 1851.

L'année suivante, vint l'affaire Libri : Mérimée, dans un élan chevaleresque, prit la défense de celui qu'il savait innocent. Un procès lui fut intenté pour mépris de la justice et attaques contre la chose jugée ; de là, une condamnation à quinze jours de prison et à 1.000 francs d'amende. Jenny compatit aussi vivement à la contrariété de l'ami, qu'elle avait pris part à sa douleur, lors de la mort récente de sa mère, pour laquelle il avait une grande vénération.

Il y eut aussi un moment où l'amie fut dérangée dans ses habitudes. En 1851, le pâté de maisons où elle habitait depuis son arrivée à Paris allait disparaître pour faire place à de nouvelles constructions. On donna congé à tous les locataires, Mlle Dacquin et sa mère durent se pourvoir d'un autre logement. Ne voulant pas s'éloigner du centre, le choix était assez difficile. Tous les amis se mirent en campagne, et découvrirent enfin un charmant appartement, au troisième étage du numéro 27 de la rue Jacob. Ce nouveau *perchoir*, comme l'appelait Jenny, fut à sa convenance. On y mit les ouvriers, et bientôt l'installation fut complète. Pour les détails intérieurs, elle montra un goût parfait, et fit de son salon une véritable bonbonnière, comptant bien ne pas déménager de sitôt [1].

§ 5

Nous allons faire comprendre pourquoi Mérimée n'aurait pu se détacher de celle à laquelle il avait donné le

1. Elle eut la bonne fortune d'y rester jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant quarante-quatre ans, malgré un changement de propriétaire et une affectation différente de l'immeuble, tant on tenait à la conserver.

meilleur de son cœur blasé; il avait pris l'habitude de lui parler ouvertement de tout et de tous, avec même plus d'abandon qu'il n'eût voulu le faire avec un ami intime, dont il pouvait craindre tôt ou tard un revirement. Il l'avait étudiée; il savait qu'il pouvait avoir en elle toute confiance dans le présent comme dans l'avenir.

Mlle Dacquin était fort instruite, capable de le comprendre; il pouvait causer avec elle ; elle s'était faite à ses travers et avait pu parvenir, par son esprit délié et une facilité naturelle, à acquérir des connaissances variées qui l'élevèrent jusqu'à lui. Ce n'était plus la petite pensionnaire de jadis, la jeune fille inexpérimentée dont il pensait avoir facilement raison, la provinciale trop souvent terre-à-terre, objet de ses sarcasmes. Son éducation, l'expérience acquise, avaient fait d'elle une femme forte, habile à garder une juste notion des choses, et à cheminer sans encombre, au milieu des difficultés semées sur sa route.

Une autre, dépourvue de ces qualités, se serait vue, après une querelle quelconque, fatalement délaissée par Mérimée, avec une désinvolture, humiliante pour elle.

Sans être une latiniste, Jenny Dacquin n'était pas étrangère à nos classiques et elle pouvait saisir leurs traces dans notre langue, comprendre un passage ou une allusion, comme il en existe tant dans la littérature française.

Le grec principalement l'avait séduite, et elle s'y était appliquée. Dans les lettres de Prosper Mérimée à l'Inconnue, il est souvent question de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, et, à ce propos, des progrès de sa correspondante, notamment de sa facilité à se servir des caractères cursifs, qui sont un échec pour les commençants. Il lui donne des conseils pour une étude profitable, lui cite les meilleurs ouvrages à consulter, détaille des passages, les commente pour elle, lui donne même des devoirs et prend la peine de les corriger.

Répondant à une question posée en octobre 1842, il lui écrit :

« Vous me demandez s'il y a des romans grecs. Sans doute il y en a, mais bien ennuyeux selon moi. Il n'est pas que vous ne puissiez vous procurer une traduction de *Théagène et Chariclée*, qui plaisait tant à feu Racine.

Essayez si vous pouvez y mordre ; il y a encore *Daphnis et Chloé*, traduit par Courier. Cela est fort prétentieusement naïf et pas trop exemplaire. Enfin, il y a une nouvelle admirable, mais immorale, c'est l'*Ane de Lucius*... Après Homère vous pouvez lire en toute assurance les *tragiques*, qui vous amuseront et que vous aimerez parce que vous avez le goût du beau... Si vous avez le courage de lire de l'histoire, vous serez charmée d'Hérodote, de Polybe et de Xénophon... Commencez par l'*Anabase ou la Retraite des Dix mille*... Procurez-vous encore Théocrite et lisez *les Syracusaines*...

« Voilà trois pages de grec. Quant à la prononciation, si vous voulez, je vous enverrai une page de ma main que j'avais préparée à votre intention, qui vous apprendra la meilleure, c'est-à-dire la prononciation des Grecs modernes. Celle des écoles est plus facile, mais absurde[1]. »

Il la met aussi en garde contre le romaïque, grec vulgaire en usage au moyen-âge : « Vous avez tort de vous y complaire, car il vous jouera le même tour qu'à moi qui n'a pu l'apprendre et qui a désappris le grec... je m'étonne que vous compreniez quelque chose à ce baragouin-là [2]. »

Ceci prouve que Mérimée s'intéressait beaucoup aux études grecques de sa Jenny, et qu'il voyait là autre chose qu'un caprice passager. Il lui dit dans cette même lettre : « Si vous avez un peu de patience, avec des dispositions semblables, vous deviendrez *une madame Dacier* [3]. » — En faisant la part de l'exagération presque forcée de ces compliments, et en mettant une sourdine à la flatterie, on est en droit de conclure que Mlle Jenny Dacquin avait une intelligence native, et des dons naturels faciles à développer.

Elle était surtout douée pour les langues vivantes. Déjà, nous avons eu l'occasion de montrer que Mlle Dacquin excellait dans l'anglais, ce que le milieu dans lequel elle avait longtemps vécu, suffit à expliquer; cela ne dut pas déplaire à Mérimée, à qui cette langue était familière.

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 81.
2. *Id.*, I, 299.
3. Mme *Dacier*, helléniste et latiniste distinguée (1654-1720).

Vint ensuite l'allemand, qu'elle avait appris en Angleterre et qu'elle perfectionna à Boulogne. A cet égard aussi, Mérimée s'extasiait sur la facilité avec laquelle elle écrivait la cursive allemande, comme la grecque, et d'une façon plus déchiffrable que son écriture habituelle.

Le reste lui était venu par surcroît. On sait que Mérimée était polyglotte et qu'il émaillait volontiers ses livres de mots et de phrases en espagnol[1], en italien, en russe, etc., en plus de l'anglais, de l'allemand et des langues anciennes. Il faisait de même dans sa correspondance, et force fut à Jenny de chercher à se rendre compte du sens et de la construction de ces fragments de langues étrangères, de peur de passer pour ignorante. Elle prit goût à ce travail intellectuel et, ses études antérieures l'y préparant, elle se familiarisa bientôt avec ce mélange, cette *olla-podrida* littéraire, jusqu'à donner parfois elle-même la réplique à son interlocuteur.

Elle conservait toujours ce qu'elle appelait sa « toquade des langues », et plus tard, ayant près de cinquante ans, pendant son voyage à Alger, dont on trouvera plus loin la relation, elle se mit à suivre, par amour de la couleur locale, un cours d'arabe, sans avoir la prétention, dit-elle, d'apprendre ce langage cabalistique, mais afin d'en connaître la contexture.

Pour expliquer les tendances littéraires de Mlle Dacquin, il faut remarquer qu'elle lisait beaucoup, à l'exemple de Mérimée, qui s'attachait de préférence à la littérature étrangère. Les nouveautés de tous pays lui parvenaient et il les repassait à sa correspondante. Il en discourait avec elle et sollicitait son sentiment personnel sur tel ou tel auteur, sur tels ou tels personnages mis en scène. Elle était, d'ailleurs, une habituée des bibliothèques, même en villégiature.

Les auteurs français n'étaient pas non plus délaissés : les deux amis se tenaient au courant des livres du jour et des grandes revues, dès leur apparition, et échangeaien leurs appréciations, souvent peu bienveillantes de la part de Mérimée.

1. Il s'offrait à en donner des leçons à Mlle Jenny Dacquin.

Tout cela avait habitué notre Boulonnaise à ces exercices de l'esprit, à ces joûtes internationales qui plaisaient tant à Mérimée et où il aimait à prendre part. Comment ne pas devenir elle-même une lettrée, dans ce milieu intellectuel sans cesse renaissant ? Son ami lui disait souvent, en plaisantant, qu'elle finirait bien par faire un *livre*, conséquence inévitable de l'existence qu'elle menait. La supériorité de Mérimée, qui eût certainement usé envers elle de la critique qu'il exerçait sur tous, avec autorité, il est vrai, mais sans mesure, devait la décourager de tenter quoi que ce fût. Les essais littéraires de sa jeunesse, — qu'elle n'avait peut-être jamais avoués, — lui paraissaient sans doute, alors, bien incolores, et ne l'engageaient certes pas à les renouveler ouvertement.

Nous ne trouvons, pas plus dans sa correspondance que dans celle de Mérimée, d'allusion à une œuvre quelconque sortie de sa plume. Faut-il en excepter la *chanson de Claire* dont parle Mérimée en novembre 1842[1] et qui est sans doute une traduction déjà ancienne ?

Mérimée fit mieux : il associa, en quelque sorte, Mlle Dacquin à ses travaux, en la priant de rechercher certains ouvrages ou des éditions rares qui lui manquaient, en lui demandant des traductions de manuscrits et son avis sur des passages dont il avait à se servir. Il la consultait même dans la rédaction de ses œuvres. Ainsi, dans sa lettre du 22 septembre 1847, relative à *Don Pèdre* :

« Je voudrais savoir votre opinion à ce sujet. Je suis partagé entre l'avarice et la pudeur. J'aurais aussi à vous prier d'en lire quelque chose... Ce que vous me dites de *Don Pèdre* me plaît assez, parce que votre opinion est d'accord avec mon désir et ce que je crois mon intérêt. Pourtant il y a une question de dignité qui me tient encore au cœur et qui m'a empêché de tout terminer d'abord avant mon départ. Je serais bien aise d'avoir votre avis de vive voix et je vous montrerai quelques bribes d'après lesquelles vous jugerez mieux[2]. »

Il avait grande confiance dans son discernement et, en

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 90.
2. *Id.*, I, 280.

même temps, dans ses connaissances bibliographiques. Chaque année elle lui proposait les livres qu'il offrait en cadeau à Mesdemoiselles de Lagrené, et, en son absence, il lui en laissait complètement le choix [1].

Cela continua ainsi en s'accentuant jusqu'à la fin. En voici quelques preuves :

Quand Mérimée, en 1868, composa sa nouvelle sur *l'Ours*, qui parut sous le titre de *Lokis, le Trouveur de miel*, il demanda l'avis de Mlle Dacquin, qui fit semblant de n'y rien comprendre d'abord, tant le sujet était scabreux, et se décida enfin à lui proposer d'en modifier le thème. Il le rappelle dans sa lettre du 29 septembre :

« Est-il possible que vous n'ayez pas deviné tout de suite combien cet ours était mal léché ? Pendant que je lisais, je voyais bien sur votre visage que vous n'admettez pas ma donnée. Il me faut donc subir la vôtre. Croyez-vous que le lecteur, moins timoré que vous, acceptera ce conte de bonne femme, *du regard* ? Ainsi c'est un simple regard de l'ours qui a rendu folle cette pauvre femme et qui a valu à monsieur son fils ses instincts sanguinaires. Il sera fait selon votre volonté... [2] » Il y revient dans la suivante : « J'ai fait, dit-il, une copie de *Lokis*, avec les changements que vous m'avez conseillés et qui me paraissent l'avoir amélioré [3]. »

Peu après, à propos d'une *Vie de Cervantès* qu'il devait rédiger pour une nouvelle traduction de *Don Quichotte* [4], il écrit à son amie : « Y a-t-il longtemps que vous n'avez lu *Don Quichotte* ? Vous amuse-t-il toujours ? Vous êtes-vous rendu compte pourquoi ? Il m'amuse et je n'en trouve pas de raison valable ; au contraire, j'en pourrais dire beaucoup qui devraient prouver que le livre est mauvais ; pourtant il est excellent. Je voudrais savoir vos idées là-dessus ; faites-moi le plaisir de relire quelques chapitres et de vous

1. C'était d'ailleurs, surtout, sur la moralité de ces ouvrages qu'il s'en rapportait à elle.

2. *Lettres à une Inconnue*, II, 335.

3. *Id.*, II, 337.

4. *La Vie et l'Œuvre de Cervantès*, préface de la traduction in-12 de Lucien Biart, ne fut imprimée pour la première fois qu'en 1877, dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 décembre.

faire des questions. Je compte sur ce service de votre part [1]. »

Le croirait-on? Mlle Dacquin usait de son influence même dans les votes de Mérimée à l'Académie (voir lettre du 20 février 1866) [2]. A diverses reprises, il lui dit qu'il s'est toujours bien trouvé de ses conseils.

Pour leur visite de l'Exposition des Beaux-Arts, en 1869, il la prend pour guide et lui rappelle : « Vous souvenez-vous du temps où j'étais le vôtre [3] ».

Dans les nombreuses promenades des deux amis, — outre le côté littéraire toujours prépondérant, — les plus hautes spéculations de l'esprit humain, les manifestations de l'art sous toutes ses formes, étaient souvent l'objet de leurs conversations. — C'était là un terrain neutre où Mlle Dacquin avait le talent d'entraîner son savant amoureux, et celui-ci, une fois lancé, se plaisait à disserter d'une façon profitable à son interlocutrice. — Philosophie, métaphysique, mythologie, histoire, toutes ces sciences devenaient tour à tour le sujet de causeries sans fin. Quel professeur ! mais aussi quelle élève ! Mérimée, par un tour d'esprit qui lui était familier, revenait toujours à la situation présente ; mais le temps avait été utilement employé, et ce qui était acquis restait acquis.

La visite des musées formait le goût de Jenny pour la peinture, la sculpture, les arts plastiques. L'archéologie, surtout, l'intéressait beaucoup, et comme Mérimée était un maître dans cette partie, il y était intarissable et instructif.

Ses nombreux voyages en France, et même à travers l'Europe, l'étude des monuments historiques, tant d'aperçus pris sur le vif et en face des modèles eux-mêmes, alimentaient d'exemples topiques son active correspondance. L'élève demandait, et obtenait des explications et des croquis, augmentant ainsi ses connaissances archéologiques.

L'auteur de tant de savants rapports adressés à son ministre, écrivait un jour à Mlle Dacquin : « Nous avons

1. *Lettres à une Inconnue*, II, 356.
2. *Id.*, II, 283.
3. *Id.*, II, 346.

commencé à nous écrire en faisant de l'esprit, puis nous avons fait quoi? Je ne vous le rappellerai pas [*de l'enfantillage sans doute? — Cette phrase ne saurait être prise dans un mauvais sens*]. — Voilà que nous faisons de l'*érudition*[1]. »

Ils ne se désintéressaient même pas de la politique. C'était visiblement la préoccupation de Mérimée.

En devisant comme en écrivant, il analysait et jugeait avec une netteté remarquable les faits, les hommes et les choses, et il prévoyait les événements avec une certaine clairvoyance. — Jenny se mit facilement à l'unisson : la lecture des revues ne lui suffisant plus, elle passa aux journaux et chercha à se faire une opinion sur ceux qui détenaient le pouvoir. Ne subit-elle pas l'influence de son ami? Cela paraît résulter, en effet, de divers fragments de sa correspondance ; elle était bien française de cœur et tout ce qui touchait à la patrie trouvait en elle un écho.

Mlle Dacquin était en même temps devenue une femme du meilleur monde, où elle avait été introduite par des amies. Elle y fut bien accueillie. Son esprit, ses manières distinguées, ses toilettes de bon goût, la firent rechercher; son aimable caractère, son affabilité la firent estimer. Aimant le théâtre, après avoir fréquenté le Théâtre des Italiens, elle partageait avec des amis une loge à la Comédie-Française; elle suivait les grandes auditions musicales et les réunions académiques. Ayant été admise quelquefois à des réceptions ayant un caractère quasi officiel, son ancienne concierge, interviewée, disait sérieusement que Mlle Dacquin *était reçue à la Cour*. Fort simple dans ses goûts et difficile dans ses fréquentations, elle préférait avoir un petit cercle d'amis, assister à des soirées intimes, prendre part à des plaisirs sérieux.

Il paraît, d'après ce qu'on nous rapporte, qu'à une époque plus ancienne, Mérimée aurait insisté auprès d'elle pour qu'elle lui ouvrît les portes de son salon et lui permît d'y introduire ses amis littéraires. C'était là une offre bien séduisante pour une femme aussi supérieure que l'était Mlle Dacquin, et toute autre eût été flattée de

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 83.

pouvoir devenir le centre d'un petit cénacle, comme il s'en trouvait quelques-uns à Paris, et qui eût, sans doute, été fort couru. Mais notre Boulonnaise, toujours prudente, en déclina l'honneur. N'était-ce pas d'ailleurs enchaîner sa liberté, et les siens n'en auraient-ils pas souffert ?

Tout cela prouve jusqu'à l'évidence que, dans ces conditions, Mérimée n'eut jamais la pensée de rompre avec une personne aussi distinguée, qu'il considérait comme un autre lui-même, à laquelle il était attaché par les fibres du cœur, qu'il avait façonnée en quelque sorte, qui répondait si bien à ce besoin d'expansion qu'il aimait tant à satisfaire. Elle était la dépositaire de ses pensées, l'aiguillon de son esprit, l'espérance de ses vieux jours. Une sincère amitié ne pouvait que naître entre eux dans une telle atmosphère, et s'accentuer jusqu'à la mort.

Mais n'anticipons pas.

§ 6

Nous voici en 1857, à une époque d'autant plus intéressante que les faits vont pouvoir s'enchaîner et être contrôlés. D'où une double preuve, en comparant le texte des lettres imprimées de Mérimée et la série de celles de l'Inconnue jusqu'ici inédites et que nous donnons aujourd'hui au public.

Nous désignerons volontiers la période qui commence en 1857 pour se terminer en 1870, comme l'ère des voyages et des déplacements, les deux amis ayant été presque constamment éloignés l'un de l'autre, et ne possédant plus dès lors, comme trait d'union, qu'une correspondance intime, ininterrompue et aussi active que les circonstances le permettaient.

Rappelons la situation respective des deux correspondants.

Nous avons fait voir que l'apaisement s'était fait entre eux, qu'une franche amitié avait succédé à des querelles sans objet comme à des raccommodements toujours provi-

soires, et qu'enfin — abandonnant leurs secrètes espérances — ils étaient tombés d'accord pour vivre désormais en vieux camarades. L'âge était venu, d'ailleurs, où le calme avait quelque droit de succéder aux tempêtes Mérimée avait alors 54 ans, et Jenny 46. On ne devait plus s'attendre aux revirements ni aux explosions du passé.

De plus, Mlle Dacquin était en deuil ; elle avait perdu son frère Auguste, le 4 juin 1856, et sa mère le 1er avril 1857. Elle restait seule dans ce logement aimé de la rue Jacob. Après avoir fermé les yeux de sa mère, elle allait avoir d'autres soucis, d'autres devoirs à remplir envers les siens. Son attachement pour son autre frère, Louis, l'officier, était profond et comme ce dernier était marié et avait des enfants, c'était là une autre famille à chérir, ses neveu et nièce allaient être *ses enfants*, ainsi qu'elle aimait à le répéter, et elle se voua sans compter aux nouvelles obligations qu'elle s'imposait avec bonheur.

Mlle Dacquin, entraînée, *excitée* par des amis qui cherchaient à apporter une diversion, se décida, malgré son deuil, à les accompagner en Italie. Ce voyage répondait à un de ses plus chers désirs, caressé depuis longtemps. On se rappelle qu'en 1842, c'est-à-dire quinze ans plus tôt, quand la fortune était venue frapper à sa porte, sa première pensée avait été de visiter cette terre classique, rêve de sa jeunesse. Mérimée lui avait même dressé alors son itinéraire et le programme des curiosités les plus intéressantes. Cette fois, elle emportait des guides et des cartes pour faire une excursion profitable.

Le 23 août 1857, elle annonçait enfin à son parent M. Lo..., son départ pour le lendemain, ne sachant pas encore si elle emprunterait la voie du Simplon ou celle du Saint-Gothard [1].

Avis en avait été donné au grand ami, qui se trouvait à ce moment même en Suisse, et qui lui répondait de Lausanne, le 24, à destination de Venise, en l'engageant à bien s'amuser et à ne pas trop se fatiguer, lui fixant pour

1. Lettre de Jenny Dacquin, n° I.

son absence le délai d'un mois, au lieu de celui de trois semaines qu'elle s'était donné [1].

Une lettre adressée à Boulogne le 9 septembre [2], fait une charmante relation du commencement de son voyage, et une description très pittoresque du passage du Saint-Gothard, de la transparence des lacs, de la beauté des montagnes et des paysages de Suisse, en annonçant qu'elle ira coucher à Milan le soir même. Mérimée était retourné à Paris, et il lui écrit de là, en se moquant un peu de son enthousiasme, lui donnant quelques conseils et la chargeant de lui trouver à Venise un livre sortant de l'imprimerie des Aldes ; il termine en l'engageant à ne pas se mettre en tête de tout voir en une seule fois [3].

Long silence de Mlle Dacquin pendant onze mois (lettres perdues peut-être), car la lettre suivante, datée de Grenoble, est du 5 juillet 1858 ; mais la correspondance de Mérimée va combler cette lacune. Jenny devait se trouver à Paris, retour de Gênes, le 23 septembre (1857), anniversaire de la naissance de son ami, puis le 1er janvier suivant, avant le départ de ce dernier pour Fontainebleau, où la cour résidait alors ; elle avait dû poser pour son portrait. Il y a aussi une allusion à une absence de Jenny au bord de la mer, sur les grèves de Boulogne, sa ville natale.

Le 3 juillet (1858), elle avait déjà écrit de Grenoble à Mérimée, mais sans lui donner son adresse, ce qui obligeait celui-ci à se servir de la poste restante.

On possède vingt lettres datées de cette ville et écrites par Mlle Dacquin à son parent, jusqu'au 26 avril 1860, période d'un peu moins de deux années, coupée par deux séjours de quelques mois à Paris, de fin novembre 1858 à avril 1859, et de septembre 1859 à février 1860.

Pendant le premier de ces séjours, Mérimée était au château de Compiègne, et les entrevues durent être rares, car il partit le mois suivant passer l'hiver dans le Midi, d'où il ne revint qu'à la nouvelle de la guerre d'Italie, qui devait chasser son amie à Grenoble.

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 367.
2. Lettre, n° II.
3. *Lettres à une Inconnue*, II, 3.

Au moment du second séjour à Paris, Mérimée revenait des Pyrénées, et repartait presque aussitôt. Arrivé à Cannes, il écrit à Jenny pour la prier de s'occuper des cadeaux à faire à sa cousine, à propos de la Sainte Eulalie, qui tombe le 12 février : souvent elle avait à la lui rappeler et devait s'ingénier à trouver toujours du nouveau.

Tout le temps passé par Mlle Dacquin à Grenoble l'avait été en famille : son frère Louis, capitaine d'une batterie d'artillerie, s'y trouvait en garnison. Ses lettres à son parent de Boulogne, qui était alors à Paris pour ses études de droit, et à la mère de celui-ci restée en province, nous font connaître tous les détails de la vie qu'elle menait dans ce charmant pays. Ce sont d'abord les premières impressions : « Je renonce, dit-elle, à te décrire la beauté romantique de ce pays. Je n'ai rien vu de plus frappant en Suisse. Nous sommes au milieu de montagnes couvertes de neige au sommet et de verdure au premier plan... De 3 heures à 6, nous allons nous asseoir dans la vallée avec des senteurs aromatiques qu'on se croirait en Paradis, etc. [1] ».

Chaque jour on organisait une excursion nouvelle dans les environs. Sa visite à la Grande-Chartreuse lui inspire quelques pages en même temps poétiques et humoristiques qui ne sont pas à dédaigner [2]; de même ses courses dans les Alpes et dans toute la vallée du Grésivaudan, à Uriage où se trouve une construction remontant à saint Louis, aux lacs de Laffrey, à Pontcharra, remarquable par les ruines du château de Bayard, à Allevard et en une foule d'autres points des plus intéressants.

Mlle Dacquin passa même une partie de l'hiver dans cet Eden ; mais, au mauvais temps, quand la contrée se transformait « en entonnoir » où s'engouffraient d'affreux ouragans, se trouvait cachée par « un triple rideau de brouillard » ; quand la pluie, le froid et la neige commençaient à faire rage, vite elle s'envolait vers son Paris si attrayant. Aux premiers beaux jours, elle accourait avec

1. Lettre, n° III.
2. Lettre, n° VI.

bonheur retrouver les siens, et revoir avec un plaisir nouveau les sites enchanteurs du Dauphiné.

Sa quiétude fut bientôt troublée par les bruits de guerre. La campagne d'Italie était décidée, et son frère allait être sans doute appelé à y prendre part. Elle suivait les événements avec anxiété, et c'est de son grand ami, resté à Paris et si bien placé pour la renseigner, qu'elle sollicitait des nouvelles. — D'avril à juillet 1859, la correspondance de Mérimée renferme sept réponses successives[1], où il s'efforce de la rassurer.

Le brillant officier, enthousiasmé, était parti pour recevoir de dernières instructions, et sa sœur songeait à se rapprocher de la frontière pour être plus près du terrain de l'action. La batterie du capitaine Dacquin, qui devait opérer sous les murs de Vérone, était détachée provisoirement à Sassenage (le *** des lettres de Mérimée) et ce fut entre cet endroit et Grenoble un va-et-vient incessant. Enfin, après les batailles de Magenta et de Solférino, la paix est signée, et tout rentre dans l'ordre. La joie rayonne sur les visages, et on se reprend à aimer la vie.

Il était décidé que tous iraient en villégiature à Boulogne, en août, pour les bains de mer ; mais les enfants ayant renoncé à ce long déplacement, Mme Dacquin ne peut les quitter sans commettre un crime de « lèse-fraternité ». C'est donc partie remise, et, un peu plus tard, elle rentre à Paris.

Une lettre[2] de notre Boulonnaise, datée de Paris le 26 janvier (1860), est à signaler, parce qu'elle donne très probablement la date du portrait que nous reproduisons en tête de ce volume. Elle l'adresse à son parent, en guise de carte de visite. La photographie la représenterait donc quand elle venait d'atteindre sa quarante-huitième année : c'est bien l'âge qu'elle paraît avoir. Elle l'avait aussi envoyée à Mérimée qui n'en était pas très content.

Il y a dans cette lettre des réminiscences de phrases de Mérimée.

En voici un exemple :

1. *Lettre à une Inconnue*, II, 41-58.
2. Lettre n° XX.

Lettre de P. Mérimée

—

Cannes, 22 janvier 1860.

On m'a prêté le pamphlet de mon confrère *Villemain*, qui m'a paru d'une platitude extraordinaire. *Quand on a essayé de faire un livre contre les jésuites, quand on s'est vanté de défendre la liberté de conscience* contre l'omnipotence de l'Eglise, *il est drôle de venir chanter la palinodie et d'employer de si pauvres arguments.*

Je crois que tout le monde est devenu fou, excepté *l'empereur, qui ressemble aux bergers du moyen âge qui font danser les loups avec une flûte magique.*

Lettre de Mlle Dacquin

—

Paris, 26 janvier 1860.

Je suis indignée contre *M. Villemain. Quand on a essayé de faire un livre contre les jésuites et qu'on s'est vanté de défendre la liberté de conscience, il est drôle de chanter la palinodie et d'employer de si pauvres arguments.*

Il n'y a que l'*Empereur* qui soit logique. *Il ressemble aux bergers du moyen âge qui font danser les loups avec une flûte magique.* Il me paraît de plus en plus surprenant et m'amuse et m'intéresse.

Déjà on avait pu remarquer certaines concordances, excusables, de termes empruntés à Mérimée. Ici nous prenons Jenny Dacquin en flagrant délit de plagiat. Il est vrai, — circonstance atténuante, — qu'elle ne pouvait guère indiquer la source de cette citation typique, et que le grand public n'avait rien à y voir. Cependant elle aurait pu présenter la phrase sous un autre aspect, et adopter une forme différente ; elle ne s'en est pas donné la peine. — Il ne nous a pas sauté aux yeux d'autres exemples aussi caractéristiques [1].

Dans un dernier séjour, au printemps de 1860, à Grenoble, Mlle Dacquin apprend que le régiment de son frère doit s'embarquer pour l'Algérie. Vite, elle projette un voyage pour l'aller rejoindre dès que l'installation sera terminée. En attendant, elle revient à Paris avec sa belle-sœur et les enfants, et quand ceux-ci la quittent pour Nevers,

1. Cf. pourtant la lettre XXX.

elle prend, vers le milieu de juin, le chemin de Boulogne-sur-Mer où elle était vivement désirée. — On voit par ses lettres des 19 et 29 mai [1] que son parent, de passage à Paris, avait occupé quelques jours, en son absence, son appartement.

La lettre suivante, du 14 août [2] a été écrite de Boulogne, ce qui pourrait paraître singulier puisque la famille de son parent y résidait ; mais ce dernier habitait alors Douai, où il était attaché au Parquet général.

Elle s'excuse à lui d'être forcée de partir sans le revoir, comptant entreprendre la traversée de la Méditerranée le 1er septembre. — De Boulogne, aussi, elle avait écrit à Mérimée, qui lui répond le 2 juillet : « Cela ne veut pas dire que je ne sois toujours prêt à faire cinquante lieues pour aller dîner avec vous si l'on m'en priait et si l'on voulait bien m'attendre [3]. » Il traversait le détroit quelques jours plus tard, sans l'avoir vue, allant en Angleterre et en Écosse ; mais avec l'espoir qu'elle profiterait de sa présence sur les bords de la Manche, pour lui accorder une entrevue, avant sa longue absence. Ce fut en vain et il n'eut comme consolation qu'une lettre expédiée à cette adresse *Care of Rt. Hon. E. Ellice, Glenquoich, fort Augustus* [4].

Le voyage d'Afrique, après arrêt à Lestaque et à Marseille, donne lieu à des détails fort curieux (du 20 septembre 1860 au 11 mars 1861) [5], et d'autant plus intéressants qu'ils complètent ceux antérieurement recueillis par Mérimée. Mlle Dacquin, — grâce aux privilèges de son sexe, — avait pu s'introduire dans les intérieurs mauresques, — ce qu'il n'avait pu faire, — et il réclame d'elle des descriptions suggestives.

Les lettres de Mérimée des 7, 16 et 24 octobre 1860 [6], contiennent un véritable questionnaire, où il s'enquiert d'une foule de choses : « Les femmes musulmanes font-

1. Lettres XXIV et XXV.
2. N° XXVI.
3. *Lettres à une Inconnue*, II, 99.
4. *Id.*, II, 111.
5. Lettres nos XXVII à XXXII.
6. *Lettres à une Inconnue*, II, 119 à 125.

elles en Algérie comme en Turquie une grande exhibition de leurs appas ? Quel est le caractère des danses que vous avez vu danser, s'il est modeste, s'il ne l'est pas, pourquoi ? Quel en est le sens ? Comment sont habillées les femmes dans les harems, ce qu'elles font, ce qu'elles disent, ce qu'elles pensent des Européennes, etc., etc. ? » Puis il ajoute : « Vous savez que tout ce qui se rapporte à l'histoire de l'humanité est plein d'intérêt pour moi. Pourquoi n'écririez-vous pas pour moi sur un papier ce que vous voyez et ce que vous entendez ?... Je n'admets pas du tout la timidité de vos explications. Vous avez assez d'euphémismes à votre disposition pour me tout dire... N'ayez pas peur de me scandaliser. » Dans une autre : « Vous savez dire les choses académiquement. »

Pressée ainsi, Mlle Dacquin dut écrire un gros cahier pour son ami, relation perdue comme beaucoup d'autres écrites par elles ; mais nous en avons certainement le résumé dans ses lettres à son parent. C'est une étude des mœurs orientales dont l'attrait est encore rehaussé par le piquant du récit [1].

Elle y parle aussi de la revue passée à trois lieues d'Alger, dans la plaine de Mitidja, par l'Empereur et l'Impératrice en septembre 1860, et des fêtes magnifiques qui l'accompagnèrent ; elle n'oublie pas les *fantasias* qui l'ont frappée. Mérimée fait également allusion à cette revue, et à la réception enthousiaste des souverains à Marseille.

Dans sa lettre n° XXX du 14 novembre, elle parle encore de son étude de la langue arabe qu'elle a cessé « depuis qu'elle a *découvert* qu'il y avait des lettres lunaires et des lettres solaires et que, pour l'harmonie, c'est une langue qu'on pourrait parler avec un bâillon ? » Mérimée venait justement, dans la dernière lettre qu'il lui adressait, le 1er du même mois [2], d'employer les *mêmes expressions*. C'était donc là de l'érudition à bon compte ; mais elle n'avait pas à se gêner avec son parent. — Par la même occasion, elle donne à celui-ci la traduction de la devise de son

1. Voir ci-dessus les six lettres citées.
2. *Lettres à une Inconnue*, II, 130.

cachet arabe : « *Celui qui a mis sa confiance dans le maître de la sécurité.* »

Les choses allaient se modifier profondément. A cette vie heureuse et sans soucis, devaient succéder les déboires et la peine. A Alger, Mlle Dacquin avait reçu avis du décès de sa plus vieille amie, lady Mac Donald, et elle en était tout attristée [1]. Son frère tombe malade à son tour ; après avoir été souffrant tout l'hiver, les malaises prenant un caractère plus sérieux, le médecin prescrivit de rentrer en France. On le ramena à Nevers, pays de sa femme, où il mourut quelques jours après, le 30 mars 1861 ; il n'avait que 40 ans. On comprend la désolation de cette famille si unie, et particulièrement de la grande sœur qui avait pour le disparu une affection vraiment maternelle.

On ne trouve aucune lettre de condoléances de Mérimée pour la mort de M. Louis Dacquin. En était-il question dans les passages supprimés de sa correspondance du 2 avril, ou la lettre n'a-t-elle pas été conservée ? C'est une question difficile à résoudre.

Le parent de Mlle Dacquin s'était empressé de lui écrire pour apporter quelque adoucissement à son chagrin. Elle lui répond le 7 avril [2] : « Ce coup terrible m'a brisée, et j'ai à peine la force de te remercier de ton amitié. Je voudrais reprendre courage pour Blanche ; mais chaque jour qui s'écoule rend mon désespoir plus profond et plus intense. Il me reste de grands devoirs pourtant ; je tâcherai de les remplir pour l'amour de mon cher Louis... »

Ce furent alors des allées et venues renouvelées entre Paris et Nevers, et c'est dans cette dernière ville que se passa désormais pour elle la plus grande partie de l'année, entre sa belle-sœur et sa filleule *Nini*, diminutif de *Jenny* (son jeune neveu, Jean-François Dacquin, étant mort le 21 janvier 1862, peu de mois après son père) [3]. « Je me trouve admirablement bien à Nevers, écrit-elle. Cette grande existence de province si plantureuse et si

1. P. M..., lettre CCXXIX (du 17-18 nov. 1860) lui demande s'il est vrai que lady M. . ait écrit un livre, un voyage ou un roman; on lui en avait dit du bien en Angleterre. *Lettres à une Inconnue*, II, 136.
2. Lettre XXXIII.
3. Lettre XXXVIII.

calme a son mérite. Toute la maison est à ma dévotion. Je m'y complais beaucoup. Je me bourre de tapisserie, de crochet et de romans... »

En novembre 1862, Mlle Dacquin est à Paris, où elle fait tout remettre en ordre dans son appartement, et restaurer son salon. « Mon petit salon, dit-elle le 22, a fait peau neuve. Il est tout transformé et je crois que tu approuveras la haute fantaisie qui y règne. Les tapisseries auxquelles tu as assisté cet été sont montées et charmantes. Tout cela réjouit mes yeux qui en ont grand besoin [1]. »

Elle ajoute : « J'ai retrouvé tous mes amis à la même place, toujours très aimables. Il ne fallait rien moins pour me consoler d'avoir quitté mes enfants. Les de R... ont repris leurs samedis, les Bon... leurs lundis, et les autres amis se partagent la semaine... »

Jenny se croyait installée pour longtemps, quand, en avril suivant, elle se laissa entraîner par des intimes, M. et Mme Oscar C... et leur famille, à un voyage à Rome : « Nous comptons aller, écrit-elle, jusqu'à Livourne par la fameuse Corniche. Nous modifierons nos projets selon les santés et les forces. Nous avons des recommandations pour tous les pères jésuites de Rome et les artistes [2]. »

C'était, on le sait, son second voyage en Italie ; Mérimée l'avait autrefois prévenue en lui disant : « Il faut se dire : je reviendrai. » Cette fois encore, dans ses lettres des 26 avril et 20 mai 1863 [3], il la conseille, lui cite certaines antiquités qu'elle devra se faire montrer, réclame ses impressions, et se préoccupe beaucoup, d'une façon touchante, des précautions à prendre pour sa santé.

Dans la correspondance incomplète de 1857, on ne trouve pour ainsi dire pas de relation du premier voyage ; mais le second est l'objet de deux lettres à son parent.

L'une [4] est datée de Florence, 29 avril ; en voici des extraits : « Nous avons flâné tout le long des deux Corniches (de Nice à Gênes et de Gênes à la Spezzia) dans

1. Lettre XLII.
2. Lettre XLIII.
3. *Lettres à une Inconnue*, II, 216 et 219.
4. Lettre XLIV.

toutes sortes d'endroits délicieux qui personnifient la beauté parfaite, et jusqu'à présent nous ne sommes pressées d'arriver. » — C'est ce que Mérimée appelle sa manière de voyager en tortue. — « Je suis allée voir la place du Grand-Duc (à Florence) pour la première fois le soir, au clair de la lune, et j'ai eu une sensation dans le goût de celle que m'a donnée la place Saint-Pierre... Ce n'est qu'au *campo santo* de Pise que j'ai retrouvé un peu de l'enthousiasme de mes beaux jours... Il me reste beaucoup de curiosité et une certaine satisfaction calme qui a son mérite, mais qui ne s'adresse pas indistinctement, comme la première fois, à tous les objets.... »

L'autre [1] expédiée de Rome, le 24 mai. On y lit : « Il m'a fallu du temps pour m'y habituer. Maintenant l'amalgame est fait ; j'y éprouve un plaisir extrême mais un plaisir du genre sérieux.... Toutes ces grandes ruines commencent par vous écraser de leur poids ; puis vient un moment où l'on vit avec elles familièrement. En fait d'objets d'art, je ne me suis livrée qu'aux fresques du Vatican et à son musée de peinture incomparable : quarante tableaux au plus, tous des chefs-d'œuvre qui donnent la sensation dont parle Stendhal : ne rien concevoir au delà... J'ai été présentée au cardinal Antonelli par une délicieuse Romaine de ses amies et des miennes, et j'ai causé avec lui comme avec toi. J'étais très curieuse de voir ce spécimen des cardinaux italiens dont le type est toujours celui des tableaux de Raphaël... »

[Dans une autre de la même époque, elle raconte à la mère de M. Lo... son audience du pape. — A ajouter encore à cela la visite des Catacombes et de l'église Saint-Pierre qui lui était recommandée par Mérimée].

Ses lettres sont écrites d'un style alerte, et ses appréciations prouvent un goût artistique assez développé.

Notre touriste revient ensuite séjourner quelques mois à Nevers avec ses enfants, puis reprend le chemin de Paris, où elle était avant le 1er janvier 1864. Et la navette recommence entre ces deux villes où se concentraient toutes ses affections. Elle n'oubliait pas non plus son cher

1. Lettre XLV.

Boulogne, dont elle parle dans un très grand nombre de lettres et où, de temps en temps, elle faisait — avec quel plaisir ! — de courtes apparitions, pendant la saison des bains.

Mlle Dacquin fit encore les années suivantes plusieurs excursions importantes en Belgique (1865), sur les bords de la Loire (1866) et en Hollande (1867).

On ne trouve pas de relation d'elle du premier de ces voyages, seulement une allusion. Elle parle assez longuement du second dans une lettre [1] à ses parents du 5 octobre 1866, en ces termes : « J'ai prolongé à Houlgate quinze jours après Blanche et j'ai reçu des sommations si pressantes de venir la rejoindre chez sa sœur à Angers, que je suis arrivée avec la merveilleuse rapidité que tu connais, le 24 septembre. J'ai fait connaissance de la ville la plus intéressante que tu puisses imaginer, et de son magnifique château féodal du temps de saint Louis, qui a complété dignement notre voyage des bords de la Loire. Outre les ruines les plus belles de l'Anjou, j'ai vu à la bibliothèque un manuscrit avec miniatures de la main du roi René, qui aurait ravi ta mère autant que moi. Tu sais combien je suis restée sensible à la magie des beaux souvenirs. J'ai donc eu un plaisir digne de ma jeunesse. J'ai passé cinq jours à Angers et trois jours dans une charmante campagne sur la Loire, résidence d'été de la sœur de Blanche... » Elle raconte aussi les péripéties de son retour, causées par un fort vilain temps.

Son voyage en Hollande, fait l'objet d'une lettre au même, du 14 septembre 1867 [2]. « En déjeunant un matin, lui dit-elle, je reçois une lettre de Mme de R... me proposant un rajeunissement de deux années, c'est-à-dire de faire ensemble en Hollande le tour que nous avions accompli en Belgique deux ans auparavant. J'ai accepté et tu peux te rendre compte de l'enchantement que j'ai eu par celui que tu as ressenti toi-même. Tu ne m'avais pas assez vanté le charme et l'originalité de ce pays. »

Passant aux détails : « J'ai supérieurement vu Rotter-

1. Lettre LII.
2. Lettre LIV.

dam, La Haye et Amsterdam, le reste à vol d'oiseau. — La Haye m'a paru un rêve, le bois est merveilleux et q ue musée ! J'aurais voulu y passer huit jours. Le jour de notre arrivée, après le dîner, nous avons été faire notre première promenade au bois au clair de la lune. C'était plus romantique qu'aucun roman. Le lendemain, à 8 heures du matin, promenade à Scherningen, retour par le bois; et quel plaisir de voir en réalité tous les paysages de Ruysdaël. Je te fais grâce de toutes mes impressions. — Amsterdam m'a presque autant étonnée que Venise ; et la *Ronde de nuit*[1], et la *Paix de Munster*, etc., etc. »

A Paris, Jenny reprenait ses habitudes mondaines et intellectuelles. — « Je continue à mener cette vie que tu connais. Je sors beaucoup le soir (théâtres, réunions de toutes sortes) et on vient chez moi quand je reste. » Ce sont des visites aux nouvelles salles du Louvre, aux bibliothèques et aussi aux grands magasins, car la coquetterie a conservé son empire ; puis, à leur ouverture, aux Salons de peinture et, plus tard, à l'Exposition Universelle de 1867 (elle en était déjà à sa vingt-huitième visite le 21 juin) ; les cortèges des souverains venus à Paris, à cette occasion, l'intéressent aussi [2], etc., etc.

Quand elle pouvait avoir sa petite filleule Jenny, — prenant son rôle au sérieux, — ce ne sont que courses aux Tuileries, promenades dans les squares et jardins publics, séances aux Guignols, récréations enfantines et, à titre de récompense exceptionnelle, la représentation de la *Biche au Bois*, avec ses merveilleux décors.

De son côté, — nous l'avons déjà dit, — Mérimée était presque toujours en voyage. Ce n'était plus seulement l'étude des monuments historiques qui l'occupait. Académicien, sénateur et familier de la cour de Napoléon III, d'autres charges plus lourdes lui incombaient. Sa mauvaise santé l'obligeait, d'ailleurs, à rechercher tous les hivers des climats plus doux. Cependant tous ses loisirs, chez lui comme en route, étaient consacrés au travail. Voulant faire face à tout, il s'usait à la peine.

1. Le célèbre tableau de Rembrandt.
2. Lettre LIII.

Parmi ses plus importants voyages, il faut citer celui d'Italie, par la Suisse et le Tyrol, en 1858 (Mlle Dacquin y était allée l'année précédente), puis ceux d'Espagne, en 1859 et en 1864.

Il allait aussi tous les ans rendre visite à son ami Panizzi et travailler au *British Museum*, à Londres. Parfois il se laissait entraîner à des excursions assez longues en Angleterre et en Écosse [1]. Reçu dans la haute société, il se devait à la grande vie, au *high life*. Les dîners, les soirées et les réceptions, se succédant sans relâche, étaient contraires à sa santé et pourtant il les acceptait. L'Exposition universelle de 1862 le ramena à diverses reprises en Angleterre.

Ce qui le fatiguait le plus, c'était de suivre la Cour aux châteaux de Compiègne, de Fontainebleau et de Saint-Cloud, ainsi qu'à la *Villa Eugénie*, à Biarritz. Apprécié par l'Empereur, affectionné de l'Impératrice et de sa mère, il était de toutes les fêtes où l'on mettait ses talents à contribution. Empressé de plaire à tous, il était toujours sur la brèche; il en revenait fourbu pour se soigner.

Depuis 1858, il passait ses hivers à Cannes, où l'air pur et le soleil apportaient quelqu'adoucissement à ses maux. Il fit aussi, en 1862, une saison à Bagnères-de-Bigorre et suivit, en deux fois, un nouveau traitement à Montpellier en 1868 et 1869, sans grande amélioration dans son état.

Obligations sociales, éloignement, souffrances, rien n'arrêta la correspondance de Mérimée avec Mlle Dacquin. Les milieux officiels où il se trouvait, les pays parcourus, ses brillantes relations rendent ses lettres extrêmement intéressantes et instructives. La politique, la littérature, les cancans mondains s'y croisent, à bâtons rompus, de la façon la plus curieuse.

Dans ses courts séjours à Paris, il ne manquait pas d'écrire à son amie. En route, il calculait les dates du retour, s'informait des projets de Jenny, s'efforçant de faire concorder leur présence à Paris.

Ces projets d'entrevues furent souvent contrariés par

1. Chez son ami Ellice.

les circonstances, Mérimée en exprime maintes fois ses regrets dans ses lettres. Ainsi il dit : « Il y a certainement un *mauvais génie* qui se mêle de nos affaires [1]. » — « Je souhaite vous revoir bientôt et nous promener *comme autrefois* en admirant la belle nature. Ce serait l'*occasion rare* de faire un peu de poésie [2]. » — « Vous menez une vie si vagabonde, qu'on ne sait où vous prendre... Il n'y a plus moyen de vous avoir, comme dans le *bon temps d'autrefois* où l'on était si heureux de se promener en votre compagnie [3]. » — « Nous serons donc comme Castor et Pollux (symbole de l'amitié) qui ne peuvent apparaître sur le même horizon ! [4] »

On voit néanmoins, par la correspondance échangée, que plusieurs des rendez-vous si ardemment désirés par Mérimée, aboutirent et cela jusque dans les dernières années. Ainsi il parle de visites faites ensemble à l'Exposition, au Louvre, et au Salon. De même le 4 août 1868, « d'une *dernière promenade* qui m'a laissé de très doux souvenirs [5]. »

Il semble que vers la fin, Mlle Dacquin, à la suite de sollicitations sans cesse renouvelées, alla voir, chez lui, Mérimée qui, souffrant, ne pouvait sortir et avait besoin d'être réconforté. « Venez me voir pour me consoler », lui disait-il encore le 2 mai 1869 [6]. — Les prétextes ne manquaient pas à l'amoureux : tantôt c'était pour faire le portrait de Jenny, dont il n'était jamais satisfait et qu'il fallait recommencer ; tantôt pour lui lire quelques parties de ses œuvres, encore sur le chantier, sur lesquelles il voulait absolument avoir son avis, ou simplement pour lui prêter des livres. Dans ce but, il lui avait écrit déjà en 1867 : « Vous me trouverez bien souffrant, mais bien heureux de vous voir... Vous emporterez tous les livres que vous voudrez, et je ne vous demanderai pas de me laisser un gage [7]. » — Il y eut toujours entre eux un continuel

1. *Lettres à une Inconnue*, II, 72.
2. *Id.*, II, 246.
3. *Id.*, II, 280.
4. *Id.*, II, 296.
5. *Id.*, II, 331.
6. *Id.*, II, 345.
7. *Id.*, II, 303.

échange de publications, qui entretenait une émulation réciproque ; mais il se faisait à la promenade ou par des intermédiaires.

Mlle Dacquin mettait à ses visites beaucoup de circonspection, et s'en affranchissait le plus possible.

Mérimée s'en plaignait : « N'eût-il pas mieux valu m'apporter vous-même votre bouquet [pour l'anniversaire de sa naissance], vous m'avez fait grande peine en me l'envoyant[1]. » Une autre fois : « Je suis désolé que vous n'ayez pas attendu deux minutes. Vous n'avez pas voulu qu'on me prévînt. Vous vous êtes bornée à remettre mon livre et vous appelez cela une visite à un malade ! Votre charité a été facilement quitte, mais cela ne compte pas[2]. »

Sur deux points elle était restée intransigeante : rejoindre son ami en voyage, le recevoir chez elle.

En relisant la correspondance on voit que jamais, malgré les instances de Mérimée, elle n'accepta de se rencontrer avec lui, à l'étranger, ou en un point quelconque de la France ; ils faisaient l'un après l'autre le même voyage, mais point ensemble : c'eût été cependant très agréable et surtout bien profitable à l'élève, avec un maître aussi compétent. Celui-ci constate à maintes reprises qu'elle semble l'éviter; c'était, en effet, un parti pris chez Jenny, qui prévoyait, qui craignait, avec raison, les situations difficiles pouvant résulter d'une compagnie prolongée et si intime. Elle se refusait, même étant à Boulogne, à toute entrevue en Angleterre, en 1868 par exemple [3].

Elle ne permit jamais à son ami de pénétrer dans son appartement, et même après la mort de sa mère. Il y avait peut-être là quelque exagération chez une personne de son âge, recevant souvent des visites ; mais connaissant la malignité du monde et des serviteurs, elle employait le meilleur moyen de sauvegarder sa réputation.

Mérimée, sachant à quoi s'en tenir, se bornait à déposer chez la concierge, sa carte de visite, un livre, ou, parfois, une lettre très pressée; rien de plus. Il ne put jamais vain-

1. *Lettres à une Inconnue*, II, 305.
2. *Id.*, II, 345.
3. *Id.*, II, 330.

cre cette répugnance. Déjà, en 1859, il lui disait : « Vous pensez bien que toutes les fois qu'il s'agirait de choisir entre un très grand bonheur pour moi et le plus petit inconvénient pour vous, je n'hésiterais jamais [1]. » La situation n'était pas changée, ainsi qu'on peut en juger par l'extrait suivant d'une lettre du 30 avril 1867 [2] : « Je meurs d'envie d'aller vous voir un soir, mais j'ai la conviction que je serais obligé de passer la nuit sur la première marche de votre escalier. »

La santé de Mérimée allait toujours déclinant; les événements, — la guerre avec l'Allemagne, — le retenaient à Paris ; les nouvelles étaient inquiétantes. — Jenny, partie dès le début des hostilités, se rendait à Nevers puis à Poitiers. La dernière lettre que son ami lui écrivit de Paris, est du 29 août 1870 : il lui accuse réception de sa récente lettre, l'engage à rester éloignée, se plaint aussi d'être toujours *très souffrant*, mais ne fait aucune allusion à son départ pour le Midi. Il dut cependant s'y résoudre ; c'est de Cannes, qu'il fait le 23 septembre suivant, ses adieux à Jenny par ce laconique et touchant billet :

« Chère amie, je suis bien malade, si malade, que c'est une rude affaire d'écrire. Il y a un peu d'amélioration. Je vous écrirai bientôt, j'espère, plus en détail. Faites prendre chez moi, à Paris, les *Lettres de Madame de Sévigné* et un Shakespeare. J'aurais dû les faire porter chez vous, mais je suis parti. Adieu. Je vous embrasse. »

Deux heures après, il était mort. Quand Mlle Dacquin l'apprit, ce lui fut un coup d'autant plus douloureux qu'il était plus inattendu. Souffrant depuis longtemps, Mérimée lui avait si souvent fait ses adieux, lui faisant prévoir sans cesse et pour bientôt l'inévitable séparation, qu'elle ne croyait plus à un dénouement aussi prompt.

C'est entre des mains mercenaires que l'ami bien cher avait rendu le dernier soupir. — N'est-ce pas souvent le lot des vieux célibataires ? — Même avertie à temps, pouvait-elle aller là-bas le soigner elle-même ? Évidemment non ! Ç'eût été se mettre en pleine lumière, perdre le béné-

1. *Lettres à une Inconnue*, II, 66.
2. *Id.*, II, 304

fice de son incognito si jalousement conservé jusque-là et compromettre sa dignité !

Si jamais Mérimée avait secrètement nourri un pare il espoir, il avait dû y renoncer.

La famille de Mlle Dacquin avait toujours ignoré ses relations avec l'auteur de *Colomba*. Seul, le jeune parent qui fréquentait sa maison, où il était reçu même dans l'intimité, avait percé le mystère, mais, craignant de lui déplaire, il ne s'était permis aucune allusion. Après la catastrophe, la situation n'étant plus la même, il crut devoir lui adresser quelques mots de condoléances. Elle ne le prit pas mal, et lui répondit à cœur ouvert, dans une lettre du 15 octobre [1], où elle peint ses véritables sentiments, mais, par un reste d'inconsciente réserve, sans prononcer le nom du vieil ami perdu.

« J'ai eu, en effet, écrit-elle, un grand chagrin de cette « mort d'un ami bien cher, qui a rempli ma vie ; mais « ce chagrin eût été bien plus grand encore sans les cir- « constances terribles dans lesquelles nous vivons depuis « deux mois. J'y ai vu pour lui la fin de souffrances into- « lérables et de tourments que supportait son courage, « mais qui lui faisaient envier le sort de tous ceux dispa- « rus avant lui. Il y avait eu cet été une notable amélio- « ration dans son état ; il était venu à Paris et avait « assisté à la dernière séance du Luxembourg et à l'effon- « drement général d'affections si anciennes et si chères. « Sa haute philosophie n'avait pas desséché son cœur ; « il était impossible d'être meilleur et plus compatissant « aux peines des autres. Il est retourné à Cannes la veille « de l'investissement de Paris. J'avais eu une lettre de « lui le 26 septembre, — quatre lignes m'annonçant une « rechute de cette bronchite dont il souffrait depuis des « années. C'était un adieu, mais je ne puis le plaindre. « Sa force morale l'a soutenu jusqu'à la fin ; il a été admi- « rablement entouré et soigné et s'est éteint avec toutes « ses grandes facultés et sans douleurs. Je garde de lui « le souvenir le plus délicieux ; le temps n'a jamais atteint « cette *intimité sans pareille*. Il est si rare que les liai-

1. Lettre LVII.

« sons humaines persistent sans quelque mélange d'amer-
« tume, que je suis reconnaissante d'avoir épuisé celle-là
« *sans un regret ou une arrière-pensée...* »

§ 7

De ces relations de près de quarante ans, de cette grande et si extraordinaire intimité, que restait-il à Mlle Dacquin? Le souvenir, un *souvenir délicieux*, comme elle le dit elle-même, exempt de toute faiblesse et de tous remords.

Ses pensées, avec le temps, se dispersèrent sur d'autres objets, sans doute; des obligations nouvelles, également chères, purent, un jour, atténuer ses regrets; mais tout ce qui chez elle l'entourait devait la forcer de songer à l'ami dévoué qui avait rempli si agréablement sa vie, selon son expression. Son salon était orné de ces riens charmants qui rappelaient la mémoire de Mérimée; la bibliothèque enrichie de livres précieux, souvenirs de leurs rapports journaliers; les tiroirs, pieux gardiens des mille traces de son attentive délicatesse; tout racontait son attachement profond. Comment, en remuant tout cela, oublier de si bons moments passés avec lui. Il nous semble intéressant de nous y arrêter avec elle quelques instants.

Dans les premiers temps de leur correspondance, ce furent des échanges de menus travaux manuels; elle, de la tapisserie, un *schizzo*; lui, de petites aquarelles, des croquis à la plume, qu'il aimait à faire et dont il a laissé de nombreux spécimens, puis, encore, des douceurs, des confitures exotiques de rose, de jasmin et de bergamote, rapportées de son dernier voyage. — Avant de se connaître, ils s'envoyaient leur portrait et, liées sans doute avec des *faveurs* de soie, des mèches de leurs cheveux. — C'était bien enfantin.

Bientôt les cadeaux deviennent plus sérieux et quelquefois même artistiques. C'est une bourse, brodée de la main de la correspondante, recommandée à la diligence de Boulogne [1]; c'est, plus tard, un coussin, travail de patience,

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 52 et 58.

trouvé fort beau par la mère de Mérimée [1]; c'est un miroir, et, aussi, des épingles offerts par le correspondant, qui n'admet pas le rapprochement possible avec la superstition populaire des couteaux, et juge, au contraire, que les piquants doivent signifier attachement [2]; c'est encore, choisie par Jenny, une « pipe ambrée » dont l'amoureux sait tirer une allusion galante [3].

On s'est vu, et les envois prennent, chez Mérimée, une tournure plus poétique: des vers et des souvenirs expédiés au cours de ses voyages, un brin d'herbe cueilli aux Thermopyles, une petite feuille poussée à 8,000 pieds au-dessus de la mer, une fleurette trouvée dans la montagne, derrière l'Escurial, le fragment d'une plante du Midi à odeur de violette, un échantillon de capillaire venant de la fontaine de Vaucluse, une fleur de Brenner, de la cassie de Grasse, etc., voire même une plume de chouette, expédiée d'Avallon, « parce qu'il a lu dans un livre de magie que lorsqu'on donne à une femme une plume de chouette et qu'elle la met sous son oreiller, elle rêve de son ami [4]. »

On recherche les allégories, on étudie le symbolisme de chaque envoi, et c'est surtout Mérimée qui paraît y attacher la plus grande importance.

Mérimée fait toujours des dessins; ils illustrent sa correspondance. L'aquarelliste amateur s'évertue à parfaire le portrait de sa Jenny, sous tous les costumes appropriés à son type, en Turquesse, en Espagnole. On a conservé ce dernier croquis et nous le reproduisons ici. Il la plaisante agréablement: « Quand je dis, lui écrit-il, que vous aurez tout cela, je veux dire en payant (par un baiser sans doute). Si vous ne vous exécutez pas de bonne grâce, songez que j'ai une terrible vengeance. On m'a demandé un dessin pour un album qui se vendra au profit du tremblement de terre. Je donnerai votre portrait. Qu'en dites-vous ? » Et ailleurs : « Vous voudrez bien pour le paiement vous rappeler que je ne suis pas un peintre ordinaire ce n'est pas l'œuvre que vous devrez payer, c'est la peine

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 313.
2. *Id.*, I, 139 et 140.
3. *Id.*, I, 154.
4. *Id.*, I, 189.

et le temps. Et qu'il est toujours bien de se montrer généreux pour les artistes [1]. »

Ayant fait plus ample connaissance, ils se sont dévoilé leurs goûts personnels et en profitent. A Jenny, très élégante, Mérimée se hasarde à offrir quelques accessoires de toilette. Ce ne sont jamais des objets de valeur, mais la façon dont ils sont offerts et leur provenance étrangère, leur donnent du prix. Il a pensé en route à l'absente qui ne peut que lui être reconnaissante de l'intention. Souvent aussi c'est le résultat d'un désir — qui n'a pas échappé à

l'amoureux — exprimé dans des causeries à bâtons rompus : des sachets de Montpellier, un fichu, une résille vénitienne, des mouchoirs en *nipi*, d'Espagne, une voilette bleue et des jarretières de provenance anglaise et autres menus objets. Elle répond par un porte-cigares, des boutons de manchettes qui furent admirés par la princesse Clotilde, etc.

La nouvelle année, la fête de l'amie, l'anniversaire de

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 165 et 247.

naissance de l'ami, deviennent autant de prétextes à des *surprises*, ainsi qu'à des envois de fleurs, toujours accueillis, avec plaisir, comme preuves d'une affection partagée, application de cet adage toujours vrai :

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

L'érudition s'en mêle bientôt. C'est alors, presque continuellement, l'échange et aussi des cadeaux de livres : ils achetaient, pour se les prêter ensuite, la plupart des nouveautés littéraires paraissant en Europe. — Mérimée s'occupe d'archéologie et Jenny lui demande le dessin de certains monuments dont il lui a parlé. Fort amateur d'antiquités, Mérimée choisit pour son amie des bijoux (chaîne et bracelets) de types originaux sur lesquels il lui fournit des explications.

Il lui avait déjà donné un *cachet étrusque* dont elle se servait pour la fermeture de ses lettres : elle n'avait d'abord qu'un cachet très ordinaire et Mérimée lui fit l'offre de cette pierre gravée, ce qui lui fit grand plaisir ; il lui écrivait : « Je ne vous dirai pas comme Léonidas : *Viens et prends*, mais je vous demanderai comment vous voulez que je vous l'envoie [1]. » Quelques jours après, il lui en envoie l'empreinte ; plus tard, cette description : « Vous n'avez pas seulement cherché à savoir ce qu'il y a dessus. C'est *un homme qui tourne un pot*. Il faut dire une *hydrie*, c'est plus grec et plus noble. C'était peut-être le cachet d'*un potier d'autrefois*, ou bien il y a là une allusion mythologique que je pourrais vous expliquer si je voulais [2]. » Après l'avoir fait attendre quelque temps par taquinerie, il le lui remit.

Mais les deux correspondants ont vieilli, sont devenus plus positifs, leurs rapports journaliers s'en ressentent. Avant de partir en voyage, ils prennent leurs commissions respectives. Elle exprime son désir d'un burnous et de

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 86.
2. *Id.*, I, 90.

tissus. Mérimée a bien soin de préciser : « Il s'agit, dit-il, de choses pour mon usage personnel et non de cadeaux à faire par votre entremise » [1], et il charge alors Mlle Dacquin d'acheter, à Alger, une *gebira* assez grande pour lui servir de sac de nuit, une robe de chambre « en étoffe de soie qui se lave et qui n'ait pas l'air d'une robe de femme, la plus longue possible, boutonnant sur le côté gauche, et à la mode orientale. » —Une autre fois, ce sont des livres rares à découvrir chez les libraires du pays. — Très souvent il la consulte avant de faire certains achats dispendieux. — Elle connaissait la générosité de son ami, et, ne voulant pas en abuser, elle se montrait très circonspecte.

Dans l'envoi de ces commandes, on glissait toujours, en présent, quelque bibelot plus ou moins luxueux, par exemple, cette jolie bourse brodée d'or de couleurs différentes offerte par Jenny. « Il n'y a que les barbares pour faire ces choses-là, observait Mérimée en la remerciant [2]. » Celui-ci, du reste, n'était jamais en retard, et il lui rapportait des « coquilles » exotiques, et des curiosités. C'était continuellement, entre eux, un *véritable échange de bons procédés.*

Mérimée lui destinait un autre souvenir avant de mourir. Dans le dernier billet qu'il lui écrivit de Cannes, il lui recommandait de faire prendre chez lui, à Paris, les *Lettres de Madame de Sévigné* et un *Shakespeare*, s'excusant de ne pas les avoir fait porter chez elle avant son départ. — On a cherché à expliquer la chose de différentes manières : c'est cependant bien simple. — Mérimée avait fait depuis peu son testament, par lequel il laissait des legs à des personnes de sa connaissance, mais où ne figurait pas Mlle Dacquin. Pour ne pas attirer l'attention sur elle, il avait décidé de lui faire directement, à l'avance, son dernier cadeau. Sa correspondance même en fournit la preuve. Trois mois plus tôt, une lettre datée de Paris, le 26 juin 1870, lui disait déjà, après avoir exprimé son peu d'espérance de revenir à la santé : « J'ai mis de l'ordre dans un des rayons de ma bibliothèque et je vous garde les *Lettres de Madame de Sévigné*, en douze volumes, et un petit

1. *Lettres à une Inconnue*, II, 142.
2. *Id.*, II, 145.

Shakespeare. Quand vous viendrez à Paris, je vous les enverrai [1]. » Mlle Dacquin était alors à Nevers. Il insiste encore, le 28 juillet suivant; elle était toujours absente : « Je n'ai point envoyé chez vous les livres, craignant qu'il n'y eût personne pour les recevoir [2]. » — Mérimée ne pouvait faire moins pour l'amie fidèle de ses quarante dernières années, et elle dut lui savoir gré d'avoir agi avec autant de discrétion. — Ces deux ouvrages, comme le reste de sa bibliothèque et de ses papiers, ont été détruits pendant la Commune.

Mlle Dacquin possédait, de Mérimée, un souvenir autrement précieux que n'importe quelle part de son héritage. C'était la volumineuse correspondance qu'il lui avait adressée, remplie des sentiments les plus tendres à son égard, et qu'elle aimait à relire dans ses moments de tristesse et d'ennui.

Cette correspondance renfermait une foule de pensées philosophiques, d'appréciations hardies, souvent prophétiques, sur les hommes et les choses de son temps, d'études familières sur la littérature française et étrangère, d'aperçus nouveaux sur l'antiquité et les monuments historiques du Moyen-Age, sur la peinture et la sculpture, sur presque toutes les branches de l'art et des sciences. C'était donc là un trésor inappréciable, où, seule, Mlle Dacquin pouvait puiser. Ses souvenirs et sa grande intelligence y trouvaient un excellent aliment.

Elle consultait souvent les lettres de son vieil ami; elle en vint à se demander s'il n'y avait pas de l'égoïsme à en user seule, et si ce ne lui était pas un devoir, dans l'intérêt de la mémoire de Mérimée, d'en faire profiter le public. Cet hommage posthume, ne devait-il pas ajouter quelques pages extrêmement curieuses à ses œuvres, un nouveau titre à sa renommée d'écrivain? Longtemps elle hésita; après avoir pesé le pour et le contre, elle se décida enfin à publier ces précieuses lettres.

Ne risquait-elle pas ainsi, de livrer son nom et sa personne à la malignité publique et de rendre inutiles les précautions qu'elle avait prises jusqu'alors pour s'y sous-

1. *Lettres à une Inconnue*, II, 368.
2. *Id.*, II, 370

traire? Réflexion faite, elle crut pouvoir, sans danger, tenter l'expérience et sauvegarder des intérêts qu'on aurait pu croire opposés. — Elle avait eu fort longtemps pour voisins, au n° 37 rue Jacob, la famille Blanchard, qui habitait le deuxième étage et avec laquelle elle s'était liée. Le mari était un peintre de talent qui lui inspirait toute confiance[1]. Ils avaient déménagé en 1861, circonstance de nature à empêcher toute investigation s'appuyant sur un rapprochement tiré du voisinage. Elle prit donc, en 1873, M. Blanchard pour intermédiaire bénévole avec un éditeur.

Après avoir fait disparaître certaines lettres et divers passages qui la désignaient trop ouvertement et qui ne pouvaient rien ajouter à la gloire de l'écrivain, elle remit la liasse à M. Blanchard, qui se mit en rapport avec la maison Michel Lévy. Celui-ci s'empressa d'accepter l'offre de Mlle Dacquin, et promit le secret le plus absolu. — On se rappelle l'émotion causée par la publication de cette correspondance. La presse essaya de percer le mystère, se fit l'écho des racontars les plus extravagants, et accueillit les opinions les plus contradictoires. On soupçonna la vérité, malgré les démentis de l'éditeur; mais, en somme, on ne sut, au juste, à quoi s'en tenir[2].

On accusa même la correspondante inconnue, d'avoir poursuivi un but intéressé en publiant ces lettres intimes destinées à rester inédites. C'était faire injure à Mlle Dacquin, qui ne voulut en tirer aucun profit : elle était assez riche pour ne pas recourir à ce moyen : la comptabilité de M. Michel Lévy pourrait l'établir et c'est lui qui adopta le titre à sensation de LETTRES A UNE INCONNUE.

Nous avons reproduit dans nos *Préliminaires*, les articles des journaux de l'époque; c'était la meilleure réclame. Le succès fut considérable; les *Lettres à une Inconnue* ont eu de nombreuses éditions.

Le bruit qui se fit autour de cette œuvre, à son appari-

1. Mérimée lui en avait parlé jadis en ces termes : « Vous ai-je dit que j'avais fait connaissance de *M. Blanchard*, qui va s'établir rue de Grenelle ? Il m'a montré de jolies aquarelles, des scènes de Russie et d'Asie, qui me paraissent avoir beaucoup de caractère et qui sont faites avec talent et verve. » (*Lettres à une Inconnue*, II, 152.)

2. Voir les *Préliminaires*.

tion, se répercuta en province, et le parent boulonnais de Mlle Dacquin lui écrivit aussitôt.

Elle lui répondit franchement le 8 décembre :

« J'ai passé une semaine de grandes émotions concen-
« trées dans mon bonnet de nuit ; aussi je suis un peu
« dans la disposition du roi Midas et j'éprouve le besoin
« de parler aux roseaux (réminiscence). Jusqu'à présent
« je n'ai aucune raison de regretter mon audace. Cette
« audace doublée d'une grande prudence, me semble plu-
« tôt utile que nuisible, en ce sens qu'elle fait connaître
« et aimer une grande mémoire.

« La prudence a consisté à dépister les curieux, comme
« tu as pu en juger, et la première condition était que
« l'auteur de l'article fût dépisté lui-même.— Tâche de lire
« l'étude de Taine sur cet ouvrage.— Ce qui me satisfait
« et me fortifie contre mes impressions nerveuses est que
« la femme est respectée et que sa dignité n'est pas en
« jeu. Les portraits d'elle sont trop flatteurs ; mais l'ami
« la voyait ainsi. Il ne faut pas se plaindre de cela... »

A la suite de nouvelles polémiques, M. Lo... lui écrivit encore pour savoir d'elle, quelle devait être au besoin sa règle de conduite. Elle lui répondit immédiatement, le 8 février 1874 :

« Si l'Inconnue avait deviné qu'elle semait une traînée
« de poudre qui devait l'éclairer en plein visage, elle y
« aurait regardé à deux fois. Mais les regrets ne servent
« à rien. J'ai enduré ce bruit le mieux possible à force
« de réserve et de *dignité*. Je n'ai accepté, en dehors
« de mon cercle intime, aucune invitation ; je n'ai per-
« mis aucune conversation à ce sujet ; j'ai laissé les gens
« absolument libres de croire ce qu'ils voudraient, en les
« priant seulement de ne pas m'en parler.

« A Boulogne, tu diras que tu ne sais que les racontars
« des journaux ; que tu m'as interrogée et que je t'ai
« demandé de ne m'en pas parler. Que t'importe que la
« vraisemblance y manque? Je t'adresse un feuilleton de
« *la Presse* que je te prie de lire, car il résume parfaite-
« ment cette étrange histoire... »

§ 8

Trois mois après la mort de Mérimée, Mlle Dacquin dut quitter Nevers, avec sa belle-sœur et sa nièce, dans la crainte de voir les communications coupées. Le 10 décembre 1870, elles partirent toutes trois pour Moulins, où elles restèrent deux jours dans l'attente des événements ; puis elles se dirigèrent sur Montbrison, Périgueux et Sarlat, auprès d'amis qui leur avaient préparé une installation.

Plusieurs lettres sont de cette époque. Lorsque son parent de Boulogne perdit sa mère, elle lui écrivit quelques mots émus de consolation qui prouvent la bonté de son cœur : « Considère-moi, lui dit-elle, comme une autre mère, cher enfant, le titre de *tante* ne me suffit plus, et quelque inutile que puisse t'être mon affection, au milieu de celles qui t'entourent, je me figure que l'âme de ta mère sera comme un peu consolée de la savoir représentée pour toi par sa plus intime amie en ce monde [1]. »

Aussitôt connue la capitulation de Paris, Mlle Dacquin revint à Nevers, fort inquiète d'avoir laissé chez elle ses titres financiers qui étaient « ses plus sûrs moyens d'existence ». — C'est là qu'elle apprit les horreurs de la Commune, les incendies de la ville, aggravant encore nos défaites et nos humiliations : « L'innocente rue Jacob a reçu force obus et le 37 est criblé de balles. J'ignore, ajoute-t-elle, l'état intérieur de mon perchoir [2]. » L'avenir de la France la touche et, patriotiquement, son cœur s'épanche : « Je savais que j'aimais mon pays, — tu as ri souvent « de mon chauvinisme, — mais je ne savais pas que je l'ai- « mais plus que tout [3]. »

Enfin, en juin 1871, elle rentre à Paris après une année d'absence, anxieuse de savoir en quel état elle allait retrouver son appartement. A sa grande satisfaction, tout était en place. « Je croyais ne rien retrouver de mes pauvres

1. Lettre LIX.
2. Lettre LXII.
3. Lettre LVI.

Dieux Lares. Aussi je suis presque idiote d'admiration pour mes plus affreux bibelots. J'ai un éclat d'obus à la fenêtre de mon petit salon, qui a respecté mon thermomètre. Les balles ont plu dans la chambre de Blanche, je les ai placées dans mon étagère, à côté d'une pierre du Colysée [1]. »

Mlle Dacquin se remet peu à peu à ses habitudes d'autrefois, visite ses anciens amis, reprend son mercredi, retourne au Théâtre-Français, où elle prend un abonnement de quinzaine; elle se réaccoutume à cette vie parisienne, qui avait pour elle tant de charme, et dont les entraînements de chaque jour l'empêchaient de trop songer au passé. — Comme elle l'écrivait un jour [2] : « Il y a longtemps que j'assiste à la douloureuse disparition de tant d'amis et des meilleurs, et je me dis quelquefois que je commence à en avoir assez, et puis je me reprends à me distraire, à aimer ce qui me reste et à vivre « par curiosité », comme ce personnage d'un vieux drame d'Hugo. »

Chaque année, pendant la belle saison, elle retourne à Nevers d'où elle fait quelques intéressantes excursions. Elle va dans le Berry et le Morvan, s'arrête à Avallon, à Vezelay, à Chastelux et à Bourges. Une autre fois, c'est Clermont-Ferrand, le Puy, Nîmes, Aigues-Mortes, Montpellier, Carcassonne, Toulouse, Bagnères-de-Luchon, Bigorre, Biarritz et Saint-Jean-de-Luz, qu'elle visite, et, au retour, Bordeaux et le Périgord.

Mlle Dacquin fait toujours part de ses impressions de voyage à son parent, qui devient de plus en plus son principal correspondant. Notre Boulonnaise sentait le besoin d'avoir quelqu'un avec qui elle pût, — comme au temps de Mérimée, — causer à cœur ouvert; elle ne pouvait faire un meilleur choix: M. Lo... était lui-même un lettré, très capable de lui donner la réplique; elle avait éprouvé maintes fois son amitié et son dévouement.

Boulogne était l'objet de ses préférences. C'était sa ville natale, elle y avait encore des intérêts et de la famille: non pas de ces alliés par le sang seulement et dont le temps, fait parfois des indifférents, mais des amis sincères,

1. Lettre LXIII.
2. Lettre LXVI.

anciens déjà, dont les sentiments s'accordaient avec les siens, et avec qui une correspondance ininterrompue avait rendu les relations de plus en plus cordiales.

Elle avait un peu délaissé notre ville depuis quelques années, si bien qu'en ayant appris les transformations et les embellissements, elle pensait ne plus la reconnaître. « Si tu savais, écrivait-elle à son parent, combien ta mère et Boulogne me manquent, quel vide dans ma pensée et dans mes habitudes; au risque de rabâcher, c'est comme un regret du Paradis perdu ces étés charmants passés dans une intimité si rare et si précieuse[1]. » — Elle le voyait, lui et les siens, de temps en temps, à Paris ; mais ce n'était plus dans le même cadre, avec la mer pour horizon, dans ce pays où s'était passée son enfance. — Aussi se promet-elle d'être, à l'avenir, une hôte assidue de notre plage.

M. et Mme Émile Lo... allaient faire un voyage en Italie, et Mlle Dacquin les fit profiter de son expérience [2], leur donnant quelques conseils pratiques, leur signalant les tableaux les plus estimés, les chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture romaine et florentine. Elle avait su profiter de ses deux visites au pays classique des arts.

Après le retour de ses parents, l'été revenu ne lui permettant plus de rester à Paris, elle se rendit à Boulogne, comme elle le désirait si vivement et se l'était depuis si longtemps promis. Elle n'oublia pas Abbeville, où ses fonctions retenaient M. Lo..., et où elle s'arrêta en passant.

Chaque année elle recommença ce voyage dont elle ne se lassait pas. Dans presque toutes ses lettres, Mlle Dacquin prépare ou annonce son arrivée, peint les joies de son séjour, remercie ses amis de leur aimable hospitalité et des plaisirs qui lui ont été offerts. Elle parle du balcon de la rue de l'Écu (aujourd'hui rue Victor-Hugo), de Blanc-Pignon où la famille Lo... avait une maison de campagne, du Casino, de la plage et de toutes les attractions de la saison. — Tout l'intéresse : la politique, la littérature et ce qui se passe à Boulogne.

— Dans une de ses lettres [3] elle dit : « J'ai dîné il y a

1. Lettre LXVII.
2. Lettre LXIX, du 23 mars 1873.
3. Lettre LXXXII.

quelques jours avec Mgr Cataldi et j'ai trouvé amusant de l'entendre parler de toi et de ta famille. Il est très aimable, je le connaissais de l'année dernière ; il est de plus très fin et bien plus sagace et modéré que nos prélats français, toujours prêts à partir en guerre. » — Mgr Cataldi était, en effet, venu à Boulogne.

— Dans une autre, il est question de la fille du consul anglais : « J'ai souri de l'innocent désir de Miss Hamilton ; mais je ne puis y satisfaire, ne possédant pas une seule ligne de l'écriture en question, qui puisse figurer dans un album. — Je me hâte d'ajouter que de toi à moi il n'y a pas d'indiscrétion possible. Tu peux donc me demander la lune sans me scandaliser [1]. » — Miss Hamilton était une vieille fille, ayant la passion des autographes [2], et M. Lo... avait, à sa sollicitation, servi d'intermédiaire.

En dehors de ses séjours à Nevers et à Boulogne, elle trouvait aussi du plaisir à être à Paris chaque année : elle allait au *Salon*, en 1878, à l'Exposition Universelle, où elle fait de nombreuses visites, et qu'elle a la satisfaction de pouvoir comparer avantageusement à celle de 1867. — L'arrivée du schah de Perse en 1873, tant d'autres spectacles imprévus se succédant sans relâche dans la capitale, sont autant d'agréables intermèdes.

A propos d'un voyage que firent, en Algérie, en 1880, M. et Mme Lo..., Mlle Dacquin rappelle ses souvenirs, guide les touristes, leur recommande certains aspects, leur signale des choses intéressantes à voir aux environs d'Alger. La narration de leur retour par l'Espagne l'intéresse vivement [3].

Elle-même villégiature la même année à Boulogne-sur-Seine et s'y crée un pied-à-terre : *la Maison blanche*, restant à proximité de son Paris. « Je me demande, répétait-elle, si c'est la magie de ce nom (Boulogne) qui me fait tant me plaire ici [4]. »

1. Lettre LXXXVIII.
2. Déjà, quarante ans plus tôt, Mlle Hamilton avait réussi à se procurer directement un autographe d'Alfred de Vigny, reproduit, en 1884, dans les *Annales politiques et littéraires*.
3. Lettres LXXXVII et LXXXVIII.
4. Lettre LXXXIV.

L'année suivante, c'est une excursion en Bretagne et au Mont-Saint-Michel, « l'un de mes innocents désirs inassouvis ». Mlle Dacquin entre dans des détails intéressants sur ce voyage [1], qui se termine par un arrêt à la plage normande d'Arromanches (Calvados), où s'était rendue sa famille.

En 1882, c'est un mois passé en Suisse, qu'elle ne quitte que le 16 septembre pour rejoindre les siens à Boulogne-sur-Seine, « en touchant barre seulement à Paris » chassée qu'elle était « par les travaux d'art de la rue Jacob », les peintres ayant envahi son immeuble.

Puis, pour les douleurs inhérentes à son âge, — elle ne l'avouait pas,— ce sont des saisons d'eaux qui s'imposent. D'abord à Saint-Honoré-les-Bains (Nièvre) en 1883 [2] et, plus tard, à Aix-les-Bains [3] en 1885. — Dans l'intervalle, aussi, Boulogne-sur-Mer. Lorsqu'un empêchement vient arrêter ses projets, pour ce voyage, elle le déplore vivement : « Il me faut toute ma philosophie pour me consoler de ne pas retrouver mon cher Boulogne. J'y pense souvent et aux amis disparus et aux bons ancêtres dont je voudrais revoir les tombes.... [4] » La villa de Boulogne-sur-Seine, 15 rue de Buzenval, la retient, au milieu de *ses petits-enfants*. Cependant elle fait plusieurs apparitions à l'autre Boulogne, notamment en 1884, où elle demeure 54 rue de l'Ecu, à côté de son parent et dans le cabinet même du Président, père de M. Lo... — Ce dernier revenait d'un voyage dans le Midi.

Souffrante, elle avertit son parent, le 16 août 1886, qu'elle doit renoncer à ses récents projets de Boulogne [5]. Son cercle d'amis se restreint ; l'absence forcée de quelques-uns, la mort surtout, ont fait des vides qu'elle ne veut pas combler, arrivée à un âge où l'on ne se crée plus de nouvelles relations. D'ailleurs, sa nièce Jenny et les enfants de celle-ci tiennent une si grande place dans sa vie qu'à peine a-t-elle le temps de penser aux disparus.

1. Lettre XCIV.
2. Lettre CI.
3. Lettre CVII.
4. Lettre CI.
5. Lettre CX.

Rarement, maintenant, Mlle Dacquin renonce à ses chères habitudes. Elle fit pourtant une exception, qu'elle explique ainsi dans une lettre [1] du 30 décembre 1887 : « Mme Gaston Paris, autrefois Mlle Delaroche, a réouvert « son salon qui était des plus intéressants il y a cinq ans. « Elle m'a envoyé une invitation. J'étais curieuse de com- « parer, car je m'y étais fort amusée. C'était jeudi dernier. « Réunion des plus brillantes sommités et disparates en « tous genres. M. de Mun, très beau garçon et aimable, « causant avec M. Taine [2], puis MM. Vogué et Boissier et « Sully-Prudhomme, etc., etc. Je n'ai pas regretté ma soi- « rée. » — Elle ne parle pas des dames, mais on peut en tirer cette conclusion que notre Boulonnaise faisait encore figure dans le monde des lettres, où elle s'était conservé une place enviable.

Il nous semble que c'est ici la place de parler de la lettre d'une dame *** à J.-J. Weiss [3], sous la date du 11 janvier 1873, où elle lui demande s'il a remarqué Mlle Dacquin, « la femme à Mérimée », à la réception de Loménie, et si elle ressemble au portrait qu'on lui a fait d'elle. Ce portrait est peu flatté : laide, un nez énorme, maigre à faire peur (on ne fait grâce qu'à ses beaux yeux) et pédante par-dessus le marché. — Est-il bien utile de réfuter de semblables assertions ? La photographie que nous reproduisons répond à la question beauté, et il ne faut pas oublier que Jenny était, en 1873, dans la soixantaine et qu'elle ne devait plus avoir cette régularité de traits, ce léger embonpoint tant admirés par Mérimée en sa jeunesse. — La correspondante voilée ajoute : « Ne pensez-vous pas

1. Lettre CXII.

2. Mlle Dacquin avait déjà fait la connaissance de Taine, — l'auteur de la notice qui précède les *Lettres à l'Inconnue* publiées par elle, — à Aix-les-Bains en août 1885. Voici comment elle raconte cette entrevue : « Nous avons, dans le tour du lac d'Annecy, eu la rencontre de Parisiens parisiennants, M. et Mme Taine, qui ont à Menton une habitation des plus pittoresques. Après nos tributs d'admiration payés à ces roches couleur de saphir et à ces eaux merveilleuses, nous avons eu une conversation littéraire à outrance qui nous a fort amusés par l'harmonie des contrastes. M. Taine est un causeur incomparable. » (Lettre CVIII.)

3. *Notes et impressions* de J.-J. Weiss (Paris, Calmann Lévy; 1902, in-12, p. 346).

qu'une correspondance quasi-quotidienne (disait-on), si elle ne répond pas à un besoin du cœur, n'est que bavardage littéraire? » Si cette dame*** avait mieux connu Jenny Dacquin, elle aurait pu, sans parti pris, reconnaître la sincérité des sentiments de Mérimée; si l'amour n'a pas couronné ses feux, c'est qu'il avait affaire à une honnête fille, qui mettait son honneur au-dessus de tous les entraînements passionnés de son ami, constant jusqu'à son dernier soupir. — Elle aurait pu mériter le reproche de pédantisme, si on prenait le mot à la lettre. Savante, elle l'était; mais elle ne faisait étalage de ses connaissances que dans sa correspondance privée. Dans son cercle intime, cela pouvait percer dans l'entraînement de la conversation mais sans qu'elle y mît cette gloriole, qui aurait été pourtant bien excusable. Elle aurait pu, tout comme une autre, écrire un livre ou des articles pour les revues : jamais elle ne tomba dans ce travers.

Pour en revenir à la vie calme que menait à cette époque Mlle Dacquin, disons que ses parents de Boulogne continuaient leurs instances, pour l'avoir avec eux au moins pendant quelques jours à Blanc-Pignon. Voici la réponse qu'elle fit à l'une d'elles, le 18 juillet 1888: « Mes projets n'ont pas encore de date. J'ai été touchée de votre cordiale invitation et je me réserve d'en profiter lorsque l'absence de mes enfants sera fixée. Cela arrivera dans les premiers jours d'août, à moins d'incident. Une visite au Blanc-Pignon me serait tout particulièrement agréable, par la même raison qui me faisait préconiser le rempart et la maison des Dames de la Retraite. Je n'ai plus la frénésie de la mer au même degré qu'autrefois ; j'ai effacé le Casino de mon répertoire et la crainte respectueuse des névralgies me fait désirer de ne respirer l'air marin que de loin. Pourtant, comme c'est mon air natal, il me renouvellerait peut-être l'aventure d'Antée [1]... »

Puis ce sont les souvenirs et les cadeaux qui viennent périodiquement du pays. Chaque année, on fête la Saint-Jean. Au jour de l'an, ce sont des livres pour les enfants. A propos de la Noël, qu'on n'oublie jamais, ce

1. Lettre CXIII.

sont, à la mode anglaise, les présents du *Christmas*, si fêté dans sa jeunesse à Boulogne. Mlle Dacquin trouve chaque fois des formules nouvelles pour prôner le magnifique gâteau traditionnel. « Quant aux *mince pies* de Mlle Oakley [1] c'est, dit-elle, une de mes gourmandises favorites et rares, car je ne connais pas à Paris de *mince pies* et *cakes*, qui en approchent. J'ai vainement essayé Colombin, mais c'était à mille lieues. » Une autre fois, elle écrivait à *son neveu*, M. Lo... : « On m'apporte le panier enchanté. Quel joli gâteau rose ! Quelle folie ! Les petites idoles vont danser devant comme David devant l'arche. Et les *mince pies* de miss Oakley, j'en fais mon affaire personnelle. Ces chères enfants viendront, ainsi que les parents, dîner chez moi le jour de l'An, puisque je représente en ma simple personne la légion des ancêtres [2]. »

En 1888, elle se rend à Arcachon, car ses enfants y étaient installés ; elle n'eut pas la force de se refuser à leur désir de l'avoir près d'eux. Cela lui permet de décrire ce coin de la France [3].

Nous voici en 1889, date de la troisième Exposition Universelle, à Paris. Mlle Dacquin compte, avec raison, sur la visite de tous ses parents et amis de Boulogne. — Retrouvant son enthousiasme juvénile, elle leur en célèbre les splendeurs, la *loggia* du Trocadéro, la merveilleuse Tour Eiffel, les fontaines lumineuses, tous les attraits incomparables de cette ville neuve, où se donne rendez-vous la foule bariolée du monde entier. Elle en jouit « à petites doses, à pas comptés et à intervalles mesurés », elle s'accorde « une couple d'heures par semaine, roulant la moitié de la visite, le reste du temps assise sous le vélum, en face de la grande fontaine. C'est magique. [4] »

Cette année-là, elle retourne encore à Arcachon retrouver les siens.

Le dimanche 14 septembre 1890, il arriva un accident à Mlle Dacquin. En traversant le boulevard elle fut renversée par une voiture, et, dans sa chute, se fit une fracture de

1. Ancienne maison renommée de pâtisserie anglaise, à Boulogne
2. Lettres XCV et XCX.
3. Lettre CXIV.
4. Cf. notamment les lettres CXVI, CXVII et CXVIII.

l'épaule, ce qui la força de garder le lit et d'avoir recours à la main de sa petite-nièce pour faire connaître à son parent ce contretemps. Cela aurait pu être fort grave, à cause de son âge avancé (elle était dans sa 79e année) ; mais sa forte constitution et les bons soins aidant, elle s'en tira sans aucune trace de malaise, disait-elle. C'était cependant un coup qui devait influer sur sa santé et sur son moral.

Sa correspondance se ressent de son état d'âme, de la vieillesse qui fait sentir ses atteintes. Elle déplore la rapidité avec laquelle les jours s'écoulent. « Combien je pense, disait-elle, à mon Boulogne d'autrefois, avec quel regret et quel désir de m'y retrouver. Que ne puis-je dépouiller les années ! Encore faut-il bien remercier Dieu de jouir toujours de soi-même et des autres[1]. » Une autre fois elle reprend : « Je suis restée intrépidement à Paris, en plein siroco et pleine solitude (sans ses enfants partis à Arcachon) ; mais au moins ai-je eu la satisfaction de comprendre qu'on ne transige pas avec les années ! La vie est si rapide qu'elle paraît vraiment trop courte quand on est au bout[2]. » — Cependant, par un reste de coquetterie, elle évita longtemps, en parlant d'elle, d'écrire qu'elle était *vieille* : comme euphémisme, elle employait de préférence le mot *antique*, ou l'expression anglaise *old*.

Malgré tout, Mlle Dacquin se préoccupe beaucoup des affaires politiques, qu'elle suit avec une sorte de passion. Lors du centenaire de 1792, elle assiste encore, d'un balcon, au défilé du cortège, « qui m'a charmée d'étonnement et d'admiration. J'ai retrouvé les émotions historiques de ma jeunesse avec grand plaisir et quel temps merveilleux. »

L'année suivante, elle recommande à son parent, qui devait excursionner en Corse, de ne pas lui envoyer « de ces fleurs divines que j'ai tant aimées ; elles ne m'aiment plus, elles me rendent malade. J'en ai ressenti les effets tragiques il y a huit jours[3]. »

Les lettres deviennent rares. Elle écrivait pourtant, le 29 janvier 1895, à M. Lo... deux pages de ce style humoris-

1. Lettre CXXIII.
2. Lettre CXXIV.
3. Lettre CXXV.

tique du bon temps, tout en se plaignant d'une forte grippe : « Je sors si peu, étant obligée de me garer de tous les éléments, mais la vie est toujours bonne tant qu'elle dure [1]. » Le 9 février, quelques lignes l'engageant à venir la voir se terminent ainsi : « Paris m'enchante toujours, quoique je ne mêle plus de rien, aucune jouissance de ce monde. Les souvenirs restent, c'est déjà beaucoup. A bientôt [2]. »

Ce billet du 9 février 1895, d'une écriture moins ferme que les lettres précédentes, fut le dernier de cette correspondance. Mlle Dacquin ne devait pas tarder à s'éteindre avec la plénitude à peu près entière de sa belle intelligence et de son charmant esprit. Sa mémoire n'avait guère subi d'altération. Au physique, la taille de sylphide qu'admirait tant son ami, s'était, naturellement, un peu épaissie, sans pourtant lui donner les apparences d'une vieille femme, et ses grands yeux brillaient encore de leur vivacité d'autrefois.

Elle n'aimait pas entendre parler de la mort, bien que, profondément chrétienne, elle s'y fût préparée de longue date ; mais, comme les anciens, elle trouvait le mot malsonnant et de mauvais goût. Sa douce philosophie, un peu éclectique, n'empêchait pas sa foi d'être vive et pratiquante.

Le 15 mars de la même année, c'est-à-dire moins de deux mois après, M. Lo... était avisé de l'affaiblissement général qui se manifestait chez cette femme si bien douée, et des inquiétudes que donnait sa santé. Il s'empressait de se rendre à Paris et de gravir cet escalier de la rue Jacob qu'il avait tant de fois monté. Il trouva Mlle Dacquin dans son salon, parée et gantée comme à son jour de réception. Elle n'était pas extrêmement changée ; mais sa main tremblante, ses lèvres un peu contractées et son nez fort aminci étaient de fâcheux présages.

Elle s'étonna d'abord de l'arrivée inopinée de son parent, qui prétexta une affaire pour expliquer sa présence à Paris ; puis elle s'enquit auprès de lui de tous les amis de Boulogne, et le pria de lui lire un article paru dans

1. Lettre CXXVII.
2. Lettre CXXVIII.

le *Figaro* du jour sur le Comte de Paris; là seulement et sur ce personnage, sa mémoire eut une défaillance momentanée, dont elle se hâta de s'excuser. Son neveu dut bientôt la quitter, avec la triste pensée que sans doute il ne reverrait plus cette amie si chère et si dévouée.

En effet, le 3 avril, il recevait de la famille de Mlle Dacquin, de ceux qu'elle appelait tendrement ses enfants, la lettre suivante :

« Paris, 2 avril (1895).

« Cher Monsieur. — Nous vénons de passer par de très « pénibles épreuves; car pour nous cette intimité était « devenue une bien douce habitude. Grâce à des facultés « et à une santé demeurées merveilleuses, nous nous ber- « cions d'espérances. Notre consolation est que cette « mort si redoutée par elle est venue bien doucement, et « que la providence, tout en la préparant à ce grand « passage, lui a épargné de cruelles angoisses. Son souve- « nir restera dans nos cœurs comme l'idéal de la bonté, « de l'indulgence et de l'esprit supérieur en tout, qui a « fait son bonheur et celui de tous ceux qui l'ont con- « nue. »

A ce bel et si légitime éloge, à ce pieux et définitif hommage, que pourrait-on ajouter qui ne paraisse superflu?

Voici son acte de décès, relevé à la mairie du Luxembourg :

« L'an mil-huit-cent-quatre-vingt-quinze, le vingt-cinq mars à deux heures et demie du soir.

« *Acte de décès* de *Jeanne-Françoise* Dacquin, âgée de quatre-vingt-quatre ans, rentière, née à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), décédée en son domicile, rue Jacob 37, ce matin à huit heures et demie ; fille de Julien Dacquin et de Jeanne-Françoise-Victorine Paillet, époux décédés, célibataire.

« Dressé par Nous, Armand Boillot, adjoint au maire, officier de l'État civil du sixième arrondissement de Paris, sur la déclaration de Auguste Girault, âgé de quarante ans, employé demeurant rue de Grenelle 122, et de Jules

Vion, âgé de vingt et un ans, employé demeurant rue de Niepce 1, qui ont signé avec nous, après lecture. »

(*Suivent les signatures*).

Nous reproduisons également la *lettre de part* qui fera mieux connaître la famille :

M.

Vous êtes prié d'assister aux Convoi, Service et Enterrement de

Mademoiselle JEANNE-FRANÇOISE DACQUIN

décédée, munie des Sacrements de l'Église, le 25 mars 1895, à l'âge de 84 ans, en son domicile, rue Jacob, n° 37.

Qui se feront le mercredi, 27 courant, à midi très précises, en l'Église de Saint-Germain-des-Prés, sa paroisse.

On se réunira à la maison mortuaire.

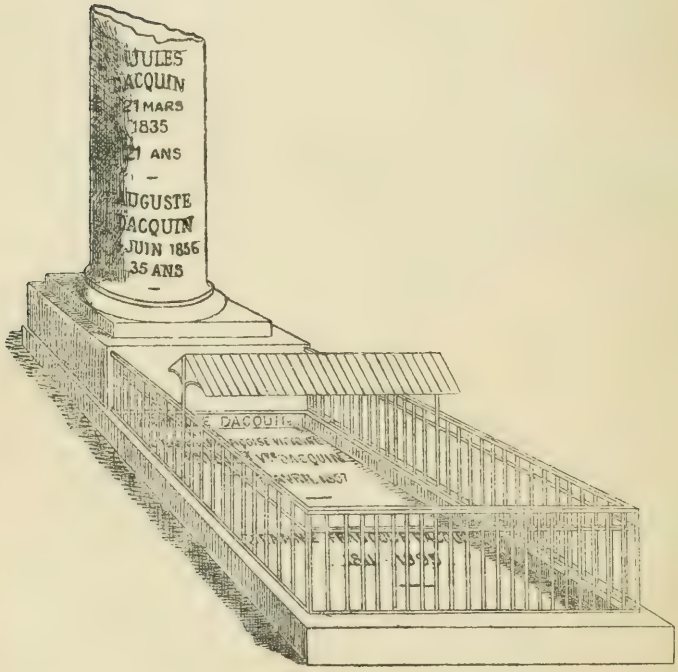
De Profundis.

De la part de Madame Louis Dacquin, sa belle-sœur ; du Docteur et de Madame Alban Rigodin, ses neveu et nièce ; de Mesdemoiselles Blanche et Germaine Rigodin, ses petites-nièces; de Monsieur et Madame Oscar Claveau ; de Monsieur et Madame Camille Claveau et leurs enfants; de Madame Fernand Claveau et ses enfants ; de Monsieur et Madame Bardot et leurs enfants ; de Monsieur et Madame Gamble et leur fille; du Comte et de la Comtesse de Grammont de Villemontès et leurs enfants; du Baron et de la Baronne de Redon et leurs enfants ; de Monsieur et Madame Jean-Baptiste Dupont, de Madame Émile Dupont, de Monsieur et Madame Charles d'Héricault et leurs enfants, de Monsieur et Madame Émile Lorel et leurs enfants, ses cousins et cousines, et de toute la famille.

L'inhumation aura lieu au cimetière du Père-Lachaise.

On peut voir la tombe de Mlle Dacquin au Père-Lachaise, 51e division, 2e ligne, n° 5. C'était primitivement une concession trentenaire, qui a dû être remplacée, vers 1887, par une concession à perpétuité.

Le monument, modeste, est composé d'une dalle horizontale, à la tête de laquelle s'élève, sur un piédestal, une colonne tronquée, le tout entouré d'une grille en fer assez basse que surplombe un porte-couronnes de même métal.



Tombeau de Mlle Dacquin au Père-Lachaise.

Les inscriptions rappellent les décès de sa mère et de deux de ses frères ; elles sont ainsi disposées :

Sur le piédestal :

FAMILLE DACQUIN

Sur la colonne :

JULES
DACQUIN
21 MARS 1835
21 ANS
—
AUGUSTE
DACQUIN
4 JUIN 1856
35 ANS

Sur la dalle :

JEANNE-FRANÇOISE-VICTOIRE
PAILLET Vve DACQUIN
2 AVRIL 1857.
—
JEANNE-FRANÇOISE DACQUIN
1811-1895

NOTE
SUR L'OFFICIER, FRÈRE DE L'INCONNUE

(M. Louis Dacquin.)

Dans plusieurs des *Lettres de Prosper Mérimée à l'Inconnue*, il est question d'un jeune *officier*, qui était le frère de cette Inconnue. S'il est démontré que Mlle Jeanne Dacquin en est réellement la sœur, ce serait une preuve de plus, — il n'y en a jamais trop, — que cette dernière est bien l'amie si longtemps cherchée du célèbre écrivain.

Avant d'analyser ces lettres révélatrices, voici les *états de services* de M. Louis Dacquin. On pourra s'y reporter à mesure que se dérouleront les événements auxquels Mérimée fait allusion, corroborés aussi par la correspondance même de l'Inconnue.

Etats de services.

Dacquin (*Louis*), né à Boulogne (Pas-de-Calais), le 12 juin 1820.

Elève à Polytechnique, 1er novembre 1840.

Elève à l'école de Metz, 1er octobre 1842.

Lieutenant en second, 7 janvier 1845.

Placé au 7e d'artillerie, 11e batterie, 11 janvier 1845.

Placé au 5e d'artillerie, 7e batterie, 17 avril 1845.

Lieutenant en premier, 13 juin 1847.

Au 5e d'artillerie, dépôt, 16 juillet 1847.

Au même, 1re batterie, 16 janvier 1851.

Capitaine en second, 24 octobre 1851.

Au 2e d'artillerie, 5e batterie et détaché adjoint aux forges de l'Est, à Besançon, 25 octobre 1851.

N'a pas rejoint. Adjoint aux forges du centre, à Nevers, 21 novembre 1851.

Au 1er d'artillerie, 7e batterie et détaché aux forges, 29 mars 1853.

Adjoint au dépôt de l'artillerie du 1er arrondissement des fortifications de Paris, 14 mai 1853.

Au 7e d'artillerie monté, 14e batterie et détaché, 6 mars 1854.

Adjoint à la Direction de Paris, 24 mars 1854.

Capitaine en premier, 22 mars 1856.

Au 1er d'artillerie à pied, 12e batterie, 31 mars 1856.

Passé à la 4e batterie, 1er avril 1860.

Décédé à Nevers, 30 mars 1861.

(Etant rentré en France en congé de convalescence) a campé en Algérie du 8 juin 1860 au 21 mars 1861.

Est mort des suites d'une insolation qui l'a frappé à la revue passée à Mustapha par l'Empereur le 19 septembre 1860.

Voici d'abord l'acte de naissance du futur officier donnant la même date que la pièce du ministère de la Guerre, et les mêmes noms et prénoms des père et mère de l'Inconnue (Voir la *Biographie*) :

«L'an dix-huit cent vingt et le quatorze juin, onze heures du matin, pardevant nous Alexandre-Gontran Lorgnier, adjoint faisant pour l'empêchement du maire les fonctions d'officier public de l'état civil de la ville de Boulogne-sur-Mer, département du Pas-de-Calais, est comparu M. Barthélemy Fricant, chirurgien en cette ville, âgé de quarante-quatre ans, lequel nous a déclaré que la dame Jeanne-Françoise-Victoire Paillet, épouse de M. *Julien* Dacquin, notaire royal en cette ville, est accouchée avant-hier à huit heures du matin d'un enfant du sexe masculin qu'il nous représente et auquel enfant il déclare donner le prénom de *Louis*...

« Les dites déclaration et présentation faites en présence de M. Benoît-Augustin Dupont, conservateur des hypothèques en cette ville, âgé de soixante-huit ans, grand bel oncle de l'enfant, et de M. Désiré-Denis-Pierre Horeau, trésorier des invalides de la marine en cette commune, âgé de trente-deux ans, ami des père et mère de l'enfant.

« Et ont les comparant et témoins signé le présent acte après lecture faite.

Dupont, B. Fricant, D. Horeau, Lorgnier.

Étant à l'Ecole Polytechnique, Louis Dacquin venait passer ses congés chez sa mère, déjà à Paris. Quand il partit pour Metz, sa sœur Jenny obtint de son ami, qu'il le fît appuyer auprès de ses chefs. Mérimée le lui rappelle le 3 janvier 1843 : « Les remerciements par écrit ne valent rien, et toute la diplomatie que j'ai mise à vous procurer les lettres de recommandation si chaleureuses pour votre frère mérite que vous me disiez quelque chose d'aimable[1]... »

Il est encore plus explicite le 8 août suivant : « En partant j'ai vu M. de Saulcy, qui venait de recevoir une lettre de Metz. On lui faisait un grand éloge de votre frère qui plaît beaucoup aux gens à qui on l'a recommandé[2]... »

Viennent la révolution de 1848, les événements de février et de juin : Louis Dacquin venait d'être nommé lieutenant en premier au 5e d'artillerie et versé au dépôt. Il devait être à Paris, car Mérimée cherche à rassurer sa sœur sur lui, dans deux lettres des 26 février et 27 juin[3]. Il semble avoir été à l'École militaire et à Vincennes, qu'il n'aurait quitté que pour aller à Strasbourg.

Au 2 décembre 1851[4], Mérimée demande encore à Jenny si « les siens » sont engagés dans la bagarre du coup d'État. A cette époque M. Dacquin, capitaine en second, au 2e d'artillerie, 5e batterie, avait été détaché aux forges du centre à Nevers (après l'avoir été à celles de l'est, à Besançon). C'est à Nevers qu'il fit la connaissance de Mlle Blanche Desvaux et qu'il l'épousa. En 1853-1854, il fut adjoint au 1er arrondissement des fortifications de Paris. Promu capitaine en premier, on l'envoya à Grenoble, où sa présence est constatée de 1858 au commencement de 1860.

Il était dans cette dernière garnison quand éclata la

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 109.
2. *Id.*, I, 186.
3. *Id.*, I, 282 [en anglais] et 289.
4. *Id.*, I, 315.

guerre d'Italie. Mlle Dacquin, qui s'y trouvait alors avec le jeune ménage, s'adressa, fort inquiète, à son ami resté dans la capitale, pour être tenue au courant des nouvelles.

Nous avons dit que Mérimée — qui était à la source des informations, — lui envoya sept lettres, relatives à cette guerre, où il parle de ce frère, objet de la sollicitude presque maternelle de Mlle Dacquin.

— Dans la première du 23 avril 1859 [1] il dit : « Je suppose que votre frère est à faire ses paquets. Je lui souhaite tout le bonheur possible. »

— Dans une seconde du 28 du même mois [2] : « Je ne vous dirai pas tout ce que vous savez de la part que je prends à vos peines. Quand on est la *sœur d'un militaire,* il faut se faire aux émotions du canon... N'employez pas votre imagination à vous faire des romans tragiques. Croyez qu'il y a très peu de balles qui portent et que la guerre que nous allons faire donnera à votre frère de très bons moments... Si j'avais l'âge de votre frère, une campagne en Italie serait pour moi la plus agréable manière de voir un des spectacles toujours beaux, le réveil d'un peuple opprimé. »

— Le 7 mai [3] : « Votre frère reviendra avec de la *graine d'épinards* et fera la plus belle campagne qu'on ait faite depuis la Révolution et le général Bonaparte. »

— Le 19 mai [4] : « Nos officiers se louent beaucoup de l'accueil qu'on leur fait... »

— Celles du 28 mai et 3 juillet ne donnent que des renseignements généraux; mais dans celle datée du 12 juin [5], il est dit : « Si votre frère est à la tête d'une batterie de siège, je ne crois pas qu'il quitte Grenoble avant que les Autrichiens soient rejetés dans leur fameux triangle... »

Le capitaine Dacquin, désigné pour opérer sous les murs de Vérone, se rapprochait de la frontière quand la paix fut proclamée.

En juin 1860, il fut envoyé en Algérie, où sa famille

1. *Lettres à une Inconnue,* II, 42.
2. *Id.*, II, 43.
3. *Id.*, II, 45
4. *Id.*, II, 50.
5. *Id.*, II, 55.

ne tarda pas à le rejoindre. Dans la correspondance de Mlle Dacquin, à son parent de Boulogne, on trouve plusieurs lettres relatives à ce séjour ; puis il y a une interruption, du 26 décembre 1860 au 11 mars 1861, pendant la maladie de son frère.

A cette dernière date, elle écrit, attristée : « Nous sommes depuis quinze jours fort inquiètes et horriblement désolées. Louis est très malade d'une fièvre de ce pays. Il a été constamment souffrant tout l'hiver ; mais nous ne nous en alarmions pas, car nous pensions que c'était un tribut d'acclimatation, puis tout à coup les malaises ont pris un caractère plus sérieux. Le médecin vient trois fois par jour et a déclaré qu'il fallait partir le plus tôt possible. Si le mieux se dessine, avant quinze jours nous serons en France, s'il plaît à Dieu [1]. »

La lettre suivante est datée de Nevers, 7 avril 1861, après le décès de M. Louis Dacquin survenu le 30 mars, peu de jours après son retour. « Ce coup terrible, dit-elle à son parent, m'a brisée et j'ai à peine la force de te remercier de ton amitié. Je voudrais reprendre courage pour Blanche (sa belle-sœur) ; mais chaque jour qui s'écoule rend mon désespoir plus profond et plus intense. Il me reste de grands devoirs pourtant, je tâcherai de les remplir pour l'amour de mon cher Louis... Je suis incapable de te donner aucun détail [2]. »

Les parties conservées des lettres de Mérimée pendant toute cette période, sont muettes sur le capitaine. Mlle Dacquin, pour une raison quelconque, a sans doute supprimé les passages qui le concernaient. Pourtant quelques allusions paraissent suffisamment transparentes. Ainsi, le 28 décembre 1860, il lui souhaite un meilleur commencement d'année [3] ; et le 2 avril 1861, il lui dit : « Je conçois que vous ne puissiez pas à présent me dire même à peu près, quand vous reviendrez... Dites-moi comment vous vous trouvez de toutes vos fatigues et de vos tribulations par terre et par mer [4]. »

1. Lettre n° XXXII.
2. Lettre n° XXXIII.
3. *Lettres à une Inconnue*, II, 142.
4. *Id.*, II, 155.

Mlle Dacquin parle de fièvre inhérente au climat d'Algérie, alors que les états de services disent d'une façon positive que le capitaine a succombé aux suites d'une insolation qui l'a frappé dans une revue (service commandé). La chose n'est pas absolument contradictoire ; il y a peut-être dans la relation officielle une allégation mieux appropriée pour la future pension de la veuve.

L'officier Dacquin est donc bien le frère de l'amie de Prosper Mérimée.

Comme preuve supplémentaire, nous pourrions encore citer la déclaration de succession faite par Me Michel, notaire à Boulogne-sur-Mer, le 17 avril 1862, pour les immeubles de la famille Dacquin restés indivis et comprenant deux maisons contiguës, 2, rue Tant-perd-tant-paie (aujourd'hui Amiral-Bruix), et rue de la Lampe, d'une valeur locative totale de 1475 francs. Il est dit dans l'acte que M. Louis Dacquin, capitaine d'artillerie, 1er régiment, décédé à Nevers le 30 mars 1861, laisse pour héritiers de la moitié qui lui revient, ses deux enfants mineurs : Jean-François Dacquin et Jenny-Blanche-Eléonore Dacquin (la filleule de l'Inconnue), ainsi que sa femme, la dame Alphonsine-Eugénie-Blanche Desvaux, légataire en usufruit suivant testament olographe, en date, à Vincennes, du 1er avril 1858. — « L'autre moitié appartenant à Mlle Jenny Dacquin, sœur du défunt. »

Un autre acte indique que le mineur Jean-François Dacquin est décédé depuis, à Nevers, le 21 janvier 1862.

L'autre de ses enfants, Mlle Jenny-Blanche-Eléonore Dacquin, s'est mariée plus tard à l'éminent praticien, M. le Dr Alban Rigodin.

De leur mariage sont nées Mlles Blanche et Germaine Rigodin (les petites-nièces de l'Inconnue), citées dans la lettre de faire-part du décès de celle-ci (voir la *Biographie*). — La première a épousé M. Jalasson, directeur de l'établissement thermal de Saint-Honoré-les-Bains (Nièvre). De ce mariage sont nés plusieurs enfants.

ŒUVRES DE JEUNESSE DE L'INCONNUE

UN CHARME

Après quelques heures d'une vive souffrance, je goûte enfin un calme parfait. Des images charmantes enivrent ma pensée... Soumis à un pouvoir irrésistible, mes yeux se ferment doucement... Bientôt pourtant je les ouvre, et quel spectacle se présente à ma vue!... Puis-je le croire ?... devant moi le golfe de Baïa, le fort Saint-Elme, toutes les habitations délicieuses qui environnent ce côté de Naples ; dans le lointain Ischia et le cap Misène; un ciel velouté, des arbres d'une verdure si vive, et ces costumes variés, dont les éclatantes couleurs décèlent un peuple éclairé par le brillant soleil du Midi... Le mouvement, l'agitation, règnent partout; partout aussi je remarque je ne sais quel mélange d'indolence et de vivacité... Le teint, brun, les traits mobiles de ces lazzaroni étendus sous les portiques d'un palais ; les gestes expressifs, le langage harmonieux et pressé de ces jeunes femmes couchées sur des lits de repos, sous les tentes de ces terrasses, expriment à la fois et chez les mêmes êtres cette disposition d'esprit ardente, animée, que les Italiens reçoivent avec la vie, et ce besoin d'une douce oisiveté, de ce *dolce farniente* que leur fait sentir leur climat... Mais tant de tableaux changeants, tant de beautés diverses, et une course si rapide me rendent ma situation inexplicable... Je parcours cette terre sans la toucher...

Déjà me voici sur le Vésuve... J'entre dans l'ermitage construit près du cratère... Quel est ce livre? Les noms des voyageurs... Plus d'une grande gloire s'est arrêtée ici... Je n'ajouterai pas mon obscurité... Voyons le cratère...Dieu! quel abîme!... Retirez-moi, au nom du ciel!... Je m'éblouis!...Je respire!... Je suis sur la côte de Pouzzoles... Je pénètre à Pompéi, à Herculanum... Que de richesses ici renfermées!... Et le palais de Portici, où est-il ?... Nous y sommes... Quel magnifique séjour!...Un seul instant reposons-nous!...Comment se fait-il, dis-moi, que nos désirs soient sitôt exaucés?... Combien de fois n'avons-nous pas rêvé notre joie d'aujourd'hui!... Hâtons-nous, jouissons! Sais-tu que je me crois dans le pays des éphémères?... A la précipitation de notre voyage, ne jurerait-on pas que la vie se compose d'un jour!... Une force invisible nous presse... Adieu, Naples; nos pensées nous ramènent souvent sur ta terre chérie!...

Maintenant, de quel côté diriger nos pas? Rome!... Mais par quelle magie sommes-nous ainsi portés?... L'air seul nous soutient... Je sens un bonheur indicible!... De quel monde suis-je donc?... Pauvre âme, que son bonheur inquiète!...

Quoi? est-ce le Tibre?...Ange ou démon! toi qui m'entraînes, laisse-moi contempler ces campagnes d'une aridité si majestueuse, et ces dômes qui vont troubler le ciel!... Je distingue le Panthéon, Saint-Pierre, le Capitole, les obélisques, le Colisée, le Forum... J'admire le Vatican, sa bibliothèque, ses chefs-d'œuvre... Voici des compositions de Raphaël, du Dominiquin, de Michel-Ange, de Salva-

tor-Rosa... Avançons... Là des ruines, là des palais, partout les vivants souvenirs du passé, auprès des ombres pâles du présent... Ah! l'âme a besoin de se reposer des sensations profondes, solennelles qu'elle éprouve !... Maudite puissance!... tu nous subjugues! puisqu'il le faut, adieu, Rome!...

Quelle est cette cité sortie du sein des eaux ?... Ne devines-tu pas Venise ... Tu vois le Rialto, le Lida, le palais du doge, la Brenta... Le hasard nous sert bien : le carnaval commence... Quel tumulte sur cette admirable place Saint-Marc !... Mêlons-nous à ce groupe de masques rangés autour de ce charlatan... Ils écoutent quelques chants de l'Arioste... Le conteur a soin de faire courir sa bourse avant la fin de son récit ; il sait que la vivacité des impressions de ses compatriotes, qui leur rend présentes les images qu'on leur retrace, ne leur permettra pas de l'abandonner au milieu d'un puissant intérêt... Avant de punir l'audace rebelle des géants, la quête commence, puis la fable continue ; mais le temps passe...

De ce côté, quel silence !... on n'entend que les rames des gondoles qui traversent ces rues si élégamment construites... Les unes richement pavoisées portent la livrée de l'opulence les autres moins simples, appartiennent à qui peut les payer... Adieu, Venise ; puissent les flots que tu enchaînas ne jamais se venger du tribut que t'offre leur esclavage!... Puisses-tu t'élever toujours, orgueilleuse, au-dessus d'eux !..

Quel malheur d'être forcés de suivre un fil que nous sentons sans le voir ; il nous reste tant de

choses à connaître !... Il y a si peu de temps que nous voyageons, et c'est avec une si étonnante vitesse, que je ne comprends plus qui je suis, ni d'où je viens... Ce prodige surpasse les bornes de mon intelligence, l'âme seule est capable d'aller ainsi ; je ne puis croire que c'est moi-même, ce ne peut en être qu'une partie intellectuelle ; il me semble que ma pensée est portée sur des nuages, et qu'elle seule flotte dans un océan de délices !... Cependant j'ai le sentiment de mon être; je viens de visiter une partie de l'Italie !... Comment ? ... Je l'ignore !

Encore une fois, je me trouve changée de lieu... Où suis-je ? Un ciel si bleu, des bois de myrtes et d'orangers, de superbes palais, des terrasses ornées de statues, l'art se mêlant à la nature, tout ici me présente un nouvel Éden... C'est la ravissante Isola bella... Ah! pourquoi faut-il qu'un rapide regard me soit à peine permis ! Je ne sais ce que je ressens ; j'éprouve une jouissance immense, dont je n'avais même pas l'idée ; une volupté d'âme, une ivresse de cœur, à laquelle rien n'est comparable sur la terre, rien de supérieur dans le ciel... Oui j'ai cessé d'être de ce monde puisque je ne forme plus de vœux, puisque rien ne trouble, n'empoisonne mon bonheur !... Il ne me donne point de ces émotions violentes qui le tuent, c'est une plénitude de joie, calme, pure comme le sourire d'un ange !...

Mais on conspire contre mon enchantement.. Mon bras est serré avec force... Épargnez-moi, par pitié !... « Madame, il est neuf heures ! » cria une

voix que je reconnus à l'instant pour celle de ma femme de chambre... Avec quel profond sentiment de regret je maudis ce réveil !... que j'en aurais voulu à celle qui avait arrêté mon voyage dont l'imagination avait fait tous les frais, sans une réflexion juste, prompte, qui me fit rire de ma colère et de moi-même !... Cependant avouons tout bas qu'en pardonnant l'accident qui avait brisé ma voiture, je conservai une innocente rancune contre celle qui l'avait causé !...

Je me hâte de jeter sur le papier quelques-unes de mes fugitives sensations... C'est faiblement que je les esquisse : le coloris est moins facile à ma plume qu'à ma pensée ; mais je veux conserver, quelque chose d'un plaisir qui n'existe que dans deux heures de sommeil... Adieu donc songes décevants que je prenais pour la réalité !... Vous avez été jaloux de votre ouvrage ; il est détruit sans retour !... Si avec mes faiblesses je pouvais espérer le séjour des heureux après cette vie, je croirais qu'en me faisant jouir d'une félicité parfaite, vous vouliez m'offrir en présage le tableau de celle que je serais bientôt appelée à goûter dans un autre monde : Pourquoi chercher à sonder l'avenir ? Que m'importe le nombre des instants de mon existence !... Ce matin je suis heureuse ; je le serai tout le jour ; mon rêve a remporté mes chimères, il m'a laissé une disposition douce, facile au bonheur, qui en y succédant le rappelle... De même, le doux parfum d'Orient remplace, jusqu'au retour des fleurs, les roses qui sont si tôt flétries !...

LÉONA.

UNE PREMIÈRE PROMENADE EN MER

L'habitude de contempler la mer depuis mon enfance, n'a pu diminuer l'enthousiasme qu'elle m'a toujours inspiré. Au charmant aspect qu'offrent les campagnes fleuries, à la divine harmonie de la nature, je préférais une promenade sur la plage, le long des rochers verdâtres et escarpés. Le bruit des vagues, le cri de l'alcyon, la vue lointaine d'un vaisseau, jetaient mon âme dans une rêverie inquiète et douce. En voyant une nacelle fendre rapidement les ondes j'enviais le sort des rameurs ; j'aurais voulu connaître l'impression que laisse en nous la constante mobilité de la plaine liquide. Lorsque l'âme est avide d'émotions nouvelles, elle est surtout impatiente de goûter celle toujours délicieuse qui naît d'un danger qu'on défie.

Un magnifique yacht anglais était entré dans notre port ; la curiosité y conduisit toute la ville ; la famille au service de laquelle il se trouvait, nous étant parfaitement connue, on décida que le jour où il mettrait à la voile serait celui qu'on choisirait pour faire une courte promenade en mer. Nous devions le monter jusqu'à la rade ; un canot qui le suivait était destiné à nous ramener au

port, lorsque la distance qui nous en aurait éloignés nous eût paru suffisante.

Cette partie de plaisir était pour moi un véritable honheur. On le traitait d'enfantillage, on riait de l'ardeur avec laquelle je l'attendais ; pourtant on ne le diminuait pas... Il y a de la cruauté à vouloir décolorer nos sensations vives et impétueuses. Ne doit-on pas plaindre plutôt l'être froid et raisonnable qui, analysant les jouissances, ignore le charme céleste que leur force fait naître en nous! Il reste sans doute étranger à bien des peines ; mais que de plaisirs lui sont refusés !... Quel don plus admirable que cette susceptibilité d'enthousiasme, qui anime tout à nos yeux, qui embellit la beauté même!...Les esprits égoïstes ou rétrécis, la traitent de folie, d'exagération romanesque ; opposant les mots de raison, de bon sens à ceux de sensibilité, d'admiration, ils veulent combattre tout ce qui est grand, par tout ce qui est petit !...

Nous étions au mois de septembre ; le ciel était brillant d'éclat et de pureté ; une légère brise excitée par les vents du matin, mutinait les flots sans les rendre indociles; ils venaient expirer en murmurant sur le sable, et l'immense océan, éclairé des mille feux du soleil, présentait le sublime spectacle de deux puissances suprêmes réunies ; la mer me semble le sceau mystérieux des œuvres de la création ; c'est à la fois l'image de l'infini et du néant !...

Enfin l'heure fixée pour le départ arrive : le vent était propice; on leva l'ancre, nous partîmes. Je ne puis décrire l'impression extraordinaire que je

ressentis aux premiers mouvements du vaisseau ; je croyais que le rivage fuyait devant moi, tandis que c'était moi qui m'éloignais du rivage... Que de fois le bonheur ne nous produisit-il pas cette illusion ! Cependant je ne tardai à m'apercevoir que nous avions laissé le port bien loin derrière nous, et que les montagnes qui commençaient à se fondre dans l'horizon, ne nous apparaissaient plus que comme un souvenir de la terre ; l'air était aussi plus vif que sur les côtes; il faisait fermenter dans ma tête les idées de liberté, d'indépendance, que la vue de la mer manque rarement de réveiller. Je me plaignais seulement de la secousse trop régulière du vaisseau : la sécurité qu'il permettait me déplaisait ; nous étions à quatorze lieues du sol, à peine avais-je senti que je l'avais quitté ; mais le pilote qui nous suivait n'avait point trouvé le trajet aussi court ; il nous engagea à terminer notre promenade. Les sabords furent ouverts, chacun prit place dans la nouvelle embarcation ; lorsque mon tour d'y descendre arriva, je fus saisie d'une si grande frayeur, que ni les menaces, ni les prières n'étaient capables de me décider à faire les deux pas qu'on exigeait de moi ; la vue de l'abîme me glaçait les sens ; je crois que j'aurais préféré le franchir en fermant les yeux, m'exposant ainsi à m'y engloutir, que de prendre en le contemplant les moyens de l'éviter. Honteuse d'une semblable faiblesse, je parvins à la surmonter. On fit agir la rame et nous retournâmes sur nos pas : ce fut alors que l'idée que je m'étais formée des sensations qu'excite la mer, se trouva

entièrement réalisée ; le mouvement lent et monotone du vaisseau avait disparu, soumis aux caprices des vagues ; une montagne d'eau suivie d'une autre qu'elle semblait vouloir fuir, soulevait notre barque, l'abaissait avec elle, puis l'élevait encore ; cette excitation continuelle, la légère frayeur qui quelquefois s'emparait de moi, le charme que je trouvais dans cette frayeur même et l'affranchissement que je sentais des lois de la société, de ses préjugés, de ses injustices, remplissait mon cœur d'une agitation délicieuse et le faisait palpiter de plaisir, de ce plaisir pur causé par une jouissance morale, par le sentiment de l'existence, et qui renferme quelque chose de touchant et de solennel.

Cette douce exaltation devait bientôt finir; nous touchions à la terre ; j'avais de tous mes vœux retardé ce moment; en la voyant si proche j'éprouvai quelques regrets ; je venais d'être heureuse, et ce genre de bonheur me paraissait d'autant plus précieux, qu'il me semblait tenir à la jeunesse de mon âme et de ma vie, et devoir passer avec elles, puisque je ne le remarquais dans aucune des personnes qui m'accompagnaient. En me rendant compte des nuances qu'il m'avait offertes, je me demandai pourquoi il avait été plus vif dans le canot que dans le beau yacht, où j'avais eu bien moins de sujet de crainte : cette différence désignait à mes yeux celle qui existe entre la vie agitée où les soucis doublent le prix des éclairs de bonheur qui s'y mêlent et l'existence monotone et paisible qui présente une absence égale de grands plai-

sirs et de grandes peines ; une disposition malheureuse m'avait toujours fait préférer la première ; de même, sans hésiter, je donnai mon choix au retour dans la barque.... Et pourtant on s'y mouille, me dis-je, en sentant l'eau pénétrer mes vêtements... Ah! je crains bien que ce mot ne puisse s'appliquer avec autant de justesse à la vie animée, orageuse, qu'au voyage dans la barque !

LÉONA.

Extrait du journal *La Boulonnaise*
du 19 mai 1832.

LE BONHEUR D'UNE VIEILLE FEMME

Je suis arrivée à mes soixante ans ! Me voilà donc décidément *vieille femme* et pouvant jouir tout à mon aise de l'indépendance qu'aucune femme ne peut se promettre avant cet âge heureux où il se place, entre un passé qui ne lui cause aucun regret, un présent qui la rend à elle-même, et un avenir qu'elle ne craint plus.

Rien de triste comme l'extrême vieillesse ; rien d'incommode comme une demi-vieillesse. Mais parlez-moi de soixante ans ! c'est le bel âge ; c'est celui qui me convient : c'est mon point de maturité, de perfection ; c'est là que je m'attendais.

Je ne suis pas jolie, et à soixante ans je ne suis pas obligée de l'être. Une vieille femme n'est obligée à rien dans le monde. Cela me convient d'autant mieux que je ne sais être aimable que quand rien ne m'y oblige, et j'ai eu bien souvent à souffrir des *grimaces* de la société. Je puis donc ne plus rire d'une plaisanterie froide, d'une médisance spirituelle, d'une calomnie adroitement lancée ; ne plus paraître amusée par politesse, animée par contenance. Pour tenir ma place dans les amusements des autres, il suffit que je ne les désapprouve pas ; quand le plaisir n'est plus un devoir, l'indulgence

devient un mérite. On n'en demande pas d'autre à une vieille femme, et cela suffit pour la rendre aimable aux yeux d'un monde qui a tant besoin d'indulgence. Ces conversations frivoles auxquelles je devais autrefois prendre part pour me mettre à l'unisson, je parais bonne aujourd'hui si je consens à les entendre, intéressante si j'y prête quelque attention. On me tient compte de la part que je prends aux plaisirs d'une fête où j'ai refusé d'aller ; de la sincérité avec laquelle je loue le chapeau de telle demoiselle, n'ayant pas l'intention d'en faire faire un pareil. Je puis aussi, sans qu'on me soupçonne d'une arrière-pensée, déclarer hautement mon opinion sur toutes les parures des dames que j'examine à loisir dans les concerts et les bals, où je vais satisfaire une *innocente* curiosité ; jeter çà et là un coup d'œil scrutateur ; exercer avec mes contemporains une *douce* critique ; rappeler quelques souvenirs et comparer, mettre en parallèle *jadis* et *aujourd'hui*, en faisant peut-être l'éloge de l'un aux dépens de l'autre, mais toujours avec bonne foi.

On peut tout passer à ceux de qui on n'attend rien ; et dans la vieillesse on n'attend rien du monde, parce qu'on n'a rien à lui offrir ; on le regarde comme moins important à mesure qu'on y devient moins importante. Je pardonne à certaine dame du *bon ton* lorsque après m'avoir questionnée avec une apparence d'attention, elle se tourne d'un autre côté sans écouter ma réponse. Je ne tiens pas non plus absolument à ce que les *fashionables* du jour me remarquent et me saluent comme s'ils me reconnaissaient, après avoir été reçus chez moi quelques

jours auparavant. Qu'on ne se gêne pas pour moi, en revanche je ne me gêne pas pour les autres. La mode n'a plus d'empire sur moi. L'utilité, la commodité, le soin de me préserver du froid, voilà mon but dans la recherche de ma toilette : j'aime mieux un *ridicule* qu'un *rhume*. Le ridicule quand on est vieille, serait de s'enrhumer pour des gens qui ne vous en sauraient nul gré. A soixante ans, il faut se moquer de l'approbation du monde, afin que le monde ne se moque pas de vous.

A soixante ans, l'insouciance est de la raison, l'indolence de la dignité, la paresse un mérite. Une vieille femme n'est jamais mieux que chez elle. Quelque part qu'elle se trouve, elle doit être sensée y exercer une sorte de magistrature ; il faut qu'elle soit sûre qu'on y aura le ton qui lui convient, ou qu'elle se croie en droit de le changer par sa présence. Une vieille femme doit toujours pouvoir supposer qu'on la respecte, mais le respect veut qu'on l'attende ; il ne s'accorde guère à ceux qui vont le chercher ou qui veulent le commander.

Le moyen de vivre avec dignité dans le monde, c'est de savoir s'en passer, et comme il est aisé à soixante ans de se passer des gens qui ne se soucient pas de vous ! Comme on se sent calme sur des plaisirs qui ne peuvent plus être embellis par l'espérance d'un succès ! Bien ou mal, il faut, dans la jeunesse, que chacun joue son rôle. La vieillesse nous affranchit de ceux qui ne nous conviennent pas. Qu'une jeune personne danse bien ou mal, il faut qu'elle danse ; qu'elle soit belle ou laide, il

faut qu'elle se montre : une jeune personne doit faire comme les autres ; une vieille femme ne fait que comme il lui plaît ; elle a trop peu à prétendre pour craindre le reproche de prétention ; elle fait trop peu de sensation pour qu'on l'accuse de se singulariser. La liberté dont elle jouit la dédommage amplement des charmes qu'elle a perdus. Elle peut permettre à la conversation de s'animer, dès qu'il n'y a plus à craindre qu'elle l'entraîne. Sa gaieté peut être moins circonspecte, son commerce plus facile, sa bonté plus familière, sa sensibilité plus expressive.

La beauté voit périr ses traits,
Les roses du teint se flétrissent.
Mais le cœur ne vieillit jamais.

BERNIS.

Il est à peine permis à une jeune personne d'être franche jusqu'à quinze ans ; une femme qui a été raisonnable autant qu'on peut l'être, redevient franche à soixante : elle peut parler des avantages qu'elle n'a plus, sourire des travers qui l'ont quittée, se rappeler avec satisfaction tous les mouvements qu'elle a domptés, tous les penchants qu'elle a su vaincre, les avouer sans honte, parce qu'elle en parle sans regret, et joindre la grâce de la faiblesse de son sexe au mérite de la vertu, qui en est le plus bel ornement.

Quel dommage cependant qu'avec tout cela on ne puisse encore être jeune et jolie !

Une Boulonnaise.

(Mlle DACQUIN.)

Extrait du Journal *La Boulonnaise*
du 22 décembre 1832.

UNE SOIRÉE DE JEUNE FILLE

Alors que sur les monts l'ombre s'est abaissée
Des jours qui ne sont plus s'éveille la pensée !

La neige tombe par flocons ; l'horizon est chargé de nuages gris de perle, que la lumière de la lune perce à peine ; la rigueur du temps ne vous effraie point, mes jeunes amies ? l'attente du plaisir vous rend insensibles à la légèreté de ces jolies robes de gaze... Oui, quittez-moi pour ce bal brillant où je ne puis vous suivre ; mais laissez-moi achever votre parure, placer ce bouquet : s'il t'échappe, Alice, tu songeras à moi. — Eh ! bien, qu'avez-vous toutes deux ?... Vous voilà redevenues sérieuses !... Voudriez-vous me cacher votre joie ?... ce serait bien mal ! Suis-je donc égoïste ? — Oh ! non, non, s'écrièrent-elles ensemble ! et reprenant aussitôt leur charmante gaieté, elles continuèrent à s'entretenir des plaisirs que leur promettait la soirée : « C'est un parti pris, me dit Zoé ; tu veux rester seule !... A-t-on l'idée d'une pareille folie !... sacrifier tous les bals d'un hiver... et pourquoi, et pour qui ?... C'est sans doute un vœu offert à quelque madone, à ton ange gardien, peut-être ! ou plutôt à quelque lutin, ajoute tout bas Alice, en me regardant malignement... Allons, belle soli-

taire, on respectera votre silence, continua-t-elle, en voyant que je ne répondais point, mais je t'en préviens, on ne pourra te plaindre... » Elle prononça ces derniers mots en me pressant la main avec tant d'affection, en fixant sur moi des regards remplis d'un si doux intérêt qu'elle se donnait à elle-même un démenti formel... « Mon boa, mon éventail, s'écria Zoé... la voiture nous attend... Parle bien vite si tu as un regret. — Non, non, sois tranquille, lui répondis-je en souriant...—Adieu donc... demain à ton réveil nous te raconterons notre soirée!... »

Elles partirent... Qu'elles étaient bonnes et jolies !... Alice surtout, si pimpante, si spirituelle... Elles sont vraiment heureuses, pensai-je, en entendant les derniers accents de leurs voix... Voilà pourtant comme je serais si... mais pourquoi revenir sur le passé !... J'ai brisé tous les liens qui m'y attachaient. Ne pourrai-je jamais bannir le souvenir doux et cruel qu'il réveille en moi... La nuit, le jour, seule, et au milieu du monde, il est là, toujours là !... Ah ! qu'il reste du moins enseveli dans mon cœur !... C'est là seulement qu'il peut se réfugier sans crime !... J'ai refusé ce bal... lorsque l'âme est atteinte, l'éclat d'une fête nous irrite... Cette musique vive et brillante est trop peu en harmonie avec nous... Oh ! oui !... et c'est pourquoi j'ai refusé ce bal !... mais en suis-je certaine... Osons sonder les replis de ma pensée... la plaisanterie d'Alice me fait entrevoir une vérité que je cherchais à me cacher... Hélas! il faut l'avouer : malgré tout ce qui me sépare de lui

pour jamais, le bonheur de faire un sacrifice à ce qu'il appelait autrefois son repos, est le seul but du sacrifice de cette soirée... Je me serais reprochée comme un vol l'étourdissement, la distraction qu'elle m'aurait offerte ; et pourtant que dois-je attendre, que dois-je vouloir, si ce n'est l'oubli, rien que l'oubli ! Eh ! bien oui, j'en aurai la force, je le voudrai, je le veux, même !.,. Mais hélas ! ce n'est point encore ma volonté qui veut !...

Minuit sonne... il y a déjà trois heures que je suis seule... Comment ai-je employé ces heures !... J'ai lu, j'ai rêvé... puis j'ai causé avec la flamme bleuâtre de mon foyer ; j'ai considéré avec une curiosité d'enfant les figures bizarres qu'il représente ; j'ai été même jusqu'à me demander si cette flamme ne pouvait envelopper un autre Trilby... Pour toute réponse je la vis disparaître... Enfin, pour achever ma soirée, je me suis mise à écrire ce que j'avais pensé... Maintenant je quitte la plume en espérant le sommeil... Allons, je suis presque contente : le temps s'est passé sans trop le sentir.

Sans signature.

(Attribuée à Mlle Dacquin.)

Extrait du journal *La Boulonnaise.*
du 13 avril 1833.

LA GONDOLE

Sur les flots caressants de la riche Brenta,
Par l'aile des zéphyrs, doucement agitée,
Glissant entre les fleurs d'une rive embaumée,
Une barque légère à nos yeux s'arrêta :
« Le chant de la barcarole
« Est plus doux quand vient le soir ;
« Les vœux enivrans de l'espoir
« Attendent la gondole ! »

D'un élégant balcon une femme s'élance...
Elle est jeune, elle est belle ! un sourire enchanteur
Enlève à son amant les doutes de l'absence :
« Paola, près de toi je suis tout au bonheur !... »
« Le chant de la barcarole
« Est plus, etc... »

Mais la nuit de son voile a couvert le rivage,
Point de bruit... ils sont seuls !... devinons leurs plaisirs !...
Sous le rideau soyeux la brise ouvre un passage,
Et mêle ses parfums à leurs brûlants soupirs !...
« Le chant de la barcarole
« Est plus, etc... »

Après tant de contrainte oser dire je t'aime !
Et n'avoir pour témoins que son cœur et les cieux !...
Ah ! pourquoi faut-il donc que ce bonheur suprême
Nous ramène si vite au chagrin des adieux !...
« Le chant de la barcarole
« Est plus, etc... »

Le plaisir nous invite, il sourit, puis il passe...
Décevant et cruel le regret suit l'amour !...
Déjà de mon palais j'aperçois la terrasse,
Il faut nous séparer, hélas ! voici le jour !...
« Le chant de la barcarole
« Est plus, etc... »

Adieu, ma Paola, jusqu'à l'aube nouvelle...
Donne un baiser... je pars ! la barque touche au bord;
Lorenzo le premier, descend, pâlit, chancelle...
Le poignard d'un jaloux vient de l'attendre au port.
« Le chant de la barcarole
« Ne s'entendra plus le soir...
« Les vœux enivrans de l'espoir
« Ont quitté la gondole !... »

LÉONA.

Extrait du journal *La Boulonnaise*
du 28 juillet 1832.

INCERTITUDE

He never spoke of love !
Mrs Gore

Il dit que mon regard est pur comme un beau jour !
Il dit qu'il est touché de ma pâleur rêveuse !...
Il dit que tous ses vœux sont de me voir heureuse ;
Mais il ne parle pas d'amour !

Il dit que de ma voix l'accent triste et timide,
A la douceur de la brise du soir ;
Il dit qu'il suit souvent l'onde calme et limpide
Où, dans un frêle esquif, je berce mon espoir.

De ma solitude chérie
Il connaît, je le crois, le plus secret détour ;
Son souvenir trouble ma vie !
Mais il ne parle pas d'amour !

Il dit que ma gaieté distraite et fugitive
Le charme et l'agite à la fois !...
Il a voulu savoir si mon âme craintive
D'une âme tendre avait fait choix :

Est-ce une épreuve ? est-ce une alarme ?...
Dois-je espérer et craindre tour à tour ?...
Ma réponse fut une larme;
Mais il n'a point parlé d'amour !...

Léona.

Dieu 16 Janvier 1877

Mon cher neveu,
deux lignes précipitées
pour t'accuser réception
de nos dix mille
francs qui viennent
de m'être remis
sains et saufs — J'ai
le regret de voir
que tu as renoncé
à Paris — J'espère que
cela ne veut pas
dire que tu es encore
souffrant — Je vais de
suite rue Godot
porter à Blanche
ou part — mille
amitiés à Marie
ta bien dévouée en
hâte p. Dacquin

Donne moi de tes nouvelles

Autographe de Jenny Dacquin.

CORRESPONDANCE DE L'INCONNUE

CORRESPONDANCE DE L'INCONNUE[1]

Mlle Jenny Dacquin

N° I

Paris, 23 août 1857.

Mon cher neveu... Tout se confirme pour mon départ demain à onze heures du matin. — Nous irons à Lucerne vraisemblablement. Ce qui est certain, c'est que nous entrerons en Italie par le Simplon ou le Saint-Gothard. Je me laisse faire. Pourvu que je ne voyage pas à pied, je serai d'une mansuétude extraordinaire. Tout ce que l'on raconte de la vie privée des mulets me porte à croire qu'ils deviendront mes meilleurs amis. Je simplifie tant mon bagage, que mon sac vert ne contient que des guides et des cartes. Mes préparatifs sont terminés. Je vais aller passer l'après-midi au Jardin des Plantes... sans aucune envie de me faire empailler.

Au revoir, très cher ami. Mon plaisir sera-t-il ce que j'imagine ? je te le dirai au retour.

1. Nous avons omis la plupart des formules de salut, pour simplifier en évitant les répétitions.

N° II

Como, 9 septembre 1857.

J'éprouve un véritable besoin d'avoir de vos nouvelles, et les admirables choses que je vois ne me font pas oublier mes plus chers amis. Il y a huit jours que nous avons quitté Paris, et il me semble qu'il y a un siècle ; car ces huit jours sont plus remplis que le reste de ma vie.

Nous nous arrêtons à Como, pour nous reposer de tant d'émotions nouvelles que nous ressentons bien vivement tous les trois. Ma prétention personnelle est d'être calme, voire même froide ; mais je suis froide comme un volcan, et calme comme un tourbillon.

Tu connais la transparence de ton amie. Jusqu'à présent le lac des Quatre-Cantons est tout ce qui m'a enchantée le plus. Ici, en pleine Italie, les couleurs et les contours du paysage sont d'une beauté inexprimable ; mais à Lucerne les glaciers qui apparaissent au-dessus des coteaux de la plus merveilleuse verdure laissent un souvenir qui surpasse tout.

Le passage du Saint-Gothard nous a électrisés. Ma lâcheté naturelle n'est un mystère pour per-

sonne. Eh bien ! très cher neveu, j'ai franchi à pied avec bonheur le pont du Diable, couvert de l'écume d'un torrent. Il faut que je me hâte d'ajouter qu'il y avait la même sécurité que sur le balcon de la rue de l'Écu. En traversant le Saint-Gothard, nous nous sommes arrêtés pour dîner à Andermatt. C'était un festin très original : des côtelettes de chevreuil aux câpres en face des neiges éternelles, et une tarte aux prunes avalée impunément au bruit du Tessin, qui se précipitait en cascade sous nos fenêtres. Je n'oublierai ce contraste de ma vie. Dira du mal de la civilisation qui voudra. Il faut être bien ingrat pour cela. Nous avons bu à ce même Saint-Gothard un petit vin d'Asti qui ne rendait les gens ni tristes ni bêtes. Au reste tout ce confort nous était nécessaire ; car la descente a bien éprouvé nos nerfs. Il y a, dans cette descente, un endroit plein des plus belles horreurs, qu'on appelle le val *Tremola*, ainsi nommé parce qu'il fait trembler ou qu'il tremble quelquefois lui-même.

Représente-toi vingt rampes ou terrasses superposées, avec des tournants d'une rapidité terrible, que l'on descend en zig-zag et au trot. A chaque détour on a le droit de recommander son âme à Dieu.

Nous avons déjeuné hier à Lugano. Nous avons passé la matinée sur le lac qui est encore plus joli que la description de Stendhal, et nous sommes allés en voiture gagner le lac Como. Après une adorable traversée de deux heures, nous avons dîné à Como. Ce matin je t'écris sur une terrasse cou-

verte d'orangers et de myrtes, en face d'une nappe d'eau bleue comme le ciel. Nous irons coucher ce soir à Milan.

Mon esprit est sans cesse avec vous. Quel bonheur quand je vous reverrai. Je vous embrasse comme je vous aime.

N° III

Grenoble, 5 juillet 1858.

Il m'en a coûté d'attendre ainsi pour vous écrire ; car j'étais sans cesse en pensée près de vous tous. Mais il était convenu que je ne vous donnerais de mes nouvelles que de Grenoble. Mes deux journées à Paris se sont passées comme deux instants, et voici mon premier repos depuis que je vous ai quittés. Je me trouve transportée comme par magie dans un si délicieux pays que je ne sais plus me rendre compte du temps.

J'ai eu une très agréable promenade de Paris à Lyon. Je me suis trouvée avec deux jeunes mariés qui allaient passer leur lune de miel en Lombardie. Ce jeune ménage est de Lille. Le mari banquier de vingt-quatre ans, très joli garçon et aimable; sa femme fort riche, j'aime à le croire ; car je ne lui ai pas découvert de grandes attractions extérieures.

A 9 heures et demie j'ai trouvé Louis, sa femme et ses parents de Lyon, à la gare, et à partir de ce moment je suis entrée en pays conquis. — Je renonce à te décrire la beauté romantique de ce pays. Je n'ai rien vu de plus frappant en Suisse. Nous

sommes au milieu de montagnes couvertes de neige au sommet, et de verdure au premier plan. Je me suis levée à 4 heures ce matin pour voir le soleil ; il va sans dire que je me suis recouchée peu après.—Nous avons un très bel appartement; notre balcon fait le tour de la maison et donne sur les Alpes et la vallée du Grésivaudan. Je ne puis m'en arracher, et mon seul regret est de ne pas avoir mes chers amis de Boulogne avec moi. Je n'ai pas encore la moindre idée de la ville ; notre maison est à l'extrémité, en pleine campagne. De 3 heures à 6 heures, nous allons nous asseoir dans la vallée avec des senteurs si aromatiques qu'on se croirait en Paradis.

Très cher enfant, je désire ardemment de vos nouvelles. Conte-moi tous vos faits et gestes, et surtout proscris le petit format.

Je m'aperçois que mon encre est de la très petite vertu et illisible, comme si mon écriture ne l'était pas.

Je t'embrasse ainsi que ta mère, comme je vous aime.

N° IV

Grenoble, 8 juillet 1858.

Cher neveu, ta lettre m'a fait un énorme plaisir et m'a presque rendu les beaux jours de Boulogne. Tous tes détails m'ont fort amusée. Je suis surtout heureuse de te savoir si bien remis. Je ne te recommandais la prudence qu'autant que ta santé l'exigeait. Je te recommande maintenant l'audace ; mais je vois qu'il n'en est nul besoin, et je m'en réjouis.

Nous espérons commencer nos petites excursions vers le 20 juillet. Louis a un congé de quelques jours que nous remplirons de notre mieux. En somme, nous serons limités par l'implacable question finance et enfant.— Nous commencerons par la Grande Chartreuse. Après-demain nous comptons aller à Uriage en nombreuse compagnie. La moindre course est ravissante ici. On dirait que les montagnes vous suivent ; on ne peut faire un pas sans les voir, et quels aspects ! — Nous avons fait connaissance avec la ville, qui est plus drôle que jolie. D'abord il faut bien se figurer qu'il n'y a qu'une seule jolie ville en France à habiter : c'est tout simplement Boulogne. — Ce qui nous met

l'âme en joie ici, c'est la beauté du pays, la facilité et le bon marché de la vie. Quant à la chaleur, elle est constamment rafraîchie par le vent qui vient des Alpes et qui fait un tel vacarme que nous nous croyons en pleine mer.

Prie bien mon amie de m'écrire, et toi-même ne m'oublie pas. J'ai un véritable besoin de me rapprocher de vous et d'avoir de vos nouvelles. C'est le plaisir des plaisirs pour me servir d'une expression célèbre...Je t'embrasse de grand cœur.

N° V

Grenoble, 13 juillet 1858.

Cher neveu, si tes lettres ne me faisaient un tel plaisir je troublerais le sang-froid de ta mère en la priant bien de m'écrire ; mais je suis trop contente qu'elle se repose sans qu'aucune privation ne s'ensuive pour moi. Tu sauras pour ta gouverne que c'est jour de fête quand une lettre d'Émile arrive. Louis et Blanche en demandent humblement la lecture et *baby* danse sans savoir pourquoi.

Ainsi, cher ami, tiens-toi pour averti du plaisir que tu nous fais quand tu penses à nous. Quoique infiniment satisfaits de notre nouvelle existence, nous éprouvons parfois quelque vague sentiment d'exil et d'éloignement qui n'a rien d'agréable. Merci donc mille fois de tes lettres qui nous aident à secouer cette impression-là.

Nous avons ici une chaleur très modérée, ce qui me fait supposer que vous devez geler à Boulogne. Il y a trois jours, 9 juillet, j'ai eu une grande surprise en m'éveillant ; il avait neigé toute la nuit sur les montagnes et les sommets, roses la veille, étaient tout blancs. Cette neige tient, et tu peux te figurer quel effet singulier elle produit sur le pay-

sage le plus riche et le plus riant. Nous sommes hier montés à la Bastille pour jouir du spectacle, trois heures de montée et une heure de descente, par des pentes fort roides ; mais le plaisir dépasse la peine : toute la chaîne des Alpes couverte de neige, et au pied la vallée du Grésivaudan belle et verte, comme la terre promise.

Nous avons vu de là le coucher du soleil. C'est l'un des plus beaux souvenirs que je conserve. Je commence à connaître la ville qui a mille ressources et quelques habitants fort agréables. Je crois que mes chers enfants s'amuseront l'hiver. Moi, je cultive la bibliothèque, et c'est la seule société intellectuelle que je désire. Les promenades et le paysage suffisent à mes autres besoins. La glace et la verdure se rencontrent partout. C'est bien amusant de cueillir des rhododendrons dans la neige.

Je suis bien contrariée de l'enrouement du Président ; il devrait mieux soigner cela ; mais je crois que l'Esprit des courants d'air a présidé à sa naissance, tant il les recherche.

N° VI

Grenoble, 29 juillet (1858).

Mon cher neveu..... Lundi à 6 heures du matin nous sommes partis pour la Grande Chartreuse. Nous étions en joyeuse humeur. Notre société se composait de neuf personnes dont trois dames. Nous sommes arrivés à 11 heures à Saint-Laurent-du-Pont, par une route si pittoresque que je ne pouvais croire que la Grande Chartreuse pût nous offrir rien de plus beau.

Après un déjeuner assez bouffon, nous avons fait choix de nos montures, et c'est là que le courage de ton amie ne brillait pas d'abord du plus vif éclat ; mais il s'est ranimé par miracle. L'ascension s'est faite à mulet et à pied, nous avions entre nous et le précipice un guide et un capitaine d'artillerie tenant la bride du mulet. C'est d'abord un torrent magnifique, au-dessus duquel on s'élève toujours sans le perdre de vue un instant, puis des prairies, des rochers couverts de sapins séculaires, des forêts qui se détachent sur le ciel et tout à coup un désert, et des gorges si majestueuses et si terribles que nos compagnons se croyaient en Kabylie.

Je t'épargne la suite de notre excursion, qui nous a charmés et ravis, pour ne pas abuser de ta patience, très cher neveu. La grandeur et la poésie du site dépassent tout ce qu'on peut imaginer ; mais l'ensemble est d'une si effrayante solennité que notre plaisir d'arriver au monastère n'a pu se comparer qu'à notre satisfaction d'en partir. Nos messieurs ont tout visité en détail et sont allés à matines. Nous, pauvres femmes, on nous a parquées dans un couvent voisin. Nous nous sommes un peu querellées avec les religieuses. Nous n'avons pas même eu le plaisir de dîner tous ensemble.

Tout cela était au fond plus étrange qu'amusant. Mais je crois qu'on n'a jamais tant ri à la Grande-Chartreuse. Nous avons mangé des fraises qui avaient le parfum du ciel. Nous sommes revenus hier soir à Grenoble. — Nous avions été la semaine dernière à Uriage, c'est un véritable enchantement : verdure, soleil, château du temps de saint Louis et les glaciers dans le lointain. Mon seul regret est de ne pas partager avec vous le plaisir que j'ai ici. Embrasse ta mère pour moi, et somme-la de m'écrire.

N° VII

Grenoble, 22 août (1858).

Mon cher neveu, je te remercie d'avoir trouvé le temps de penser à moi. C'est très aimable de ta part. C'est de plus une bonne action ; car vous me manquez tous les trois énormément, malgré la vie plaisante et très douce que je mène ici. Une lettre rend toujours pour quelques minutes l'illusion de la présence réelle. As-tu quelque notion de ton retour à Paris et des projets de ta mère à cet égard? Moi, je suis dans la plus complète ignorance de mes mouvements futurs. Je les réglerai un peu sur les vôtres. En attendant, je laisse couler les jours ; la liberté n'est bonne qu'à cela. Nous avons eu des chaleurs telles, la semaine dernière, que nous avons pris l'habitude du pays de faire une sieste en règle. Mon indolence naturelle s'en est sensiblement accrue.

Nous sommes fort invités en ville et campagne. Tout le monde ici a la volonté de s'amuser et les amitiés s'engagent vite. Elles se dégagent sans doute de même. C'est ce que nous verrons plus tard. Nous avons eu une soirée chez nous cette semaine : jeu, musique, et danse pour la fin. On est

parti à 2 heures du matin. L'appartement de Louis est charmant ; c'est une des rares maisons neuves de Grenoble. Si tu voyais les vieilles, qui remontent presque toutes (la préfecture en tête) au connétable de Lesdiguières, tu frémirais d'horreur. C'est tout ce qu'il y a de plus dégoûtant et de plus pittoresque. Nous autres gens du Nord nous ne nous habituerons jamais à cela...

N° VIII

Grenoble, 19 septembre 1858.

Mon cher neveu... Tu ne me donnes pas assez de détails. Tu sais combien je suis curieuse. Si cette représentation des ombres chinoises du Papa Marmin se confirme, je crois que je reviendrai tout exprès de Grenoble pour y assister ; car elle me procurerait un rajeunissement que je me garde de préciser, mais qui certes en vaut la peine. En attendant, je vois que vous passez fort bien votre temps et que vous songez à diverses visites de campagne, mais c'est ici, cher ami, que vous devriez venir passer vos vacances. Je te regrette bien souvent. J'espère avoir tes parents à mon retour. Je ne rêve que passer ma vie entre mes enfants et vous.

N° IX

Grenoble, 30 septembre 1858.

Mon cher neveu, j'ai été enlevée de tous côtés ces jours-ci; autrement je t'aurais remercié plus tôt de ta lettre qui m'a fort amusée, comme toujours, et transportée au milieu de vous. Je compte revenir à Paris vers le 20 octobre. Je crois raisonnable de ma part d'essayer de me réacclimater chez moi et d'y attendre tes parents, au lieu d'aller les chercher. Tu m'aideras à prendre patience. Tu vas donc me conter de vive voix des contes de toutes les couleurs...

.....Nous sommes ici en pleine vendange par un temps admirable. C'est fort curieux et amusant de se trouver dans ces immenses champs de vignes suspendues comme en Italie. C'est surtout d'une nouveauté merveilleuse pour nous autres gens du Nord.

Nous avons fait hier une partie délicieuse : nous sommes allés déjeuner, à six lieues de Grenoble, aux lacs de Laffrey; il y en a un bleu, un noir et un blanc. Il faut aller les chercher à mille mètres au-dessus de la mer, par une montée magnifique qui a huit kilomètres. Le mont Blanc nous est

apparu de là dans toute sa gloire. J'ai eu dans cette journée un plaisir d'admiration que je n'oublierai jamais. Nous étions vingt et nous avons fait un repas sur l'herbe, avec un appétit et une gaieté qu'on ne soupçonne même pas dans la plaine. Tu ne te fais pas une idée de ce qu'on éprouve de bien-être et de légèreté d'esprit sur ces hautes cimes, c'est un air qui double le sentiment de la vie.

Le parfait contentement est d'être en pareil cas géologue ou peintre. Tous nos compagnons avaient des marteaux. Tu aurais bien ri de me voir m'ébahir du cristal de roche et de minéraux étranges que nous trouvions à chaque pas, moi qui n'ai jamais ramassé un caillou. Je pense que l'ignorance a ses harmes, parce qu'elle réserve plus d'étonnements que la science. J'ai inventé ce paradoxe pour me consoler de ne rien savoir. — A bientôt, très cher enfant.

N° X

Grenoble, 12 octobre 1858.

Mon cher neveu, je reçois une lettre de mon amie qui me met l'âme en joie, et il ne faut rien moins que ses nouvelles pour me consoler de l'horrible temps qu'il fait. Toute la beauté de ce pays s'est évanouie depuis deux jours. Nous sommes comme dans un entonnoir dans lequel il y aurait un affreux ouragan. Ce n'est pas une trop jolie position sociale. — Enfin il faut que le souvenir des heureux jours aide à supporter les mauvais, et que je cache à mes enfants combien je suis lâche devant la pluie. Je t'écris à Paris sans te laisser respirer pour te demander une ou deux petites corvées...

Veux-tu passer le 15 chez ma concierge avec le terme de mon loyer que tu échangeras contre une quittance? Je tiens à cette exactitude militaire, dans l'espoir qu'un si beau procédé m'évitera toute augmentation. C'est de la candeur de ma part ou je ne m'y connais pas.

Très cher ami, tâche de m'écrire. Je te fixerai bientôt le jour de mon arrivée. Je n'en sais rien encore; je commence à entrevoir la possibilité de revenir rue Jacob. Je crois que c'est le triple rideau

de brouillard qui couvre tout l'horizon depuis deux jours qui m'aide à penser au départ; sans parler du grand plaisir de te retrouver et de reparler des tiens et des miens.

Je projette plusieurs parties ensemble pour me consoler. Il y a bientôt trois ans que je n'ai été au spectacle; je brûle de voir les *Noces de Figaro*. Attends-moi pour cela.....

N° XI

Grenoble, 25 octobre 1858.

Mon cher neveu, je suis sans nouvelles de ta mère et de toi, et cela m'ennuie. J'avais irrévocablement décidé avec moi-même mon fameux départ pour jeudi 28 ; mais il m'arrive une aimable surprise, qui me retarde de quelques jours. Virginie D... va à Toulon et elle compte revenir par Grenoble. C'est une bien grande joie pour nous, et pour moi-même une occasion providentielle de rentrer à Paris ; car ce long voyage toute seule, et un peu triste de quitter mes enfants, ne me plaisait guère. Cette même Virginie m'écrit des lettres ébouriffantes de satisfaction, que je partage et que nous partageons tous. Tu sais ce qu'elle a toujours été pour nous et comme elle a aimé les nôtres qui ne sont plus. Quand on retrouve de tels amis, c'est comme si on ramassait un peu du passé. C'est ce qui me rend si heureuse quand je suis avec ta mère.

Virginie passera ici quatre à cinq jours ; puis je t'annoncerai notre arrivée.

N° XII

Grenoble, 12 novembre 1858.

Mon cher neveu, mon départ se dessine et je t'annonce que nous quittons Grenoble lundi ou mardi. Je ne suis pas encore fixée si j'aurai l'héroïsme de passer une nuit en chemin de fer par ces grands froids et j'en doute fort. D'ailleurs Virginie a le désir naturel de voir Lyon, et nous nous y arrêterons pour un jour. Elle est depuis son arrivée dans une joie sans pareille. Le beau temps l'a favorisée ; elle a vu ces admirables montagnes qu'elle a prises pour des nuages. Elle est ravie d'être avec nous et, dans ses moments de repos, se métamorphose en *Peau d'Ane :* tartes, galettes, c'est un feu roulant.

Quel plaisir j'aurai à te voir, cher ami. Comme je ne veux te causer aucun dérangement, je ne te dis pas l'heure de notre arrivée. Je n'y ai pas un immense mérite, vu que je ne la sais pas bien moi-même. Quant au jour ce sera mercredi ou jeudi.

J'aurai besoin de tant de consolations et de distractions en quittant d'ici qu'il me faudra faire au moins douze folies pour retrouver mon équilibre.

L'une d'elles sera sans doute un entonnoir. Nous ne compterons pas les autres. Mon amie est plus au courant des modes que moi. On se rouille singulièrement là-dessus en Dauphiné ; on se contenterait volontiers pour toute draperie d'un rayon de soleil. Ce pays-ci a bien des charmes en automne, quoique les lointaines excursions soient impossibles. Nous avons des effets de montagnes encore plus surprenants peut-être qu'en été. Je ne te demande plus de m'écrire. Récapitule toutes tes histoires et de fraîches nouvelles de tes chers parents. Je t'enverrai une estafette à mon arrivée.

N° XIII

Grenoble, 26 mai 1859.

....Nous voici réinstallés dans cet adorable Dauphiné, comme si nous n'en étions jamais partis et comme si nous n'en devions jamais partir. Nous avions hier un cortège de diverses armes à notre rencontre au chemin de fer.

J'ai eu la faiblesse de pousser des cris d'admiration et de plaisir à la vue de la grande chaîne toute couverte de neige. Ce matin nous avons mangé les vraies fraises des Alpes à notre déjeuner. Reste à savoir combien durera ce répit.

Louis a une batterie de siège qui ne peut être employée de suite. Vivons au jour le jour. L'imprévu gouverne la vie, la nôtre surtout...

N° XIV

Grenoble, 10 juin 1859.

Ta lettre m'a fait tant de plaisir que je n'ai pas songé à m'ébouriffer de cette jolie figure de rhétorique, appelée ironie, dont tu as fait usage à mon endroit. J'en ai ri de bon cœur, croyant t'entendre parler et regrettant seulement de ne pouvoir te donner la réplique de vive voix, pour te traiter selon tes mérites. Mais ce luxe m'était interdit. Je te dirai simplement que j'ai vu là une petite preuve d'amitié qui ne m'a pas été désagréable.

Je te réponds que je ne suis pas en partance pour Turin. Je suis en partance pour Paris, où Louis nous expédiera deux jours avant qu'il ne quitte Grenoble. Il n'a pas encore son ordre de départ. On croit que sa batterie ne marchera que contre les murailles de Vérone ou de Mantoue ; on n'en sait rien précisément, et nous attendons patiemment.

Avec quel charme je me retrouve dans ce pays, cher ami, et pourquoi faut-il que le projet que nous avions fait de t'appeler à nous vers juillet ne puisse se réaliser. Nous avons fait hier une promenade qui te transporterait de joie. La végétation est si

riche en ce moment, il y a des fleurs si prodigieusement belles qu'en allant les chercher hier dans des prairies enchantées à 1.200 mètres au-dessus de la mer, je ne me suis pas aperçue de la fatigue...

Ici est la brillante et charmante Mme S... dont je t'ai parlé l'année dernière. Elle fait les délices de nos soirées par sa voix merveilleuse et son esprit non moins séduisant. Mais elle méprise les femmes, et ne s'en cache pas, ce qui est plaisant.

Ne sois pas triste, cher ami. J'abhorre la tristesse vague comme un ennemi. Je n'admets que celle causée par les événements. — Nous sommes un peu tristes nous-mêmes : nous apprenons tous les jours la mort de jeunes gens de nos amis qui étaient à Magenta. La guerre est une chose horrible: — Je regarde dix fois par jour la carte d'Italie. C'est à Magenta que la Douane d'Italie nous a visités en allant à Novare. Nous y sommes restés trois heures. Cela m'amuse de suivre toutes les opérations, avec mes souvenirs des lieux, qui sont très vifs...

N° XV

Grenoble, 22 juin 1859.

Je ne savais que penser de ton silence; je te croyais à Boulogne. Je craignais que tu ne fusses souffrant, tu n'as été que paresseux; cela vaut mieux. Ta lettre m'a fait grand plaisir. J'ai su par ta mère la mort et les dispositions du cousin ; elles auraient pu être meilleures. Nous avons pris la chose avec philosophie. Je n'ai jamais compté que sur l'improviste, et je n'admets jamais le probable. Ce procédé m'a donc évité tout désappointement...

Nous sommes dans le provisoire jusqu'au cou. Louis s'impatiente. Il n'y a vraiment pas de quoi. Il paraît que nos gens là-bas sont dans l'eau jusqu'aux genoux. La batterie de Louis va être détachée à Sassenage, et comme ce n'est pas de là qu'elle bombardera Vérone, je désire qu'elle y séjourne un peu. — On dit que c'est un pas vers le vrai départ, nous verrons bien. — Depuis trois jours nous avons un temps abominable. Mon humeur varie comme le temps. Quand le soleil éclaire tous ces adorables paysages, j'oublie la guerre et tous les dangers qui nous menacent. Quand il pleut, j'entrevois la conflagration générale et j'ai toutes sortes d'idées noires.....

N° XVI

Grenoble, 2 juillet 1859.

... Lundi dernier, en revenant d'un délicieux voyage à Allevard, nous avons appris que Louis était mis sur le pied de guerre (par télégraphe), avec ordre de se tenir prêt à partir d'un instant à l'autre. Cela m'a désolée et surprise bêtement, comme si je ne m'y attendais pas. Enfin il faut subir les nécessités de la carrière et tâcher de se remonter le moral. Nos caisses sont faites, l'appartement ravissant est loué et nous voici à la veille de quitter ce pays que j'aime d'une passion croissante.

Tu ne me fais pas un tableau bien séduisant de cette Thébaïde brûlante où je dois retourner. J'ignore comment nous y respirerons, Blanche et moi, habituées que nous sommes à l'air si pur de ce pays. Hier soir, pendant l'une de nos belles promenades, je me disais cela en soupirant, tandis que je me sentais ranimée et presque consolée de mes soucis par cette brise des Alpes si délicieuse. Tu es trop jeune pour t'occuper de la qualité de l'air, cher enfant; mais tu découvriras comme moi l'un de ces matins que ce n'est pas une petite

affaire. Je me suis bien moquée autrefois des gens qui s'occupaient de changement d'air. Maintenant, hélas! je les comprends.

Tu n'imagines pas le plaisir que nous avons eu la semaine dernière. Nous avons traversé en voiture découverte toute la vallée du Grésivaudan, dix lieues de longueur; nous nous sommes arrêtés au château de Ferrier et à Poncharra où sont les ruines du château de Bayard. Nous sommes arrivés à Allevard par des gorges d'une beauté incomparable. Je me réjouis de ces belles journées. Dieu seul sait quand nous en retrouverons de semblables.

Je me flatte que nous aurons bientôt la paix et que l'Allemagne fait comme les enfants qui crient parce qu'ils ont peur. La batterie de Louis est destinée à aller devant Vérone. Il paraît plus gai que je ne l'ai vu depuis longtemps, et menace de nous renvoyer avant lundi, si nous faisons des figures tragiques. Nous nous réunissons pour t'embrasser.

N° XVII

Grenoble, 12 juillet 1859.

Tu conviendras qu'il n'y a rien de tel que l'imprévu. Au moment où nous étions au milieu des malles, voilà les dépêches pacifiques qui arrivent et contre-ordre au départ de Louis. — Il est évident que la paix est faite. Il est vrai que cela ne ressuscitera pas les morts, ni ne guérira pas les blessés, mais au moins les vivants respireront plus librement, et c'est quelque chose.

Ta lettre est arrivée au moment où mes craintes s'étaient métamorphosées en joie. Elle m'a fait le plaisir ordinaire.

Tu me fais frémir avec ton récit des conquêtes de ma Félicie; j'appelle la philosophie à mon aide. Je me dis que si elle commet une ou plusieurs folies en mon absence, elle en sera au repentir quand je reviendrai, et le repentir constitue une seconde sagesse plus robuste souvent que la première.

Je compte aller à Boulogne directement en partant d'ici; car Blanche ne reviendra pas avec moi en cas de paix, — de cette paix je ne doute pas un

instant. Je suis curieuse de connaître le sort réservé à l'Italie, quoique, depuis les batailles, je ne me passionne plus pour rien. Le sang versé me fait horreur.....

XVIII

Grenoble, 29 juillet 1859.

Je m'ennuyais de ne pas avoir de lettre de toi. Je croyais par moment que tu allais arriver en surprise. Je vois que tu n'y songes même pas et je me hâte de t'écrire avant ton retour à Boulogne. Je suis bien privée de ne voir ni toi ni les tiens. Nous devons repartir tous d'ici en septembre. Sera-ce au commencement ou à la fin, je n'en sais rien; je me plais beaucoup ici; je retrouverai toujours assez tôt la plaine et ses horreurs. Plaisanterie à part, je compte aller à Boulogne aussitôt que mes enfants seront à Angers. Je serais trop fâchée de ne pas profiter de tes vacances. Ce sera peut-être l'unique occasion qui me sera donnée de longtemps. Cette place de substitut arrivera, puis le mariage, puis les affreux enfants, et la tante et amie n'existera plus pour toi qu'en imagination, ce qui est dur à penser. — Écris-moi dès que tu seras rentré dans tes foyers.

N° XIX

Grenoble, 13 août 1859.

Merci un million de fois de ta lettre. J'étais furieuse contre ta paresse ; mais j'y suis réconciliée, puisque tu en sors par six pages de prose fort agréable à ta vieille amie. Tu sauras, très cher, que tous tes détails me donnent l'innocent désir d'en avoir davantage et surtout de me transporter autrement qu'en pensée dans le délicieux salon de la rue de l'Écu, quoique celui de Grenoble ne laisse rien à souhaiter; mais ce sont les chers amis de cette rue de l'Écu qui me manquent.

Louis et Blanche renoncent à Boulogne pour cette année, ne pouvant y aller qu'en septembre. Si j'émettais la simple motion de prendre les devants et de les planter là, je commettrais à leurs yeux (et aux miens) un crime de lèse-fraternité, et j'en suis incapable. Je m'incline devant la force des choses. Je me croise les bras et je suis le courant des événements, n'ayant jamais eu la vocation pour le remonter, vu mon goût pour la vie facile. — Les choses les plus simples sont parfois bien difficiles, quand je pense que tu n'as pas pu réaliser ce projet innocent de venir nous voir; quand je

pense que je suis partie avec l'idée de revenir à Paris au bout de huit jours et qu'il y a cinq mois de cela, j'acquiers de plus en plus le fatalisme des vrais croyants. Maintenant les revirements pour Boulogne et ta mère et toi-même que je n'ai pas vus depuis si longtemps.... je t'embrasse de cœur.

N° XX

Paris, 26 janvier 1860.

J'ai une correspondance si étendue que je suis obligée de compter avec mes meilleurs amis ; autrement je t'aurais écrit dix fois pour une, car je ne m'habitue pas à ton silence.

... Je suis sortie le soir plus que de raison ces temps derniers, et j'ai rapporté du *Père Prodigue* un immense rhume de cerveau dans le goût du tien. J'ai eu la visite de Mme L... qui m'a invitée à dîner ; faveur que j'ai refusée, aucun intérêt de cœur ne me portant vers les hauteurs de Montmartre...Je t'envoie ma carte de visite par le même courrier. Ce n'est point le portrait de ma fameuse robe ; c'est tout simplement mon sac de velours. Cette fameuse robe est une folie de plus dans mon existence ; elle n'est pratique qu'à très peu d'heures. Tant pis.

Je suis, en plus, indignée contre M. Villemain [1]. Quand on a essayé de faire un livre contre les Jésuites, et qu'on s'est vanté de défendre la liberté de conscience, il est drôle de chanter la palinodie

1. Sur ce passage, cf. plus haut, p. 103.

et d'employer de si pauvres arguments. Il n'y a que l'Empereur qui soit logique. Il ressemble aux bergers du moyen âge qui font danser les loups avec une flûte magique. Il me paraît de plus en plus surprenant et m'amuse et m'intéresse beaucoup. Sous toutes ces incohérences, on sent le progrès et le grand esprit du siècle. Ceux qui vivront verront sans doute de belles choses. Je brûle d'aller politiquer avec mon Président. A nous deux, nous t'exterminerons ; générosité digne des temps héroïques. — Je te préviendrai de mon époque. C'est une question de température.

N° XXI

Grenoble, 28 mars 1860.

..... J'ai eu un voyage court et charmant; j'ai laissé à Paris la pluie et les frimas, et j'ai trouvé ici un soleil radieux et une nature qui ne demande qu'à s'épanouir. La figure de mes enfants était encore bien plus épanouie quand ils m'ont aperçue en chemin de fer. Ils se défiaient de mon héroïsme et craignaient que je ne me misse pas en route par le mauvais temps. — J'ai reconnu la vérité d'un axiome plus ou moins répandu, c'est qu'il ne fait jamais si mauvais temps que l'on pense. Nini me comble de caresses et de questions.

Je suis heureuse de m'être arrachée aux délices de Paris, vu le plaisir que ma présence cause ici et celui que j'éprouve moi-même.

Écris-moi vite, cher ami; dis-moi si mon domicile te satisfait. Je n'ai rien de plus à cœur que de te savoir content et confortable dans mon perchoir. Ma Félicie prévoit-elle tous tes besoins? Vois-tu souvent mes voisins les Bl... Ils trouvent sans doute déjà, les cruels, que tu me remplaces avantageusement.

Parle-moi politique. En ce pays on ne sait rien

on ne s'intéresse à rien ; le pape leur est indifférent; mais les frontières nouvelles le touchent fort. Les souvenirs de 1814 sont palpitants comme s'ils dataient d'hier.

Nous ne savons encore rien du départ. La plaisanterie à la mode chez nous c'est que j'irai passer l'hiver prochain à Alger ; mais je n'en crois rien ; cela achèverait de me perdre pour la vie civilisée et le ciel du Nord.

Je fais tous les jours une belle promenade solitaire avec Nini, qui est une adorable petite amie, comprenant tout et devinant le reste.

N° XXII

Grenoble, 20 avril 1860.

Ta lettre s'est croisée avec la mienne. Tu pouvais bien penser que mon mutisme était involontaire. J'ai eu sur l'œil une fluxion qui n'est pas entièrement passée. De plus, les ouragans survenus se sont compliqués de tourmentes de neige épouvantables. Nous sommes en pleine Sibérie. Deux pieds de neige sur la place Vaucanson et dix dans les campagnes qui nous entourent.

Les montagnes qui me ravissaient d'aise d'ordinaire me font frémir d'horreur. Tu n'imagines rien de pareil à ce spectacle. Il est profondément triste.

Nous fermons nos rideaux. Ta lettre m'a fait comme toujours grand plaisir, cher ami. Je t'assure que j'ai besoin de diversion.....

N° XXIII

Grenoble, 26 avril 1860.

Je te récris pour te dire que sous tous les rapports notre horizon s'éclaircit ; le temps comme notre humeur. Nous avons aujourd'hui une réjouissance de verdure, de neige, de soleil et de ciel bleu à chasser toutes les idées noires du monde. Le départ paraît très prochain. Le colonel a été mandé avant-hier à Paris par le télégraphe, afin de s'entendre sur les dispositions finales pour l'embarquement. Selon les apparences, je reverrai bientôt mes pénates. Il est plus que probable pourtant que je ne te retrouverai plus. Écris-moi, dis-moi tes faits et gestes et ce que deviennent tous nos amis. Mille tendresses à mes excellents voisins. Je vais écrire à Mme Bl..., et lui envoyer mon manteau, que le fourreur ira prendre chez elle. J'y joindrai, malgré l'incompatibilité d'*humeur*, quelques fromages de Vernoz (?) que son mari adore, et que tu aimeras à déjeuner.

Nous sommes tous remontés sur nos bêtes. Nini est dans la plus grande joie d'aller à Alger, voir des hommes noirs (comme s'il n'y en avait pas partout).

As-tu lu la brochure d'About ? dis-moi si elle vaut la peine d'être demandée ici.

N° XXIV

Paris, 19 mai 1860.

Je suis de retour ici depuis lundi soir avec Blanche, Nini, Louis, et le grand-duc Nicolas qui a été notre compagnon de route. N'accuse de mon silence que les mille embarras de l'arrivée et tous les revirements auxquels nous sommes en proie depuis quinze jours. Louis nous a quittés hier soir pour Toulon; il a eu besoin ici pour choses de son métier (1); c'est ce qui nous a fait revenir par la voie directe et brûler Nevers. Le jour où Blanche me quittera, je compte partir pour Boulogne. Je t'aurais tenu au courant de nos mouvements plus tôt, si j'avais eu une seule donnée positive. Ma vie n'appartient plus qu'à l'imprévu.

Je suis tout heureuse de me retrouver dans mon cher Paris, qui me paraît resplendissant. Nini t'a réclamé ; elle dit que tu n'es qu'un petit ingrat ; elle pourrait dire un grand et ne se tromperait guère.

Je suis très consolée de l'Afrique, tant je redoute

1. Mlle Dacquin a sûrement emprunté cette expression à Mérimée.

les affaires du continent. Quelle grande époque ! Quel beau spectacle ! Je dirais volontiers comme le personnage de je ne sais quelle comédie : « Je désire vivre par curiosité. » Comment tout cela va-t-il se débrouiller ? c'est trop original et amusant. — Au revoir, cher, sur le balcon de la rue de l'Écu.

N° XXV

Paris, 29 mai 1860.

Je suis bien désireuse de savoir ce que tu as, et comment tu es... La blanchisseuse a dit à Félicie qu'elle retrouverait ta chemise. Si cette espérance se réalise, on ne donnera pas suite à tes combinaisons machiavéliques. J'ai ri comme une folle du tableau des grands avantages que je dois retirer du linge que je donnerai à blanchir, en déduction de cette précieuse tunique qui me fait penser à celle de Déjanire. Je vois d'ici la scène que j'aurai avec la blanchisseuse à cette occasion. Il n'y a que toi, cher enfant, pour avoir des idées si bouffonnes. On voit bien que tu es de mon école.

Blanche et moi nous passons ici notre temps d'une façon douce et agréable, qui n'existe qu'à Paris. Nous sortons à nos heures, nous recevons nos amis, et Blanche, qui se flatte d'être dans la catégorie des personnes sérieuses, est tout étonnée de devenir presque aussi paresseuse et aussi décousue que moi: c'est là le plaisir.

Louis chemine sur la route de Grenoble à Toulon. Je me sature de lectures sur l'Algérie; j'ai besoin de me monter à un certain diapason pour être contente de ce voyage forcé. En attendant, j'espère Boulogne dans un délai prochain.

N° XXVI

Boulogne-sur-Mer, 14 août 1860.

Ta lettre fort orthodoxe et judiciaire de l'autre jour a grandement édifié ta famille réunie. Le Président a reconnu son vrai sang et tu es remonté sur le piédestal dont je te prie bien de ne plus descendre. Cela n'empêche que je ne sois bien triste de mon prompt départ, que je n'attendais pas si tôt. Partir sans te revoir me cause surtout une très vive peine. J'espère que tu m'écriras souvent et que tu feras mentir le gracieux proverbe : « Loin des yeux, loin du cœur. » Louis me donne plusieurs motifs très sérieux d'avancer son voyage. Ainsi, cher ami, si rien ne varie dans le programme, nous voguerons vers le 1er septembre. — Par tes récits je vois que Douai ne s'embellit pas, et je voudrais doublement que tu fusses déjà libre, et en vacances.

Je te dirai en deux mots que j'ai enfin rencontré Mme B..., et que j'en ai été très émerveillée. Elle a dû être belle comme la lumière du jour et elle a encore des rayonnements capables de surprendre la confiance d'un honnête homme.

J'ai passé deux heures hier à Am... à *l'écouter ;* elle a assurément beaucoup d'esprit, mais elle en

abuse, ainsi que du culte exclusif d'elle-même. En somme, elle m'a prodigieusement divertie. J'ai vu aussi Mme G..., c'est te dire que j'ai entendu des histoires d'*Esprits* à faire perdre toute notion sensée. J'ai refusé d'être une adepte, et tu devrais en faire autant, à moins que tu te contentes de rire, de ce bon rire qu'on n'a pas longtemps dans la vie. Je suis contente de connaître Mme B... Je pourrai à présent te donner la réplique.

Au revoir, cher ami, écris-moi encore ici. Je crains fort de partir jeudi.

N° XXVII

Alger, 20 septembre 1860.

J'attends avec impatience de vos nouvelles. Je trouve que vous ne me gâtez pas, j'ai écrit à ta mère à mon débarquement à Alger. Il y a juste huit jours que nous sommes arrivés. Notre installation est complète. J'aurais trop à te dire si je t'énumérais nos faits et gestes, et toutes les surprises que nous avons. — Il n'y a pas ici, comme en Italie, force prétextes à enthousiasme. C'est une tout autre impression et supérieure, je crois, par sa nouveauté au moins. Il y a un plaisir et un intérêt de curiosité énormes.

La coïncidence du voyage de l'Empereur nous a fait voir, depuis trois jours, des choses fabuleuses. — Dimanche nous sommes allés visiter les tribus des trois provinces, campées à trois lieues d'Alger, pour la grande fantasia de mardi. — Nous avons pris le café sous la tente du grand chef de Constantine, habillé comme au temps des Croisades, et au milieu de 300 chameaux et d'une quantité illimitée de chevaux en liberté, qui ne s'en montraient pas plus fiers. — Encadrement de paysage des plus grandioses : plaine de la Mitidja et l'Atlas.

— Mardi, je suis allée à la grande fantasia avec Louis, le colonel, six officiers et une autre dame en voiture de campagne à quatre chevaux, qui ont fait quatre lieues en une heure. J'étais placée dans une tente si voisine de celle de l'Impératrice que j'ai été faire mon *luncheon* à sa table, et j'étais en même temps qu'Elle et l'Empereur à la Diffa Arabe, spectacle biblique des plus curieux et des moins ragoûtants. Les journaux te conteront cette journée prodigieuse. — Nous sommes revenus à Alger à 7 heures, et l'une des plus belles choses de la journée a été le retour; toute la route bordée par un cordon d'Arabes, de Kabyles, et des plus grands coquins possible, à cheval, le fusil sur l'épaule, se détachant sur un ciel bleu et orange; et la mer pour fin de tableau. — Cette ligne d'hommes immobiles avait trois lieues. L'Empereur a été aussi stupéfait que nous.

Hier, grande revue fort intéressante, mais la fantasia m'a gâtée. Je ne peux plus regarder. Dis à ton oncle M... que nous avons vu les Touaregs; ils sont encore insoumis; mais ils ont envoyé une députation, et c'était la plus curieuse de toutes.

Au revoir, cher ami, nous allons maintenant rentrer dans le calme, et mener une vie mauresque. L'Empereur a abrégé d'un jour à cause des complications d'Europe; mais ici l'on ne se soucie de rien, et je crois que l'on s'y perd pour la vie civilisée.

Conte-moi ce qui se passe dans le cher Boulogne.

N° XXVIII

Alger, 28 septembre 1860.

Il n'était pas nécessaire d'être à Alger pour que ta lettre me fasse un extrême plaisir ; mais je crois qu'il faut se trouver à 500 lieues pour savoir ce que c'est qu'une lettre de France, les journaux de France, etc. Je te prie donc de ne pas me négliger. J'ai besoin de me rapprocher sans cesse de vous.

Je t'ai écrit l'autre jour un gros volume, digne d'une pensionnaire, par le plaisir infini que j'ai eu à te conter tout ce que j'avais vu. Je suis de plus en plus stupéfaite de ce pays merveilleux ; c'est d'un éclat incomparable. L'Italie a les pâles couleurs auprès de cette nature gigantesque et étrange qui nous environne. — Depuis trois jours nous explorons la ville arabe. Nous sommes allés hier chez le grand rabbin qui habite une maison mauresque de la plus grande beauté, où l'on se croirait à l'Alhambra. — Quelle civilisation curieuse ! et comme nous sommes naïfs, nous autres Français, de nous croire le premier peuple de la terre, parce que nous faisons des calembours ! — Sois sûr que notre luxe est bien bourgeois et bien mesquin auprès de celui de l'Orient. — Quel étonnement que tous ces

costumes, tous ces usages si différents des nôtres.

Je ferai avec zèle les commissions que tu me donneras. Il y a des choses adorables, mais l'industrie indigène est un peu chère ; car elle passe par différentes mains. Ce qui fait tourner la tête aux Françaises ici, ce sont les bijoux mauresques, incroyables d'effets.

La vie matérielle est abondante et exquise. Nous vivons admirablement bien et à très bon marché. La viande coûte 80 centimes à 1 franc le kilo, ce qu'il y a de mieux ; on a deux perdreaux pour 1 franc ou 75 centimes ; le vrai raisin muscat (de la terre promise) coûte 20 centimes la livre, la douzaine de figues 10 centimes. — Le revers de la médaille est qu'il faut user très modérément de toutes choses, être revêtus de flanelle, et éviter les courants d'air, mais c'est mon habitude de France. — Il fait très beau, et la chaleur se tempère par la brise de mer qui se lève vers 3 heures. Nous sortons de 4 à 6. Nous sommes allés hier voir l'une des mosquées : profusion d'arabesques et d'ablutions. — C'était fort curieux.

Nous avons le luxe de deux salles à manger comme chez toi ; celle d'hiver au premier dans l'appartement ; celle d'été au troisième, à côté de notre terrasse avec une vue d'une grande beauté, il n'y manque que la faculté de découvrir Boulogne.

Au revoir, mon cher neveu, je m'oublie en t'écrivant. Rends-moi cela.

N° XXIX

Alger, 19 octobre 1860.

C'est un véritable besoin pour moi que la certitude que mes amis ne m'oublient pas. Quand je l'ai, ou quand je crois l'avoir, ce qui revient exactement au même, je me livre à la quiétude des vrais croyants et à la sensation de bien-être qu'inspire ce climat, et qui ressemble comme deux gouttes d'eau au bonheur.

On se sent toujours ici de bonne humeur, cher ami. Depuis que nous y sommes, il y a eu 8 heures de pluie réparties en 3 journées, et considérées comme un bienfait du ciel, car il n'avait pas plu depuis deux mois. Sauf cette interruption, ciel et mer d'un bleu intense et tout à fait invraisemblable.

Nous avons fait nos visites à la campagne, et dans les jolies maisons arabes de Mustapha : on se figure dans un rêve ou dans un roman. Ce qui m'a amusée par-dessus tout est une noce mauresque, où l'on nous avait invitées et qui a duré cinq jours. Nous avons pris le café et les confitures avec quinze dames Mauresques en grand costume. Te souviens-tu du tableau de Delacroix à l'exposition de 1855?

C'est le même intérieur, la même décoration ; mais au lieu de ses trois femmes, nous en avions un grand nombre parlant, riant, nous entourant avec une curiosité presque égale à la nôtre.

La mariée a 13 ans et sa mère 26. Elle était très jolie, avec un air d'Iphigénie en Aulide, des pantalons de dames de soie blanche à grandes fleurs de couleur, une veste en brocart or et blanc et force diadèmes sur la tête accompagnant la *chechia*, petite toque à glands au sommet des cheveux. Quant au corsage, il consiste en une ceinture large d'un doigt et une écharpe nouée autour de la taille et pendant derrière ; la poitrine est recouverte d'une gaze pailletée transparente comme du cristal. « *Corto il resto capira.* » Tout cela nous a paru bien extraordinaire. Après cela sont venues les danses, la musique !! et les négresses portant toutes sortes de plats étranges, auxquels nous avons fait mine de goûter. Nous avions pour interprète une juive, ce qui nous a permis de prodiguer les compliments, qu'elles ont accueillis comme les femmes de tous les pays. Le marié avait autour de la tête 50 mètres de mousseline brochée d'or en turban, une veste de damas vert et or, et un poignard tout garni de pierreries que j'aurais bien voulu lui prendre. Il parlait un peu le français, et en a profité pour nous dire que sa nouvelle femme ne savait ni lire ni écrire et qu'il ne l'en aimait que mieux.

Nous suivons un cours d'arabe des plus intéressants fait par un professeur du lycée arabe. Loin de moi la prétention d'apprendre ce langage caba-

listique, mais je suis bien aise d'en connaître la contexture.

J'ai abusé du droit de conter, cher ami. J'aurais dû commencer par te dire combien je me réjouis de savoir ton père et ta mère en meilleure santé. Parle-moi d'eux et de toi.

N° XXX

Alger, 14 novembre 1860.

.....J'ai été fort attristée par la mort de lady M...; personne ne m'en a fait part. Je l'ai apprise par un post-scriptum de ta mère. La vie me semble plus que jamais un théâtre de marionnettes. On s'y amuse prodigieusement quand on est bien placé; mais le rideau tombe trop vite sur tout et sur tous.

Je ne crois pas beaucoup à ta visite ; pourtant l'idée me souriant fort, je vais te répondre comme si j'y croyais.....

Ne va pas compter à ta mère ce plan de campagne; elle me retirerait sa confiance; mais il est convenu que l'on ne vit qu'une fois et l'un des grands bonheurs est de vivre double. Or, les voyages seuls donnent cet avantage-là.

Je lis à ta recommandation les lettres de Mme Swetchine, quoique je devienne de moins en moins mystique.

Tu me demandes quelle littérature on a ici. Pour moi elle se borne à la *Revue des Deux-Mondes* et tous les journaux. C'est une monomanie. Les circulaires de M. de Cavour et de lord John Russell m'ont amusée énormément. Les événements d'Ita-

lie me plongent dans l'étonnement le plus profond, pour ne pas dire plus. — J'ai suspendu le cours d'arabe que je suivais par amour de la couleur locale, depuis que j'ai découvert qu'il y avait des lettres lunaires et des lettres solaires, et que pour l'harmonie c'est une langue qu'on pourrait parler avec un bâillon. Il ne faut jamais résister au sens commun. — Donc ma grande préoccupation est de vivre mollement et de savourer le bien-être de ce pays et de ce climat. Aujourd'hui, 14 novembre, nous avons 22 degrés de chaleur.

Voici la devise de mon cachet arabe, que tu désires savoir : « Celui qui a mis sa confiance dans le maître de la sécurité » ; n'est-ce pas une jolie signature ?

N° XXXI

Alger, 26 décembre 1860.

J'étais pétrifiée de ton silence et je me demandais si ton changement en substitut t'avait métamorphosé en Dieu Terme ; mais comme ici on ne se formalise de rien, comme ce calme délicieux donne un fonds inépuisable d'indulgence pour soi-même et pour ses amis, je réponds avec acclamation à ta lettre reçue hier.

Je suis ravie de te savoir si bien casé, cher ami, et tes parents délivrés de tout cauchemar. J'espère que tu viendras nous voir à Paris au mois de mai. Je rêve de te remporter avec nous à Alger. Ce sera l'époque de tes vacances. — Mais c'est un rêve trop audacieux. Ta mère profitera de ces mêmes vacances pour te marier, et adieu ce château en Afrique !

Tu sauras que nous avons eu des jours néfastes; c'est-à-dire que l'état de la mer a été tel que les bateaux ont mis neuf jours à faire la traversée, et nous sommes restés tout ce temps sans nouvelles de France. J'avoue que je ne riais plus et que je me croyais exilée. Je ne puis t'exprimer à quel point la vie et les cancans de Paris me manquent par

moment. Quand les courriers arrivent, je m'étourdis à merveille là-dessus; mais quand ils restent en route, je suis consternée de la distance. — Trois révolutions pourraient arriver sans que nous en sachions rien; il est vrai qu'en pareil cas nous ne perdrions pas grand'chose.

Tu penses que j'ai été très sensible aux circulaires Persigny. Je ne doute pas une minute que la liberté de la presse ne soit le dernier mot de tout cela. Quelle étonnante époque!

Je vais, pour la curiosité du fait, te raconter notre journée de Noël d'hier. Nous l'avons passée tout entière dans le vrai Paradis de Mahomet, c'est-à-dire dans une campagne au bord de la mer, au milieu d'orangers couverts d'oranges, et des palmiers dattiers, par une chaleur de 18 degrés, nécessitant les ombrelles grises doublées de vert. Nous étions transportés d'une indicible joie, sans autre cause que la beauté du temps et des lieux. La campagne était verte comme au mois de juin. Seulement pour nous rappeler que l'hiver régnait encore, la neige couvrait les montagnes du Djurdjura fermant l'horizon à trente lieues de là. La transparence de l'air était telle qu'on croyait les toucher de la main. Nous sommes rentrés parfaitement heureux, et enivrés de cette journée inoubliable.

Au revoir, je te souhaite tous les bonheurs et je t'embrasse avec la vieille affection que tu connais bien.

N° XXXII

Alger, 11 mars 1861.

Ce n'est pas par représailles que je ne t'ai pas écrit. Nous sommes depuis quinze jours fort inquiétés et horriblement désolés. Louis est très malade d'une fièvre de ce pays. Il a été constamment souffrant tout l'hiver; mais nous ne nous en alarmions pas, car nous pensions que c'était un tribut d'acclimatation. Puis tout à coup les malaises ont pris un caractère plus sérieux. Le médecin vient trois fois par jour et a déclaré qu'il fallait partir le plus tôt possible. Si le mieux se dessine, avant quinze jours nous serons en France, s'il plaît à Dieu.

Je ne sais plus dormir tant je suis tourmentée. Excuse ces quelques lignes précipitées. Dis à ta mère mes tourments : je n'ai pas une minute à moi ; tout repose sur mon courage, j'en dépense beaucoup pour l'instant. Nous avons par bonheur un service admirablement organisé et des ressources immenses autour de nous. Ce qu'on ne trouve pas dans les bazars, c'est la résignation et la force morale. Aussi je demande à Dieu de soutenir la mienne, qui est en ce moment si nécessaire aux autres.

Je t'embrasse avec grande affection. Nous étions trop heureux ici.

N° XXXIII

Nevers, 7 avril 1861.

Ce coup terrible m'a brisée, et j'ai à peine la force de te remercier de ton amitié. Je voudrais reprendre courage pour Blanche; mais chaque jour qui s'écoule rend mon désespoir plus profond et plus intense. Il me reste de grands devoirs pourtant; je tâcherai de les remplir pour l'amour de mon cher Louis. Je compte retourner quelques jours chez moi, et revenir ici plus tard. Je t'embrasse et je suis incapable de te donner aucun détail. On nous comble de bontés et de soins. Dieu fera le reste. Ta bien dévouée.

N° XXXIV

Nevers, 29 juillet 1861.

... Je m'étonne que tu ne sois pas allé à Boulogne pour le festival et tout ce qui s'ensuit. Il est vrai que, d'après ce que tu me dis, il vaut mieux laisser les parties belligérantes se rapprocher d'elles-mêmes, mais se rapprocheront-elles, voilà la question.

... Tu connais mes instincts pacifiques. Quoique *vie* veuille dire *guerre* (en égyptien et quelquefois en français), je ne trouve pas bouffon de passer cette trop courte vie à guerroyer. Il est bien permis de mépriser les hommes, mais il est trop difficile de s'en passer. Donc j'ai fort à cœur d'apprendre que mes amis font bonne mine à mauvais jeu. Ta mère ne peut pas plus que moi supporter le vide.

... J'ignore, cher ami, combien de temps je resterai encore ici, où je continue à me trouver admirablement. Cette grande existence de province si plantureuse et si calme a son mérite. Toute la maison est à ma dévotion. Je m'y complais beaucoup. Je ne suis pas surprise que Macaulay t'ait charmé. Je vais avoir les études de Taine. Je me bourre de tapisserie, de crochet et de romans.

Quand je serai à Paris et que je te saurai à Boulogne, je m'examinerai et je verrai ce dont je suis capable. Heureusement pour toi, tu ignores les douleurs qui brisent le cœur et changent toutes les joies en déchirements cruels. Tu as vu que je supporte extérieurement avec courage ma terrible épreuve, mais j'ai, s'il est possible, encore plus de regrets que le premier jour, et quoique j'accepte toutes les diversions qui m'arrachent à moi-même, je suis souvent très incapable d'en prendre. Nous verrons comment je sentirai dans un mois ou deux. Merci de ton désir de m'avoir. Ta bien dévouée.

N° XXXV

Nevers, 24 août 1861.

Je désirais beaucoup de tes nouvelles et de celles de ta mère qui me laisse dans le plus complet abandon.

. . . . . .

J'ai retrouvé ma faculté de lire et je me bourre de livres ici. Je viens de finir le dix-neuvième de Thiers : c'est une lecture trop émouvante, par une chaleur de 38 degrés, pour un cœur aussi patriotique que le mien. Elle trouble trop l'équilibre entre les sentiments divers, c'est toujours très beau, très éloquent, et surtout très français, qualité que je prise plus que le reste.

Je vais passer de longues heures à la bibliothèque de Nevers; je suis plongée dans un magnifique voyage en Perse, de Flandin, et les monuments du Caire. Ce sont des gravures admirables qui pour moi illustrent ce charmant récit de Gobineau qui nous a fait tant de plaisir. — Je comprends mille fois mieux tout cela, depuis que j'ai vu un coin de cet Orient si intéressant et si mystérieux.

Plus que jamais, cher ami, j'ai besoin des plai-

sirs d'imagination pour pouvoir vivre et reprendre courage; car ma plaie est encore saignante et j'en souffre horriblement. Mes enfants m'absorbent beaucoup; mais la distraction m'est nécessaire, comme l'air que je respire et je la cherche au besoin. — On vient de me donner des vers inédits d'Alexandre Dumas fils, que pour un rien je t'enverrais, si je ne craignais de me paraître à moi-même un peu bien pensionnaire. Ils ont un sentiment poétique délicieux et surtout anti-vulgaire.

Je suis bien triste aujourd'hui Saint-Louis. L'année dernière, à pareil jour, il est revenu à Paris où je ne l'attendais pas. Quelle joie j'ai eue, et quel chagrin maintenant.

Adieu, cher ami, écris-moi bientôt.

N° XXXVI

Paris, 31 octobre 1861.

... Il y a plus de deux mois que ta mère ne m'a écrit. Je ne songe pas à m'en plaindre ; encore moins à lui en vouloir ; mais je trouve qu'elle a tort, car l'oubli est cousin germain du silence. Je commence à me fatiguer un peu du monologue et de mon rôle bénévole de lui écrire trois fois pour une. J'attends donc plus ou moins patiemment qu'elle sorte de sa paresse, je ne veux pas dire de son indifférence, le mot me ferait trop de peine et la chose encore plus.

Je compte t'envoyer toutes nos photographies qui seront faites très prochainement. J'en ai aussi une belle collection dans un charmant album. Quelle jolie mode et quelle gloire pour notre époque de vulgariser à ce point les jouissances qui étaient autrefois les plus exclusives. Un portrait était un événement dans ma brillante jeunesse et la possession d'un seul. Maintenant il est à tous et n'en vaut pas moins pour cela, à mon sens du moins.....

J'ai essayé de lire la brochure de M. Guizot, c'est bien indigeste. Voici la substance : moi, je suis protestant, je me passe de pape à merveille, je n'ai

pas besoin de pape, je suis un homme sensé, logique et fort. — Vous, catholiques, ne pouvez vivre sans pape; car vous êtes déraisonnables, faibles, aveugles, etc. — Donc gardez votre pape. — Voilà, cher ami, la conclusion de M. Guizot, au moins la morale que j'en ai tirée.

Mon papier finit et renouvelle mes regrets de nos bonnes et interminables causeries d'autrefois. J'espère les retrouver soit ici, soit à Boulogne un de ces matins. Je t'embrasse de tout cœur.

N° XXXVII

Nevers, 1er janvier 1862.

On m'a remis ta lettre au moment même de mon départ pour Nevers. Elle a été l'un des plaisirs du chemin de fer, qui n'en contient pas un grand nombre en cette saison. Je te remercie de ne pas m'oublier, très cher enfant. Pour ma part, je ne retrouverai jamais cette gaieté, cette liberté d'esprit qui animaient le coin du feu de la rue Jacob dans ce temps heureux dont tu parles. Je ris encore parfois; mais il s'y joint un serrement de cœur continuel que je te souhaite de ne connaître jamais.

Nous avons été reçues ici comme plusieurs enfants prodigues. Tu n'imagines pas les ovations particulières dont je suis l'objet, pour avoir ramené ces enfants en si florissant état. C'est la grâce de Dieu qui l'a permis et non la mienne. Il fait un froid terrible; la Loire est prise et avec cela un soleil splendide. J'abhorre ces vastes hôtels de province, l'hiver. Je trouve leurs grands escaliers et leurs immenses corridors bien bêtes. Mais nous nous chauffons avec d'énormes bûches, ce qui est une consolation. Pourtant, à moins d'être bûche soi-même, la chaleur vous atteint rarement. En

somme, je suis aise de passer le 1er janvier ici. L'année dernière à pareil jour, chaleur, bonheur, fleurs et soleil. Quel contraste terrible aujourd'hui.

Je compte être chez moi vers le 20 janvier. J'attendrai ta mère deux ou trois jours après avec grande joie. Je t'embrasse, cher. Mille vœux et tendresses, comme toute l'année.

N° XXXVIII

Paris, 10 février 1862.

Je suis bien sensible à ta bonne lettre. N'accuse de mon silence que mon découragement et mes cruelles épreuves bien au-dessus de mes forces, quoique Dieu ait soutenu mon courage encore cette fois [1]. Je suis revenue chez moi mercredi dernier. J'ai laissé Blanche sur pied, un peu plus calme et j'ai eu hâte d'échapper à ce lieu de désolation qui renouvelle mes plus déchirants souvenirs.

J'ai fait pour Blanche tout ce que j'ai pu en me rendant auprès d'elle. Je n'avais, par malheur, aucune consolation à lui offrir. — Le petit ange que nous avons perdu était trop doux et trop délicieux pour vivre. Il avait le regard de Louis et son sourire. C'est comme s'il nous avait été pris deux fois.

Je suis si entourée ici, cher ami, et de gens si excellents et aimables que je m'y supporte mieux qu'ailleurs. Pourquoi ne viendrais-tu pas en février, selon ton programme. Ce me serait une grande douceur de te voir...

1. Mort d'un jeune neveu, enfant de sa belle-sœur.

Je t'embrasse comme je t'aime. J'ai voulu te répondre de suite. Ta lettre m'a émue. Je me suis souvenue de cette pensée du grand moraliste anglais : *A single kindness overpowers us more than a thousand misfortunes.* — A bientôt.

N° XXXIX

Paris, 4 juin 1862.

Je crois que tu te moques de la population, quand tu me pries de ne pas compter avec toi plus qu'avec ta mère. Ne te base donc pas sur cette fausse notion et écris-moi sans retard. Je suis très exigeante en correspondance et en amitié. J'ai de plus un grand plaisir à recevoir de tes lettres. N'oublie pas cela.

J'espère toujours dévotement aller à Boulogne les premiers jours de juillet et t'y retrouver peu après. Mes journées s'écoulent fort doucement et j'ose dire très agréablement avec mes chers enfants, qui me montrent un amour extrême. Hier nous avons été passer notre après-midi à Trianon ; les jardins m'ont paru un lieu enchanté, sans parler de la magie des souvenirs si puissante. Je me demande comment nous n'avons jamais fait de ces promenades-là. Mais quand tu es à Paris, tu n'as jamais la libre disposition de toi-même.

J'ai été, comme toi, très émue et intéressée par ces récits du Sibérien dans la *Revue*. Je suis plongée en ce moment dans la conquête du Mexique. Tu te souviens que ma curiosité du Mexique com-

mençait pendant ton séjour ici. Maintenant elle est satisfaite et je m'applaudis d'avoir découvert une plaine à 2.000 mètres au-dessus de la mer.

Cher ami, je suis de plus en plus convaincue que si l'on retranchait de la vie les choses de l'imagination, cette même vie ne vaudrait pas dix centimes.— Si ton père m'entendait, quelle indignation, lui qui me reproche de t'avoir fait rêveur.

Au revoir, et à bientôt, j'espère.

Je viens d'avoir la dernière partie des *Misérables*. Je ne sais qu'en penser. Cela se laisse lire.

N° XL

Nevers, 2 octobre 1862.

Depuis bien longtemps j'avais le désir de voir de ton écriture, et j'ai été heureuse d'avoir par toi des nouvelles de ce Boulogne que j'aime tant, et follement, puisque je ne suis plus guère destinée à y vivre.

... Je me plais beaucoup ici et j'ai profité de ce magnifique automne pour une foule de courses très agréables aux environs. Je me suis bourrée de lecture aussi.

A propos de littérature, as-tu lu le speach de Victor Hugo au banquet de Bruxelles ? Quel dommage qu'un homme qui a de si belles images à sa disposition, n'ait pas plus de bon sens, ni la pudeur de se retenir de dire des platitudes indignes de lui. Il y a dans sa comparaison du chemin de fer et du tunnel plus de poésie que je n'en ai trouvé dans aucun livre que j'ai lu depuis cinq ou six ans. Je lui pardonne de se griser de sa parole tant elle est belle.

J'espère que tu m'écriras bientôt et que tu me tiendras au courant des diverttissements de tes

vacances. Tout le monde se souvient de toi ici et t'aime, ce qui me plaît fort.

Je te regrette souvent, cher ami, pour toi-même et comme personnification d'un temps heureux qui pour moi ne reviendra plus.

N° XLI

Nevers, 20 octobre 1862.

Ta lettre m'a procuré un agréable éclat de rire, que l'on paierait bien cher au besoin, par ta chronique locale.

... Je suis encore ici jusqu'à la fin du mois ou même jusqu'au commencement de l'autre, si j'en crois les instances de mes chers enfants et de toute la famille. C'est un milieu si excellent, et je trouve une paix si profonde à regarder la Loire couler et les belles teintes des feuilles d'automne, que je ne me suis nullement pressée de retourner rue Jacob, quoique plusieurs de mes amis aient déjà repris leurs quartiers d'hiver.

La semaine dernière j'ai enlevé Blanche pour aller à Bourges, où nous avions rendez-vous avec Virginie D... Après nous être rencontrées à la gare, nous nous sommes acheminées vers la Cathédrale et le palais de Jacques Cœur. Toutes ces reliques du passé m'ont profondément intéressée et aussi la maison de Louis XI qui a un oratoire si délicieux qu'on se croirait dans celui de Diane de Turgis.

Tu n'as pas fait une très brillante affaire avec

Voisenon. D'après le dire des bibliophiles, il vaut quatre sous quand on l'achète et trois quand on le revend. Je suis furieuse que tu appelles cela ma lecture favorite. J'ai fait une scène au mystificateur qui me l'avait apporté et j'en ai lu six lignes...

N° XLII

Paris, 22 novembre 1862.

Ta lettre m'a trouvée réinstallée dans mon domicile politique. J'ai revu mon vieux Paris avec une satisfaction sentie, et retrouvé tous mes amis à la même place, toujours très-aimables. Il ne fallait rien moins pour me consoler d'avoir quitté mes enfants. Nini est une véritable petite amie à présent ; elle t'étonnerait par sa gentillesse et son développement d'esprit. — Mais je ne veux pas tomber dans le piège de tous les grands-parents passés et futurs, dont je me suis souvent moquée, et je te fais grâce de l'énumération des vertus de ma petite idole. Viens à ton prochain voyage, qui aura lieu fin janvier, Blanche sera heureuse de te retrouver. Quant à moi, cher ami, je n'ai jamais comblé le vide que m'a laissé ta tête blonde, comme je disais dans mes temps héroïques...

Les de R... ont repris leurs samedis ; les Bon... leurs lundis et les autres amis se partagent la semaine. Mon petit salon a fait peau neuve, je voudrais en dire autant de moi. — Il est tout transformé et je crois que tu approuveras la haute fantaisie qui y règne. Les tapisseries auxquelles tu as assisté cet été sont montées et charmantes ; tout cela réjouit mes yeux qui en ont grand besoin...

Je t'embrasse de tout mon cœur.

N° XLIII

Paris, 9 avril 1863.

... Il faut que je t'initie à une grande aventure qui m'arrive. Oscar et Marie C... projettent depuis l'hiver un voyage de Rome auquel ils ont voulu m'associer. J'ai toujours refusé et d'abord je n'aurais pas voulu abréger d'une heure le départ de mes chers enfants ; mais ceux-ci me quittent samedi et les instances d'Oscar sont telles et ont revêtu une forme si irrésistible que je me suis décidée à les accompagner. J'aurais même un terrible crève-cœur si, pour une raison ou pour une autre, ce voyage tombait dans l'eau. Nous comptons partir pour Marseille mardi soir. Nous emmenons les enfants, une ou deux bonnes, Mme C..., la mère. Nous comptons aller jusqu'à Libourne par la fameuse Corniche. Nous modifierons nos projets selon les santés et les forces. Nous avons des recommandations pour tous les pères jésuites de Rome et les artistes.

Je ne puis t'exprimer l'émotion de joie que j'éprouve, contenue cependant par mille souvenirs et regrets. — Porte ma lettre à ta mère. Au revoir.

N° XLIV

Florence, 29 avril 1863.

Je ne veux pas tarder plus longtemps à te donner de mes nouvelles. J'eusse souhaité d'être arrivée à Rome avant de t'écrire ; mais nous avons flâné tout le long des deux Corniches (de Nice à Gênes et de Gênes à la Spezzia) dans toutes sortes d'endroits délicieux qui personnifient la beauté parfaite, et jusqu'à présent nous ne sommes pas pressés d'arriver. Après avoir inauguré le chemin de fer de Marseille à Nice, nous avons pris une voiture à quatre chevaux qui ne nous a quittés qu'à Pise ; puis le chemin de fer nous a conduits à Lucques et enfin à Florence qui était l'un de mes rêves les plus chers.

Je suis allée voir la place du Grand-Duc pour la première fois le soir, au clair de la lune, et j'ai eu une sensation dans le goût de celle que m'a donnée la place Saint-Marc.

Florence me semble le plus joli lieu que j'ai vu (après Venise) et quels trésors d'art ! Au reste, ce n'est qu'au Campo-Santo de Pise que j'ai retrouvé un peu de l'enthousiasme de mes beaux jours. Jusqu'à présent ce voyage m'a fait simplement grand

plaisir, j'avais une excellente société et tout le bien-être imaginable; mais je le plaçais fort au-dessous du premier, car je n'ai plus de surprises, ce qui est l'un des plus fameux ingrédients du voyageur. Il me reste beaucoup de curiosité et une certaine satisfaction calme qui a son mérite, mais qui ne s'adresse pas indistinctement, comme la première fois, à tous les objets. Je croyais devoir souffrir beaucoup dans les endroits que j'avais visités avec mon Louis ; mais ils me sont restés si étrangers que son souvenir ne m'est ni plus ni moins douloureux qu'ailleurs.

J'ai des nouvelles de mes enfants à toutes les haltes. Écris-moi poste restante à Rome. Je crois que nous nous y rendrons par terre. Nous avons un revolver à six coups dans notre panier de gâteaux.

N° LV

Rome, 24 mai 1863.

... Nous comptions partir pour France aujourd'hui même, mais la mer est affreuse et nous attendrons sans doute le premier bateau direct. Je me réserve de te parler de Rome quand nous nous reverrons. Il m'a fallu du temps pour m'y habituer. Maintenant l'amalgame est fait ; j'y éprouve un plaisir extrême, mais un plaisir du genre sérieux. Nous y avons quelques connaissances charmantes, avec lesquelles je retrouve des éclairs de gaieté. Mais toutes ces grandes ruines commencent par vous écraser de leur poids ; puis vient un moment où l'on vit avec elles familièrement. En fait d'objets d'art, je ne me suis livrée qu'aux fresques du Vatican et à son musée de peinture incomparable. Quarante tableaux au plus, tous des chefs-d'œuvre, qui donnent la sensation dont parle Stendhal « ne rien concevoir au delà ».

J'ai conté à ta mère notre audience du Saint-Père ; depuis, j'ai été présentée au cardinal Antonelli par une délicieuse Romaine de ses amies et des miennes et j'ai causé avec lui comme avec toi. J'étais très curieuse de voir ce spécimen des car-

dinaux italiens, dont le type est toujours celui des tableaux de Raphaël ; mais vois-tu, cher ami, je ne visite rien d'une manière classique ; je m'attache à ce qui me frappe ; je revois beaucoup les mêmes choses, et pas la centième partie de ce que je voudrais voir.

Si tu médites un voyage en Italie, le premier conseil que je te donnerai est d'apprendre l'italien ; il décuplera ton plaisir ; le second sera d'attendre le chemin de fer qui sera fini jusqu'à Rome d'ici à deux ans. De cette façon tu ne seras pas bloqué par la mer, comme nous le sommes aujourd'hui, avec un temps aussi variable qu'à Boulogne...

N° XLVI

Boulogne-sur-Mer, 31 july 1863.

My dear friend. — I write in English to avoid the inquisitiveness of your clever governor and to tell you the effect produced by the arrival of your friends. — They were very kindly received here, but really you were rather inconsiderate to invite them just now to pay a visit to your home. — You thought too much of your mother's strength and of your father's good; will there was the question of trouble and the question of money, and I wonder that Mr and Mrs L... could accept so easily to come in such a number when the house was already full. What is done is past recalling, do not be uneasy, nothing can exceed your mother's kindness, and as they don't know your father they cannot even fancy that he is more gloomy than usual. — Everything will go on perfectly well touching appearances, but reality is far from pleasant for your mother, and I am at a loss to guess what you were about when you did that act of rashness.

Let us speak of something else now. We spend our days at the Casino, the weather is delightful.

We regret you most deeply, but still we must esteem ourselves happy to have had a glimpse of you. — I scarcely read. — We are always walking and talking. — The boys are already great friends with Nini. — However I cannot refrain from saying that you had an unlucky fancy.

Good bye, dearest, write to me soon. — Every one sends to you his love. — Your mother does wonders, she kisses you most tenderly and so do I. — Truly yours.

Traduction.

Boulogne-sur-Mer, 31 juillet 1863.

Mon cher ami. J'écris en anglais, pour que ma lettre échappe à la curiosité de votre père et pour vous dire l'effet produit par l'arrivée de vos amis. On les a très bien reçus, mais réellement vous avez été un peu inconsidéré en les invitant à venir chez vous en ce moment. Vous avez trop compté sur la force de votre mère et le bon vouloir de votre père. Il y avait la question d'embarras et la question d'argent, et je suis surprise que M. et Mme L... aient pu accepter de venir en si grand nombre, alors que la maison était déjà pleine. Ce qui est fait ne peut plus être défait; ne vous inquiétez pas, rien ne peut surpasser la bonté de votre mère, et comme ils ne connaissent pas votre père, ils ne peuvent même pas supposer qu'il est plus sombre que d'habitude. Tout ira admirablement bien quant aux apparences, mais la réalité est loin d'être agréable pour votre mère, et je me demande à quoi vous pensiez quand vous avez accompli cet acte irréfléchi.

Parlons maintenant d'autre chose. — Nous passons nos journées au Casino, le temps est superbe. — Nous regrettons vivement votre absence, mais cependant il faut nous estimer heureux de vous avoir vu un moment. — Je lis très peu. — Nous sommes toujours à nous promener et à causer. — Les petits garçons font déjà très bon ménage avec Nini. — Malgré tout, je ne puis m'empêcher de dire que vous avez eu une fâcheuse idée.

Au revoir, cher ami, écrivez-moi bientôt. — Tout le monde vous envoie ses amitiés. Votre mère fait des prodiges; elle vous embrasse bien tendrement et moi aussi. — Votre toute dévouée.

N° XLVII

Nevers, 1er octobre 1863.

J'ai été charmée de voir que ta fugue en Belgique t'avait fait plaisir, ce qui ne pouvait manquer; tout changement de place entraîne un changement d'idées, et à nous autres, pauvres mortels, c'est tout ce qui peut nous arriver de mieux. J'ai eu des nouvelles de ta mère; mais elle ne me parle jamais de ce cher Boulogne que j'aime tant; elle est brouillée avec les détails. Si tu étais là, tu suppléerais.

. . . . . .

Le temps s'est rafraîchi; nous allons souvent à la campagne. Hier, déjeuner de vingt-cinq personnes dans un vrai château gothique au bord de la Loire. J'ai des journaux et des livres à l'infini. — Si je te disais que j'ai lu récemment les lettres de Cicéron pour comprendre la vie antique qui m'a été révélée à Rome (je garde ce genre de plaisir pour moi dans la crainte de me rendre ridicule), et que je lis maintenant les lettres de Pline avec délices. — Ces gens-là étaient plus forts que nous.

J'y entremêle Aurora Floyet qui m'amuse comme si j'avais quatorze ans. — J'ai été fort contente

aussi de la *Famille du Docteur* dans la *Revue*, tout en regrettant de l'avoir lue en français. C'est pourtant bien exprimé, je ne dis pas traduit, car je crois que Forgues se permet de la fantaisie, quand il se charge d'une traduction.

Je songerai dans quinze jours à mon retour à Paris; je laisse couler le temps; je pense à Rome comme à une personne aimée et avec un sentiment mélancolique particulier à ce pays et qui a un grand charme.

En dépit du Président, je prétends qu'il n'y a que les choses *of the mind* qui puissent intéresser longuement.

N° XLVIII

Paris, 13 janvier 1864.

J'ai été très touchée de recevoir tes souhaits le premier jour de l'an. Où donc est le temps heureux où tu étais le premier à venir nous embrasser ce jour-là. Je n'ose y songer, à ces années évanouies, j'aurais trop de regrets et je me concentre dans l'heure présente. J'ai un peu tardé à te répondre, car j'étais momifiée par le froid ; je ne dégèle que depuis quatre jours, et je t'assure que si quelque maléfice brisait le cercle intime qui m'attache tant à Paris, j'irais résolument avec mes enfants passer mes hivers en Provence. — Je continue à mener cette vie que tu connais. Je sors beaucoup le soir et on vient chez moi, quand je reste. J'ai été au Louvre dimanche dernier voir les nouvelles salles, qui m'ont paru magnifiques et du plus grand intérêt. — Le discours de Thiers t'a-t-il charmé autant que moi ? Je compte me réveiller l'un de ces matins avec la liberté de la presse. Le mouvement de l'opinion est effrayant et amusant tout à la fois.

Je n'ai pu encore avoir ces mémoires dont tu me parles et dont j'ai haute opinion; car Lorenzo da

Ponte, l'auteur du libretto de don Juan, n'était pas un mortel ordinaire. Je n'ai rien lu depuis longtemps de joli. La *Revue* se fait vieille. Les romans anglais prennent le ton d'Anne Radcliffe. — Je me plonge dans les siècles passés et j'y trouve pâture.

Au revoir, mon cher neveu, je t'embrasse. Quand on me parle de toi, je dis que tu n'aimes plus Paris. Écris-moi.

N° XLIX

Nevers, 25 octobre 1864.

J'ai écrit à ta mère la semaine dernière, te croyant parti et la chargeant de quelques indications. C'est répondre à ta question et te dire aussi franchement que tu désires le savoir que si tu ne peux te mettre en route que vers le 5 novembre, c'est beaucoup trop tard. Tu seras exposé à être en détrempe vu les pluies, et d'un voyage délicieux tu n'auras que les ennuis sous forme de rhume de cerveau, brouillards sur les grands bois, et autres inconvénients. Ainsi, mon cher ami, voici ma réponse. Tu vois que mon désir de t'avoir avec nous ne m'aveugle pas sur les chances de la saison. Tu avais toujours parlé du mois d'octobre. Si tu n'es libre qu'en novembre, n'en parlons plus. Paris vaut mieux que les gares humides. Je regrette le contre-temps, mais je regretterais encore plus un voyage fait en mauvaises conditions. Tu as mon opinion sans ambages.

Je ne suis pas encore fixée sur l'époque de mon retour. Mes enfants ne veulent pas en entendre parler et je me trouve si bien ici que je me laisse faire avec le plus grand plaisir. J'avais parlé des

premiers jours de novembre, on a jeté les hauts cris et parlé du 2 décembre. Il y aura un compromis.

J'ai beaucoup lu depuis mon retour d'Auvergne et d'une manière intéressante, je prends goût aux choses de sciences, ce qui me prouve mon déclin. Entendons-nous ; c'est de la science palatale et toute digérée à l'usage des ignorants que j'avale à petites doses. Mais quels mondes nouveaux et merveilleux offerts au vulgaire de ma sorte. La *Revue* aussi m'a charmée par quelques articles tels que « César et Cicéron » et « le Camp de César dans les Gaules », je sortais précisément du camp de Gergovia. — Puis la Société Romaine au IVe siècle ; c'est bien curieux.

N° L

Paris, 22 février 1865.

... Tu n'as pas répondu à ma lettre datée de Nevers. J'en accuse le carnaval et ses splendeurs. Je suis de retour à Paris depuis quinze jours, la veille de la reprise du froid. Un jour plus tard j'étais bloquée et obligée de rester à Nevers...

Je continue cette vie de dissipation calme à laquelle tu as assisté. J'ai été voir l'Exposition de Flandrin qui m'a beaucoup intéressée. Mais ma curiosité brave peu le froid ; je ne comprends que le coin du feu, celui de mes amis ou le mien, par un tel temps.

J'ai reçu de Ferdinand une lettre capable de faire frémir la nature entière, il a été très empêché par la neige, et est resté en gare trente heures assis sur une chaise. Maintenant il est en plein soleil et fraises. Mais c'est égal, l'hiver est, comme la vieillesse, également désagréable partout...

Écris-moi bien vite, je t'embrasse de tout cœur.

N LI

Paris, 29 mai 1865.

Je ne sais lequel des deux est le plus paresseux et je laisse le bénéfice du doute profiter à l'accusé, mais je sais bien qui est le plus repentant, ou plutôt qui éprouve le besoin d'avoir des nouvelles. C'est moi sans contredit. Tu m'abandonnes depuis trop longtemps. Que fais-tu ? Que deviens-tu !...

Nous employons notre temps le mieux possible, c'est-à-dire que nous allons nous asseoir deux heures dans tous nos beaux jardins, où Jenny joue et se vante d'avoir cinquante petites amies. Nous l'avons menée à la *Biche-au-bois*, comme récompense de ses vertus ; elle a été, ainsi que moi, dans un ravissement inexprimable. La lumière électrique et les cascades, sans parler des Syrènes et de l'apothéose, m'ont étonnée comme si j'arrivais de la mer du Sud. Tes enfants verront de fameuses choses. Que d'agents nouveaux !

Qu'as-tu dit de la lettre à Plon-Plon ! C'est parfaitement ajusté, sauf les Pygmées et la statue qui sont de trop. Il faut que l'Empereur soit de fer pour résister à cette campagne qu'il fait en

Algérie. Il est vrai que l'enthousiasme qu'il inspire doit l'élever au-dessus de toute fatigue.

Je lis les articles de Taine dans la *Revue* avec un immense plaisir. J'y retrouve toutes mes impressions romaines et autres.

Je suis allée à l'Exposition et y ai trouvé de l'amusement, quoique une première visite soit le chaos. Il y a de jolies choses, malgré nos amis Le.., que j'ai rencontrés et qui vociféraient de la décadence de l'art. Ceux qui disent cela, j'ai envie de répondre « décadence vous-même ».

Parle-moi de tes parents. A bientôt.

N° LII

Nevers, 5 octobre 1866.

Ta lettre a été la bienvenue comme toujours, je suis heureuse de penser que tu n'oublies pas ta plus vieille amie. Elle a couru après moi, cette chère lettre, à Houlgate d'abord, puis à Nevers, qui est mon vrai port de refuge. J'ai prolongé à Houlgate quinze jours après Blanche et j'ai reçu des sommations si pressantes de venir la rejoindre chez sa sœur à Angers, que je suis arrivée avec la merveilleuse rapidité que tu connais, le 24 septembre. J'ai fait connaissance de la ville la plus intéressante que tu puisses imaginer, et de son magnifique château féodal du temps de saint Louis, qui a complété dignement notre voyage des bords de la Loire. Outre les ruines les plus belles de l'Anjou, j'ai vu à la bibliothèque un manuscrit avec miniature de la main du roi René, qui aurait ravi ta mère autant que moi. Tu sais combien je suis restée sensible à la magie des beaux souvenirs. J'ai donc eu un plaisir digne de ma jeunesse. J'ai passé cinq jours à Angers et trois jours dans une charmante campagne sur la Loire, résidence d'été de la sœur de Blanche, mais quand il s'est agi de revenir, il y a eu un

horrible revers de médaille. Nous avons dû prendre la voie de Paris au lieu de celle de Tours pour rentrer à Nevers, et encore nous avons franchi un véritable déluge pour sortir d'Angers et gagner le Mans. Nous n'avons passé qu'une nuit à Paris. Nouvelles péripéties sur le chemin de fer du Bourbonnais. Tu n'imagines pas la beauté navrante d'un tel spectacle.

Enfin nous sommes arrivées à destination. Le choléra est tout autour de nous, à deux lieues, et dans les faubourgs. J'ai été bien contente d'apprendre l'amélioration de Boulogne. — Je compte rester ici jusqu'aux premiers jours de novembre:...

N° LIII

Paris, 22 juin 1867.

J'espère toujours aller à Boulogne vers le 2 juillet, si ta mère veut de moi. J'ai eu successivement à l'hôtel du Préau tous les membres de la famille Desvaux ; j'attends Virginie D... cette semaine et je serai à la hauteur de tous mes devoirs sociaux envers la province. Mon plaisir à l'Exposition va croissant : hier vingt-huitième visite. J'ai vu pour la première fois la forêt vierge du Brésil : c'est te dire que le monde des merveilles est inépuisable et que l'on fait chaque fois des découvertes qui vous confondent. J'ai vu et revu tous les souverains aussi. M. de Bismark a fait ma conquête: je suis convaincue qu'il est l'homme le plus spirituel de son royaume. J'ai beaucoup admiré l'air de fierté de l'empereur de Russie, c'est une fierté fort nouvelle pour nous autres Français; mais nous nous conterons tout cela bientôt, j'espère.

N° LIV

Nevers, 14 septembre 1867.

Je disais hier à ta mère que j'éprouvais le besoin de parler avec toi de mon délicieux voyage de Hollande. D'abord j'en ai été aussi étonnée que tu as pu l'être. Je le désirais passionnément, et les récits de ton guide n'y avaient pas peu contribué. En déjeunant un matin je reçois une lettre de Mme de R... me proposant un rajeunissement de deux années, c'est-à-dire de faire ensemble en Hollande le tour que nous avions accompli en Belgique deux ans auparavant. J'ai accepté (à l'unanimité de tes parents) et tu peux te rendre compte de l'enchantement que j'ai eu par celui que tu as ressenti toi-même. Tu ne m'avais pas assez vanté le charme et l'originalité de ce pays. J'ai supérieurement vu Rotterdam, la Haye et Amsterdam ; le reste à vol d'oiseau.

La Haye m'a paru un rêve, le bois est merveilleux et quel musée ! J'aurais voulu y passer huit jours. Le jour de notre arrivée, après le dîner, nous avons été faire notre première promenade au bois au clair de la lune. C'était plus romantique qu'aucun roman. Le lendemain à 8 heures du ma-

tin, promenade à Schevningen ; retour par le bois et quel plaisir de voir en réalité tous les paysages de Ruysdaël. Je te fais grâce de toutes nos impressions.

Amsterdam m'a presque autant étonnée que Venise ; et la ronde de nuit et la paix de Munster, etc. etc.

Blanche et Jenny sont à Grenoble chez Mme D... et je les attends fort patiemment, tant je me plais dans cette bonne maison avec les souvenirs de mon brillant été. J'y resterai sans doute tout le mois d'octobre.

Je suis comme toi fanatique du guide. Je l'ai rapporté ici.

Il faut encore que je te redise ma joie de connaître tous ces grands peintres, dont je n'avais vu que des échantillons.

Je suis allée à l'Exposition à mon passage à Paris. Elle est plus belle que jamais.

N° LV

Nevers, 26 juin 1869.

...Le silence n'a jamais une signification tragique entre nous ; je respecte toutes les paresses à commencer par la mienne, et je reprendrai toujours avec toi la conversation à l'endroit où nous l'avons interrompue. D'ailleurs j'ai eu de vos nouvelles par ta mère. Je sais que la charmante petite Emma va faire visite à Dunkerque au dragon du jardin des Hespérides, j'espère qu'elle en reviendra avec plusieurs pommes d'or. Embrasse-la pour moi et le joli cœur son frère. Ce nouveau monde m'intéresse vivement.

Je suis ici depuis un mois. J'ai quitté Paris entre deux émeutes et le lendemain des premières élections du 24 mai. J'ai fort déploré tout cela. Nous ne sommes pas au bout de nos peines ; mais l'on s'habitue à tout et je me souviens qu'en 48, entre le rappel et les ateliers nationaux, nous trouvions encore moyen d'apprécier la vie ; il est vrai que nous avions vingt ans de moins sur la conscience.

Je t'annonce que nous avons accepté l'invitation de ta mère, vu ses instances et toutes les obser-

vations sensées que tu m'as adressées à ce sujet au printemps. J'en ai reconnu la justesse et d'ailleurs c'est le seul moyen d'être ensemble jour et soir. Blanche, qui craignait comme moi pour ta mère l'embarras de ce gros ménage à tenir, a fait taire ses scrupules, en même temps que les miens. Nous comptons arriver à Boulogne fin juillet, si le temps se réchauffe : la simple notion de la température boulonnaise me transit.

As-tu lu l'aventure de Ladislas Bolski, de Cherbuliez, dans la *Revue*. Je te le recommande; et le salon d'abord.

N° LVI

Nevers, 21 août 1870.

Tu as sans doute partagé toutes nos angoisses; elles sont loin d'être calmées; mais nous pouvons je pense espérer des jours meilleurs. Quelle horrible surprise que cette invasion. Ta mère m'a donné des nouvelles de ton cousin Ch. B... qui est en sûreté. Nous en avons eu hier de M. Des... qui a donné avec le corps Ladmirault et qui est sain et sauf jusqu'à présent...

Je n'ai jamais senti douleur plus vive et plus poignante. Mille amitiés à Mme Émile. Nous embrassons les enfants. Espérons que nous nous reverrons dans des jours plus heureux. J'ai bien peur d'avoir perdu pour ma part la faculté des petits bonheurs. Je savais que j'aimais mon pays — tu as ri souvent de mon chauvinisme, — mais je ne savais pas que je l'aimais plus que tout. Ta tante et amie.

N° LVII

Nevers, 15 octobre 1870.

Je reçois ce matin ta lettre dont je suis très touchée et je t'en remercie vivement. Tu as bien raison de dire que l'on n'ambitionne guère d'autre satisfaction que de savoir ses amis vivants. Toutes nos espérances s'effeuillent; cet échec d'Orléans avant-hier nous a jetés dans les angoisses les plus pénibles. On se sent meurtri comme si l'on était tombé d'un cinquième étage avec tous ses espoirs déçus. — Paris est héroïque, mais la province ira-t-elle le secourir à temps?

Laissons toutes ces questions qui sont le tourment de nos jours et le cauchemar de nos nuits, et parlons de nous et de ces temps passés dont les souvenirs sont tout ce qui reste. C'est à peine même si on se souvient qu'on a été heureux.

J'ai eu en effet un grand chagrin de cette mort d'un ami si cher, qui a rempli ma vie; mais ce chagrin eût été bien plus grand encore sans les circonstances terribles dans lesquelles nous vivons depuis deux mois. J'y ai vu pour lui la fin de souffrances intolérables et de tourments que supportait son courage, mais qui lui faisaient envier le sort de

tous ceux disparus avant lui. Il y avait eu, cet été, une notable amélioration dans son état ; il était venu à Paris et avait assisté à la dernière séance du Luxembourg et à l'effondrement général d'affections si anciennes et si chères. Sa haute philosophie n'avait pas desséché son cœur ; il était impossible d'être meilleur et plus compatissant aux peines des autres. Il est retourné à Cannes la veille de l'investissement de Paris. — J'avais eu une lettre de lui le 26 septembre[1], quatre lignes m'annonçant une rechute de cette bronchite dont il souffrait depuis des années. — C'était un adieu. — Mais, je te le répète, je ne puis le plaindre : sa force morale l'a soutenu jusqu'à la fin ; il a été admirablement entouré et soigné, et s'est éteint avec toutes ses grandes facultés et sans douleurs. Je garde de lui le souvenir le plus délicieux ; le temps n'a jamais atteint cette intimité sans pareille. Il est si rare que les liaisons humaines persistent sans quelque mélange d'amertume, que je suis reconnaissante d'avoir épuisé celle-là sans un regret ou une arrière-pensée.

Au revoir. Je sais que tes enfants sont charmants. Ils verront peut-être la résurrection de notre pays et la revanche. Quant à nous, que dire ?

Je t'embrasse avec ma meilleure affection. Ta bien dévouée.

1. La lettre est datée du 23.

N° LVIII

Sarlat, 19 décembre 1870.

Je crains que les communications ne soient interrompues par les mille horreurs de cette guerre. Je veux pourtant t'écrire quelques lignes à tout hasard, et te dire que nous avons quitté Nevers, samedi 10, sur les instances pressantes d'un ancien ami de Louis qui nous trouvait trop exposées. L'ennemi était à deux jours de marche; la ville voulait se défendre ; la maison de Blanche très en vue sur la Loire devait servir à établir des batteries. Nous avions de plus un pont miné sous nos fenêtres. Alors, malgré notre aversion de nous éloigner, nous avons voulu soustraire Jenny à des sensations horribles. Nous sommes parties pour Moulins, où nous sommes restées deux jours pour attendre les événements. Moi, stupide, je voulais espérer la victoire ou une délivrance. Rien de tout cela n'étant venu, nous avons été coucher à Montbrison, le lendemain à Périgueux et le surlendemain nous étions à Sarlat, en plein Périgord, auprès de nos bons amis Del... qui nous ont trouvé auprès d'eux une installation commode et très peu chère. Voilà donc ton amie devenue Périgourdine,

ce que c'est que de nous. Le voyage s'est fait sans encombre et sans autre fatigue que l'affreuse courbature morale qui nous accable depuis quatre mois. Si quelque chose pouvait m'intéresser dans les circonstances où nous sommes, j'aurais trouvé le pays charmant, et la délicieuse ville de Périgueux m'a paru bien digne d'être la patrie de Montaigne; mais je suis trop désolée des événements pour regarder beaucoup autour de moi.

Écris-moi si ma lettre te parvient. — A toi.

N° LIX

Sarlat, 7 février 1871.

J'étais bien en peine de tes nouvelles et j'attribuais ton silence à sa véritable cause [1] ; car je partage ton grand chagrin et cette pauvre chère amie m'est sans cesse présente. J'avais besoin des détails que tu me donnes, quelque douloureux qu'ils soient. J'avais besoin de voir ton écriture et de sentir que le lien si cher de notre vieille amitié m'attachait doublement à son souvenir. Considère-moi comme une autre mère, cher enfant, le titre de tante ne me suffit plus et quelque inutile que puisse t'être mon affection, au milieu de celles qui t'entourent, je me figure que l'âme de ta chère mère sera comme un peu consolée de la savoir représentée, pour toi, par sa plus intime amie en ce monde.

Nous vivons dans les angoisses les plus poignantes. La capitulation de Paris m'a causé à la fois du soulagement et du désespoir. S'il y a moyen d'y rentrer un jour, je compte y aller chercher mon portefeuille que j'y ai laissé et qui contient mes plus

1. Le décès de Mme Lo..., mère.

sûrs moyens d'existence. — Que retrouverai-je ? — Nos amis communs sont intacts jusqu'à présent. Si la paix se décide, comme je le souhaite, nous retournerons à Nevers dans une quinzaine. Je suis désolée du triste sort de Désiré qui t'était si attaché. Espérons que tu le reverras bientôt ; mais je n'ose plus prononcer le mot espoir, dont j'ai abusé depuis six mois.

Je te quitte en t'embrassant de tout cœur, cher neveu et fils.

N° LX

Nevers, 14 mars 1871.

Ta lettre du 2 mars m'a été envoyée hier de Sarlat et la mienne venait de partir. Je n'ai donc pu te dire combien j'avais été contente d'avoir de tes nouvelles et en même temps horrifiée de ton occupation prussienne. Quand ma pauvre amie me contait ses craintes de voir les Prussiens à Abbeville, je les trouvais chimériques, et les voilà réalisées de la manière la plus cruelle. Tu m'as fait pourtant sourire avec ton admiration de ces barbares, *savants* j'en conviens ; mais je n'en suis que plus humiliée de nos désastres. C'est bien poli à leurs soldats de *louer* une guitare. Pourquoi donc ne pas la prendre simplement? Cette même guitare m'a fait rire tout de bon, quoique rien ne soit plus lugubre que d'être l'aubergiste de ces gens-là et de leur donner son bien à manger..... Je vais encore tarder un peu ici pour trouver Paris abordable, pourvu au moins d'omnibus à la gare. J'ai laissé à Sarlat les D..., très démoralisés. Nous sommes allés voir Mme de G..., aux environs d'Agen. Elle a un beau château et aussi quel beau pays!

Tous nos sentiments d'affection dévouée.

N° LXI

Nevers, 20 mai 1871.

Par l'affreux temps qui court, on a à peine la force de prendre une plume. On croit toucher, demain, à un dénouement qui échappe comme la veille, et on ne peut même plus regretter ceux qui ne sont plus spectateurs de ces horribles scènes. — Je suis sûre que tu as regretté de n'avoir pas vu M. de R... qui t'aurait donné de nos nouvelles toutes fraîches, car il a passé quelques jours avec nous. Il nous a laissé sa fille en otage. Toute la famille est disposée à quitter Paris. Quel cauchemar !

Je te crois encore occupé par les Prussiens, car M. de R... m'a écrit qu'un de ces nobles étrangers lui avait ouvert la porte en disant: « M. L... être à Boulogne. » — C'est égal j'aimerais mieux être Prussien que Français à l'heure qu'il est. — Que de honte ! Cette insurrection de Paris paraît être éternelle. On ne sait pas à quel saint se vouer. M. Desv... nous a quittés pour aller commander une batterie sous Paris. Quelle triste besogne, on n'a que le choix des désolations. J'ignore si mon perchoir de Paris existe encore. Tous les honnêtes gens que je connais sont partis.

Nous nous réunissons pour te dire mille amitiés et à M. Émile.

L'heureux temps que j'ai passé à Boulogne me hante sans cesse.

N° LXII

Nevers, 3 juin 1871.

Je désire bien de tes nouvelles quoiqu'on n'ait guère le courage d'écrire. Quelle douleur, quelle honte d'avoir subi ces deux mois de Commune, et ces démons infernaux aussi bêtes qu'odieux. — Paris en cendres, Paris faisant penser à Jérusalem ! Qui aurait jamais pu croire à des événements si pleins d'horreur! Vit-on jamais rien de plus lamentable, et ces nobles victimes peuvent-elles être assez pleurées ? M. Desv..., qui a pris part à ces batailles, nous écrit avec un laconisme éloquent : « C'est le cauchemar de l'horrible. »

Notre quartier était destiné à périr. L'innocente rue Jacob a reçu force obus et le 37 est criblé de balles. J'ignore l'état intérieur de mon perchoir. — Je t'avais écrit quelques jours avant tous ces forfaits. As-tu reçu ma lettre? Je croyais au retour de la tranquillité et te priais de nous envoyer notre argent si on recevait des valeurs déclarées à la poste et si on en répondait : cette prétention était prématurée. — Donne-moi signe de vie, cher ami, dis-moi comment tu portes les Prussiens. Les Communaux ont été bien plus lourds encore.

Crois à tous mes sentiments d'affection dévouée. Comprends-tu : Paris, notre Paris en cendres. Avec quelles émotions nous le retrouverons. Et pourtant il attire. — L'attraction de l'abîme.

N° LXIII

Paris, 21 juin 1871.

Enfin, j'ai touché terre à Paris, après un an d'absence. Ce n'est pas que le sol ne me semble encore bien mouvant. Que de serrements de cœur, en voyant ce Paris que j'avais laissé si beau, en le voyant mutilé, incendié par les barbares. — Malgré l'amertume de ces impressions, je sens que la satisfaction domine. — Je croyais ne rien retrouver de mes pauvres Dieux Lares. Aussi je suis presque idiote d'admiration pour mes plus affreux bibelots. — J'ai un éclat d'obus, à la fenêtre de mon petit salon, qui a respecté mon thermomètre. Les balles ont plu dans la chambre de Blanche. Je les ai placées dans mon étagère, à côté d'une pierre du Colysée. O terreur et frivolité! L'une aide à supporter l'autre.

J'ai vu ton cousin B... avec un profond plaisir. Il a passé une heure chez moi l'autre soir. Tu peux imaginer si nous avons parlé des chers amis disparus. — C'est toi, que j'aspire à revoir, cher ami, et il me semble que tu me rendrais un peu de ce passé que je regrette tant... J'embrasse tes adorables enfants.

Reçois, mon cher neveu, l'assurance de mes sentiments dévoués.

N° LXIV

Paris, 2 janvier 1872.

J'ai reçu ta lettre hier soir, en revenant de dîner chez Mme Bon... en compagnie de tous les amis d'autrefois, que je retrouvais avec grand plaisir après tant d'épreuves. Je suis de retour depuis le 18 décembre. Mes enfants comptent me rejoindre vers le 29 janvier. Malgré mon regret de les quitter, je suis toute à la satisfaction de revoir mes bibelots, mes amis surtout, qui me gardent une si bonne amitié. Si l'assemblée me ressemblait, il y a longtemps qu'elle siégerait ici, mais on ne dispute pas des goûts. — Je n'ai pas encore été au spectacle. Je n'ai qu'une curiosité qui est de voir l'*Étourdi*; aux Français.

J'ai été horréfiée des élections académiques, à commencer par le duc d'Aumale et à finir par ce lourd Loménie, qui va remplacer le plus exquis des esprits modernes. Enfin nous en verrons bien d'autres. C'est avec une sorte de soulagement que j'ai vu arriver le dernier jour de cette épouvantable année, dont chaque anniversaire est une douleur...

— Au revoir, mon cher neveu, je t'adresse tous mes vœux...

N° LXV

Paris, 9 janvier 1872.

Je veux seulement te dire que nos pensées se rencontreront demain dans un même regret toujours si douloureux pour cette amie si chère. C'est une affection que ni toi ni moi ne remplacerons jamais. Je n'ai pas besoin de ce triste anniversaire pour me rappeler sa bonté et son dévouement, mais il est certain que les dates de renouvellement ravivent les maux sans remède. Enfin, cher ami, il te reste de grands et charmants intérêts; tu as tout un petit monde nouveau qui te rendra en bonheur ce que tu lui donnes en affection. Je te quitte, en te disant de ne pas me répondre, te sachant très occupé. Mais c'était un besoin pour moi aujourd'hui de me rapprocher de cette pauvre âme envolée, en te parlant d'elle. Nous savons nous comprendre sur ce point (et bien d'autres). Mille amitiés à Mme Émile. J'embrasse tes chers enfants et suis ta dévouée tante et amie.

N° LXVI

Paris, 25 avril 1872.

Je t'accuse réception de ton envoi en te remerciant mille fois. Je vais à ton exemple attendre un second appel de cette charmante société anonyme qui me paraît bien pressée de nous engloutir.

J'espère que votre voyage se réalisera bientôt. Ton substitut vous a rendu service, en vous empêchant de subir toutes ces giboulées diluviennes....

Je t'assure que ce foyer de la civilisation n'est pas éteint. Il est évident que l'ennui y croît moins qu'ailleurs. Il y a toujours un grand courant qui vous remue et qui vous empêche de devenir eau stagnante, phénomène qui se manifeste aisément en province.

J'excepte Abbeville, bien entendu, et surtout le Boulogne que j'ai connu. Quant au Boulogne actuel je n'imagine pas ce que c'est.

Je n'ai aucune révélation de ton cousin Ber... Il avait dit qu'il conduisait sa fille en visite et nous ne les avons pas revus. Tu sais ce que sont ici les entraînements de chaque jour. On n'a le temps de penser à rien, et c'est un bien bel éloge.

Je te quitte, mon cher neveu, en te priant de partager avec ta femme l'assurance de tous mes sentiments d'amitié. Ta bien dévouée.

N° LXVII

Bourges, 3 septembre 1872.

Ta lettre vient me trouver à Bourges, où je suis avec mes enfants depuis huit jours. Je m'empresse de te répondre, en acceptant ta proposition de m'avancer les fonds demandés : l'argent est à Nevers, où nous ne serons que samedi prochain, ce serait trop tarder. Je suis au regret d'avoir gardé cet argent au lieu de l'envoyer plus tôt. Veux-tu y joindre les intérêts, puisque intérêts il y a, pour ce minotaure qui a nom Fiennes.

J'étais en peine de toi et de ton voyage d'Écosse. Je suis bien fâchée que tu aies été si souffrant, j'ai un grand désir de te voir et d'aller te voir. Aussitôt ma rentrée à Paris, je compte aller à Abbeville, quelle que soit la température. Si tu savais combien ta mère et Boulogne me manquent, quel vide dans ma pensée et dans mes habitudes; au risque de rabâcher, c'est comme un regret du Paradis perdu, ces étés charmants passés dans une intimité si rare et si précieuse.

Nous sommes ici accueillies avec un plaisir auquel je suis très sensible, mais rien ne remplace mes plus chers et anciens amis.

En fait de pérégrinations, nous avons fait au commencement d'août une très belle excursion dans le Morvan. Nous sommes enfin allées à Vézelay. On ne peut rien imaginer de plus intéressant et de plus romantique. Après un séjour de quarante-huit heures à Avallon, nous sommes rentrées à Nevers par le château de Chastellux et les lieux les plus pittoresques. Tout cela s'est fait en diligence (que le ciel confonde) ou en voiture particulière : soixante lieues de ce roulis nous ont assez fatiguées, malgré nos enchantements. Bourges est fort curieux. Je vis familièrement avec Jacques Cœur et dans l'intimité de l'admirable cathédrale.

Au revoir, cher ami, mes enfants te disent mille choses. Je ne puis t'exprimer combien ta lettre m'a été agréable. A toi de tout cœur.

N° LXVIII

Paris, 8 novembre 1872.

Ta lettre m'arrive à Paris où j'ai devancé ma date de retour. Blanche avait une visite à faire à la campagne et j'ai préféré revenir m'installer avant le temps froid. J'avale ma poussière avec plaisir et j'allais t'écrire ce matin même, pensant que tu avais dû rentrer à Abbeville.

Je ne puis t'exprimer la part que j'ai prise à la bonne fortune qui t'arrive. Voici de ces miracles de l'épargne qui confondent une cigale de mon espèce. J'en suis même venue à me dire que la longue vie de Mlle M... a été un bonheur pour tous. Félicite de ma part l'oncle C... et dis-lui que ce dernier enfoncement (terme consacré dans sa jeunesse) me paraît devoir lui laisser une impression profonde. Je te remercie des nouvelles que tu me donnes de Rosa. Elle aussi a fait des miracles d'économie qui l'aident à être indépendante dans son vieil âge ; mais on ne trouvera pas 40.000 francs d'or dans ses coffres. J'éprouve une telle admiration pour Mlle M... que je suis tentée de mettre l'avarice au rang des vertus. Je doute que ce soit amusant, — pourquoi pas, après

tout ? Il n'y a rien de tel que les passions qui ne peuvent jamais s'épuiser : celle-là est de ce petit nombre.

Viens, viens, cher neveu, pour ta plus ancienne amie, qui sera bien heureuse de te revoir. Je t'embrasse de cœur.

N° LXIX

Paris, 23 mars 1873.

Je reçois ta lettre à l'instant et je m'empresse de t'adresser à Rome le petit *topo* que tu désires. Il ne vous présentera que quelques indications fort insuffisantes; car tout est point capital, et il faut choisir entre les merveilles, ce qui est difficile. Je suis désolée que vous ayez eu autant de pluie, ce qui rend la beauté des lieux problématique. Tous les pays sont égaux devant la pluie.

A Rome, prenez force voitures; autrement on n'arrive jamais. Quand vous irez à Saint-Pierre, faites-vous conduire au Monte Mario, à la villa du pape Giulio; vous aurez une vue incomparable. En revenant voyez la villa Madama, de Raphaël (pour l'architecture). N'oubliez pas, parmi les églises, Saint-Pierre in Vincoli où est le *Moïse* de Michel-Ange; à Saint-Pierre la *Pieta*, du même, le tombeau des Stuarts et celui du pape Rezzonico, de Canova; visitez les thermes de Caracalla.

Si tu as rêvé du *saint Jean-Baptiste* de la tribune à Florence, moi j'ai rêvé à Rome de la *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin, au musée du Vatican. J'étais obligée, après ces émotions, de prendre

le grand air en calèche pour les évaporer et ménager mes nerfs tendus. Je vous conseille le même exercice. Si l'on se bourre, comme les Anglais, on arrive au dégoût de l'admiration, ce qui est une maladie pire qu'une autre. Je vous souhaite le soleil et la force des lions. J'ai oublié de vous recommander le palais Sciarra où se trouvent le *Joueur de Violon* de Raphaël et la *Minerva* avec le *Christ* de Michel-Ange.

Je ne puis vous dire combien je vous suis en pensée et envie dans ce beau voyage. J'espère vous voir à votre retour à Paris ; je me promets un grand plaisir à causer avec vous.

Je te quitte, en te faisant les amitiés de Blanche et Jenny. Reçois pour toi et ta femme l'assurance de mes sentiments dévoués.

Tâchez de revoir ce qui vous a le plus frappés, double plaisir et durable dans le souvenir.

N° LXX

Nevers, 9 juillet 1873.

Je suis arrivée ici avant-hier lundi par une chaleur tropicale. Je suis restée toute la semaine à Paris ; le Schah n'a pas été entièrement étranger à ma prolongation de séjour, car j'avais la promesse d'un billet pour l'estrade de l'Étoile et pour le Corps Législatif. J'ai opté pour ce dernier, étant, comme tu sais, de l'école du plaisir sans peine, et j'ai très bien vu cette majesté persane. J'ai même assuré mes amis monarchistes, que s'ils voulaient me servir un roi quelconque aussi revêtu de diamants, je m'inclinerais devant lui ; mais un roi habillé comme toi et moi, ce n'est pas la peine.

Je suis encore sous l'impression de mon délicieux séjour à Abbeville, du très aimable accueil de Marie et des grâces infinies de tes adorables enfants : les oreilles doivent leur tinter ainsi qu'à vous, si le proverbe dit vrai. J'ai été aussi vraiment heureuse de mon apparition à Boulogne. C'était, il est vrai, une sorte de plaisir, très mélancolique ; mais j'y ai trouvé une grande douceur. Il me semblait que j'étais plus près des chers amis que j'ai aimés et perdus...

N° LXXI

Paris, 8 décembre 1873.

Je te remercie d'avoir pensé à moi. J'ai passé une semaine de grandes émotions concentrées dans mon bonnet de nuit ; aussi je suis un peu dans la disposition morale du roi Midas et j'éprouve le besoin de parler aux roseaux. — Jusqu'à présent je n'ai aucune raison de regretter mon audace. Cette audace, doublée d'une grande prudence, me semble plutôt utile que nuisible, en ce sens qu'elle fait connaître et aimer une grande mémoire. — La prudence a consisté à dépister les curieux, comme tu as pu en juger, et la première condition était que l'auteur de l'article fût dépisté lui-même. — Tâche de lire l'étude de Taine sur cet ouvrage. Ce qui me satisfait et me fortifie contre mes impressions nerveuses, est que la femme est respectée et que sa dignité n'est pas en jeu. Les portraits d'elle sont trop flatteurs ; mais l'ami la voyait ainsi. Il ne faut pas se plaindre de cela.

Je suis absolument de ton avis, au sujet de ce qui se passe à Versailles. Il y a de quoi envoyer le parlementarisme aux vieilles lunes.

M. Bl... est mourant, ce qui m'afflige beaucoup. Je passe mes jours et mes soirs avec ces bons amis.

N° LXXII

Paris, 31 décembre 1873.

J'aurais dû te dire plus tôt combien Mme Bl... avait été touchée de votre sympathie pour son chagrin. Elle m'a chargée de vous en remercier. Je t'écris à la hâte entre deux visites, pour rester fidèle à la tradition de mon antique amitié et te dire tous mes vœux de contentement et de santé pour toi et les tiens. Tu n'as rien à désirer en fait de bonheur que sa durée.

J'aurais été bien joyeuse de vous voir tous deux, quoique cette saison ne soit guère tentante à Paris. Votre hiver s'est-il un peu animé à Abbeville? Combien je vous fais souvent visite en pensée et quelle satisfaction j'éprouve à me rendre compte de votre belle installation.

Le vide de mes amis disparus se fait souvent sentir pour moi. Il faut une terrible élasticité pour réagir contre les épreuves de la vie !

. . . . . .

Reçois l'assurance de tous mes sentiments dévoués.

N° LXXIII

Paris, 8 février 1874.

Je me proposais de t'écrire, supposant que l'Inconnue t'intéressait quelque peu. — Si elle avait deviné qu'elle semait une traînée de poudre qui devait l'éclairer en plein visage, elle y aurait regardé à deux fois ; mais les regrets ne servent à rien. — J'ai enduré ce bruit le mieux possible à force de réserve et de *dignité*. Je n'ai accepté, en dehors de mon cercle intime, aucune invitation ; je n'ai permis aucune conversation à ce sujet ; j'ai laissé les gens absolument libres de croire ce qu'ils voudraient, en les priant seulement de ne pas m'en parler. — A Boulogne tu diras que tu ne sais que les racontars des journaux ; que tu m'as interrogée et que je t'ai demandé de ne m'en pas parler : que t'importe que la vraisemblance y manque. Je t'adresse un feuilleton de la *Presse* que je te prie de lire, car il résume parfaitement cette étrange histoire.

Mais parlons d'autre chose. Je suis charmée de la perspective de vous voir bientôt. J'aurai quelque regret si vous logez aux Champs-Élysées, mais à Paris l'on sait se rejoindre. Blanche et Jenny doivent venir à la fin du mois et seront bien joyeuses de vous retrouver. A bientôt j'espère. Ta tante et amie.

N° LXXIV

Le Puy, 29 août 1874.

Je t'écris du Puy, selon ton désir. Nous sommes ici depuis mercredi et nous comptons repartir lundi matin pour Nîmes. J'avais fort entendu parler du Puy comme d'un lieu unique en son genre. Il dépasse tout ce que l'on peut imaginer. C'est d'une étrangeté telle, avec des horizons si magnifiques qu'en arrivant sur la plate-forme de Notre-Dame de France, je me demandais si c'était un rêve ou une réalité. Ce sont de ces choses impossibles à décrire. Mme Sand, dans son beau roman du *Marquis de Villemer,* me semble en avoir parlé dignement. M. Montégut de la *Revue des Deux-Mondes* est ici, et nous donnera dans la *Revue* un article dont je serai curieuse.

. . . . . .

Nous avons eu un séjour délicieux à Clermont. Nos hôtes nous comblent de prévenances et d'amabilités. Je crois que tu les as connus à Douai, car j'ai eu avec eux le plaisir de parler pays et amis. Je me trouve dans les habitudes du Nord, précieuses quand on les compare à celles des naturels du

pays. — Mais quelle ville fantastique ! Mon cher neveu, quelle cathédrale ! Et ce rocher, et ces massifs de basalte, et toutes ces surprises dont je m'ébahis fort. Le temps a été magnifique jusqu'à présent, sans trop de chaleur.

Je te prie, sur notre compte, de prélever une somme de... destinée à Rosa, qui élève ses petits neveux. C'est plus méritoire que de courir les grands chemins.

N° LXXV

Château de la Tour (Dordogne), 18 septembre 1874.

Merci de ta lettre reçue à Biarritz ; elle m'a rendu la patrie absente et l'écho des vieilles amitiés si chères. Nous avons eu le voyage le plus ravissant du monde. Nous avons pu exécuter notre programme à la lettre, grâce à Dieu et au beau temps : cinq ou six heures de pluie seulement depuis notre départ du Puy. Nous sommes allées à Nîmes, Aigues-Mortes, Montpellier, Carcassonne, Toulouse, Bagnères-de-Luchon, Bigorre, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, etc. J'en passe, et des meilleurs. Quelle variété d'impressions, que de merveilles, et quel contraste de visiter la ville de Saint-Louis, Aigues-Mortes, avec ses murailles couleur de soleil, après cette ville gallo-romaine de Nîmes si pleine du souvenir des Antonins. Nous avons eu un plaisir extrême, qu'il s'agit de classer et de digérer maintenant.

Je me flattais d'un peu de repos chez nos amis L... où nous sommes arrivées hier, après avoir fait la belle connaissance de Bordeaux. Nous sommes dans un château pittoresque et confortable du Périgord, où il serait plaisant de recueillir ses sou-

venirs ; mais nos hôtes veulent nous amuser malgré tout. — Je n'ai plus d'admiration à dépenser. Ce pays-ci, joli pourtant, me semble une taupinière. Je ne m'en vanterai pas.

Nous comptons être à Nevers le 25 ou 26 au plus tard, trop heureuses si tu viens nous voir. Mille amitiés

N° LXXVI

Paris, 22 mars 1876.

J'ai reçu le journal qui m'a été adressé par une main amie et j'y ai trouvé que mon pauvre ami M. Ch... avait été apprécié et loué très dignement. Je l'ai connu dans son bon temps de jeunesse et de haute intelligence, et c'est le souvenir que j'en ai gardé et non celui du triste effacement des dernières années. Enfin, mon cher ami, il y a longtemps que j'assiste à cette douloureuse disparition de tant d'amis et des meilleurs, et je me dis quelquefois que je commence à en avoir assez; et puis je me reprends à me distraire, à aimer ce qui me reste, et à vivre « par curiosité », comme ce personnage d'un vieux drame d'Hugo, lequel Hugo est devenu plus bête qu'il n'est permis. Ce que c'est que de nous.

J'ai donc lu ta prose avec un vif intérêt, et elle m'a beaucoup plu, car elle est d'une netteté et d'une simplicité qui en augmentent l'élégance.

Donne-moi de vos nouvelles, je t'en prie. Viendrez-vous à Paris ce printemps. Le ménage de la rue Godot est encore aux étoiles. J'y vais souvent et la rue Jacob me paraît province, quand j'y rentre. Je n'ai pourtant aucune intention de la quitter...

N° LXXVII

Paris, 11 avril 1877.

. . . . . .

J'ai assisté avant-hier à la prise d'habit de Mme de C..., mère Mme Del..., jeune femme admirable, mariée depuis huit ans, et mariage d'amour sans un seul nuage. Le mari et la femme se sont consacrés aux austérités (pas d'enfants) et, d'un commun accord, l'un est allé à Rome pour se faire jésuite et elle au couvent de la Visitation de Paris. Juge de l'effet de cette nouvelle dans leur famille et dans leur monde. Ceci nous reporte à deux cents ans en arrière. La cérémonie était très belle et touchante, et mon ignorance m'a fait éprouver le besoin de lire la vie de sainte Chantal pour connaître l'origine de la Visitation, et ne pas être trop étrangère à ces doctrines étranges...

N° LXXVIII

Paris, 12 mai 1877.

... Voilà donc ton monde en pleine villégiature. Je me rappelle les jours que j'ai passés avec ta mère à ce Blanc-Pignon, de jolie mémoire. Quand je dis passés, c'est l'abus des mots ; car nous ne rêvions jamais autre chose que de nous enfuir de ce paradis pour le Casino. Hélas ! oh ! soleils disparus derrière l'horizon !...

J'ai fait hier une seconde visite à l'Exposition, et quoiqu'il soit de mode de dire qu'elle est fort inférieure à l'année dernière, ce n'en est pas moins une promenade des plus intéressantes, et telle que Paris seul peut en offrir. Je m'y suis fort amusée.

Ta déclaration d'amour à l'*Assommoir* m'a fait rire. Je regrette de n'avoir pas eu l'audace de le lire pour en parler avec les honnêtes gens, comme dit M. Jourdain. J'en ai lu des citations dans un article, et j'en ai été hantée, ce qui prouve qu'il y a là une grande force, mais une force perdue.

Je ne crois pas que nous allions à Nevers avant le 20 juillet. Boulogne reste toujours classé dans mes rêves d'été...

N° LXXIX

Paris, 12 juin 1877.

Je t'aurais remercié plus vite de ta bonne lettre, si la permanence de nos 32 degrés de chaleur ne m'avait rendue l'ennemie de tout effort.

Pourtant j'aurais secoué ma paresse si j'avais connu dans le nouveau cabinet une ombre quelconque pouvant te servir; mais je n'y possède aucune intelligence.

... J'ai souri en voyant la visite de Gambetta à Abbeville. Il n'y aura sans doute produit aucun effet. Je crois cependant que ce sont les folies qui rendent sage, et à ce titre il deviendrait un Nestor.

Je garde intact mon vif désir d'aller à Boulogne en septembre retrouver avec vous la vie paresseuse du Casino et de la mer. Je suis encore très invitée à Lausanne ; mais Boulogne serait pour moi un plaisir très supérieur à l'apparition du Mont Blanc...

N° LXXX

Nevers, 19 juillet 1877.

... Nous sommes réinstallés dans cette bonne maison qui a été vingt ans mon port de refuge. Sans la présence du *baby*, nous serions libres de croire qu'il n'y a rien de changé parmi nous. Je me retrouve dans ce beau salon, en face de cette admirable vue, avec un extrême plaisir. Tes enfants doivent être très heureux au Blanc-Pignon. Quant à moi, j'aime voir la campagne du balcon de Blanche. Il me faut cette distance respectueuse pour l'apprécier à sa juste valeur.

... De la trilogie qui se joue en ce moment, et qui nous joue, je le crains bien, nul ne peut prévoir l'issue, ni les conséquences prochaines. Enfin ce qui est écrit est écrit...

N° LXXXI

Paris, 21 septembre 1877.

Nous sommes rentrées à Paris avant-hier. Je t'aurais écrit mes mouvements sans les mille embarras du départ et de l'arrivée. Ayant ainsi prolongé mon séjour à Nevers, j'ai renoncé, comme tu l'as supposé, à mon cher Boulogne, avec bien des regrets. J'aurais été très contente de te retrouver, cher ami ; mais le mieux étant l'ennemi du bien, je me suis contentée de ce *bien* de Nevers, qui m'a été plus plaisant et agréable que jamais.

Me voici à poste fixe dans mon perchoir, regardant venir les événements. Il paraît que le besoin d'une catastrophe se fait très généralement sentir, comme diversion.

... As-tu lu le *Nabab* d'Alphonse Daudet ? C'est délicieux, avec des tableaux amusants, et comme le reflet de l'an de grâce 1865 ; le duc de Morny, le docteur Oliffe que j'ai connus chez Lady M... sont des portraits parlants et des tableaux vivants...

N° LXXXII

Paris, 7 décembre 1877.

J'ai été bien contente d'avoir de tes nouvelles qui me manquaient beaucoup. J'espérais vaguement te voir apparaître et je me disais que peut-être c'était la cause de ton silence. Je savais que ton cher petit monde allait à merveille et que tu étais rentré en possession de ces jolies têtes, il y a trois semaines.

La vie s'est passée ici pour moi dans mes conditions agréables d'intimité et de diversion que tu connais bien. Il faut y ajouter pourtant les sombres émotions de la politique, et la crise ayant été si aiguë, les gens les plus pacifiques sont devenus de véritables moutons enragés. Je n'ai pas besoin de te dire que j'étais acquise au brillant aphorisme « se soumettre ou se démettre ». Je crois que nous aurions eu ensemble plus d'une querelle à cette occasion, pourtant je retranche absolument les questions brûlantes de ma conversation, sauf à partir comme une fusée, quand j'ai affaire à trop déraisonnable adversaire. — J'ai déjà eu ce matin une prise de corps avec Mme Del..., qui est furieuse de la soumission du Maréchal.

Moi, je l'en honore ; il a failli nous jeter en pleine guerre civile. Maintenant que va-t-il advenir ? C'est le cas de se souvenir du mot de M. Thiers : « La victoire sera au plus sage. »...

J'ai dîné il y a quelques jours avec Monsignor Cataldi et j'ai trouvé amusant de l'entendre parler de toi et de ta famille. Il est très aimable. Je le connaissais de l'année dernière ; il est de plus très fin et bien plus sage et modéré que nos prélats français, toujours prêts à partir en guerre.

J'ai eu hier de vrais remords de ma paresse envers la pauvre Rosa, qui est dans mon estime à l'état de relique. Mes bons sentiments se sont réveillés hier au reçu de ta lettre, et je te prie, si tu vas à Boulogne aux environs du jour de l'an, de lui remettre mon souvenir habituel.

. . . . . .

Nous voici maintenant au diapason de nos faits et gestes mutuels...

Je suis confuse d'une si longue lettre. J'avais tant à te dire que j'en ai encore oublié la moitié.

N° LXXXIII

Paris, 19 mars 1878.

J'ai été très flattée de revoir ton écriture, dont je m'ennuyais vraiment. J'ai besoin de temps à autre de recevoir quelque signe de toi, qui me rappelle les bonnes heures des temps passés. Non pas que le présent me déplaise, bien au contraire; l'hiver m'a semblé court et léger, mais cette vie de Paris est si rapide que l'on ne s'entend pas respirer pour ainsi dire. C'est un vrai train à toute vapeur qui nous emporte. Depuis trois jours je veux te remercier de m'avoir donné de vos nouvelles, que je désire sans cesse, eh bien! j'ai dû attendre mon repos forcé du mercredi pour arriver à toi entre deux visites.

J'ai trouvé aussi M. Dufaure un peu cruel avec les Procureurs généraux. Mais le char est lancé, comment l'arrêter? Tu n'imagines pas combien mon entourage est décomposé. Je suis saisie de voir tant de haines. Je persiste pourtant à avoir confiance dans l'apaisement des esprits. La Chambre m'a impatientée ces jours-ci à cause de ses simagrées pour le vote du budget et des recettes, mais le Sénat se fait bon prince, et j'espère que l'Expo-

sition nous réunira dans une immense clameur d'admiration.

Si tu veux lire quelque chose d'exquis, c'est l'étude de M. Othenin d'Haussonville sur Mme Sand. Ses trois articles dans la *Revue* m'ont été un régal délicieux. Ses jugements sur les œuvres littéraires de Mme Sand m'ont paru d'autant meilleurs qu'ils sont les miens.

Ta visite me semble encore bien lointaine, quoique le temps nous emporte si vite. A quand nos causeries, voire même nos aimables disputes?

J'ai visité le Trocadéro. Il sera digne de Babylone... Ta bien dévouée.

N° LXXXIV

Paris, 31 décembre 1878.

Nous avions le droit de nous croire pétrifiés : moi, j'étais transformée en un véritable glaçon; mais je dégèle agréablement par cette température de quinze degrés.

J'ai lu avec le plus grand intérêt les détails que tu me donnes sur ton petit monde. Je me réjouis de vous savoir tous en santé et prospérité. — Mes enfants et petits-enfants aussi vont à merveille. La petite Blanche a eu deux ans avant-hier ; elle parle comme un livre de sagesse. — Je n'ai trouvé d'autre défaut à l'année 78 que de finir. Je l'ai aimée cette année si fugitive, et j'aurais voulu l'arrêter. Je n'ai jamais tant joui de mes affections, de mes diversions, et des bonnes choses de ce monde ; mais tout passe trop vite.

Reçois pour toi, Mme Émile et tes charmants enfants tous mes souhaits de bonheur.

Au revoir, mon cher neveu, si je n'avais pas été en possession de tes vœux pour demain, cela m'aurait semblé un mauvais augure, parce que j'aurais commencé l'année avec un regret. Au revoir encore.

N° LXXXV

Paris, 7 février 1879.

En effet, il s'est passé des événements fort surprenants depuis notre dernier échange de lettres, et il est difficile d'y assister sans mot dire. C'est pourtant ce qui m'est arrivé. J'ai été un peu inquiète un jour ou deux, puis quand j'ai vu que le changement s'opérait avec la même désinvolture qu'un décor de l'Opéra, j'ai repris ma sérénité à la grande indignation de mes amis. Alors je prends la liberté de leur rappeler cette pensée de Marc-Aurèle : « il ne faut jamais se fâcher contre les choses, car cela leur est parfaitement égal. »

Parlons de toi maintenant et de ton équilibre, qui ne sera pas troublé, j'y compte bien. Je n'admets pas qu'on ne respecte pas les droits acquis comme les tiens par la droiture et la conciliation...

Je trouve ton rêve d'Alger très brillant et séduisant. Je ne connais plus un chat sur cette terre d'Afrique. Jamais je ne te conseillerai d'aller par Stoia ; la mer étant si mauvaise en mars sur ces côtes, plus encore en juin ; et puis il faut toujours commencer par ce qui tente le plus ; donc Alger mérite la première halte. Nous en reparlerons. J'ai passé, en dépit des frimas, un hiver agréable. Au revoir, cher neveu. Ta tante dévouée.

N° LXXXVI

Paris, 25 juin 1879

Je te remercie vivement de ta réminiscence de la Saint-Jean, qui m'a rappelé mes temps héroïques. Mais j'ai été tellement fêtée et fleurie hier qu'il n'eût tenu qu'à moi de me croire revenue à la saison des roses. J'ai fini la journée au salon, à la lumière électrique, et ta lettre de ce matin me procure un très agréable lendemain.

J'ai été très remuée par la mort du Prince Impérial, tellement émue que j'ai dû m'avouer que je n'étais au fond qu'une vilaine bonapartiste déguisée. Combien je plains la mère, et la destinée du pauvre enfant, qui avait du reste dans le pays des attaches bien plus profondes qu'on aurait pu croire. Il me semblait encore le voir en 1867 porter à son père le prix à l'Exposition Universelle. T'en souviens-tu ? Mme Del.., qui est navrée, me rappelait cela hier et bien d'autres choses.

Je regrette que tu ne voies pas le salon qui, malgré l'inondation de mauvaises toiles, est d'un intérêt singulier. Il y a là des choses admirables. J'en ai beaucoup joui, ainsi que de l'exposition des dessins des maîtres anciens à l'École des Beaux-

Arts. C'est une merveilleuse histoire de la peinture depuis Giotto jusqu'à Prud'hon.

J'ai une véritable joie à penser que je vous reverrai tous bientôt. Je compte m'ébranler pour mon cher Boulogne du 8 au 10 juillet (1). Je veux espérer que le temps daignera se réchauffer et que rien ne traversera mon innocent désir. — Crois à tous mes sentiments d'affection pour toi et les tiens.

1. Mlle Dacquin est venue, en effet, cet été à Boulogne.

N° LXXXVII

Paris, 24 janvier 1880.

J'ai reçu hier ta lettre de Sétif, lettre attendue impatiemment. Je me disais que lorsqu'on a mis le pied dans le Paradis de Mahomet, on oublie facilement les autres parties du Monde. Je suis assez stupéfaite de ce mot de *froid* que je croyais notre partage exclusif en cette terrible saison. Cela me prouve la vérité de cette pensée de Stendhal « que l'hiver comme la vieillesse est désagréable partout».

Je t'ai suivi pas à pas dans ton voyage, même dans les régions de moi inconnues. Tu as dû avoir une véritable émotion en traversant le pont d'El-Kantara. Tu me conteras tout cela de vive voix et je te défie de découvrir une oreille plus attentive. Tu dois être à Alger à l'heure actuelle ; voilà le Paradis et ses délices, à moins qu'on ne l'ait trop boulevarisé, ce dont ils sont tous capables. — M. de R... et mes enfants s'informent souvent de toi. M. de R...t'a adressé une lettre poste restante à Malaga pour son cousin le Consul, M. Patin, qui est charmant ainsi que sa femme. — N'oublie pas à Alger de monter à Notre-Dame d'Afrique. Quelle scène grandiose, presque effrayante par sa beauté !

N'oublie pas davantage Blidah, la patrie des roses et des oranges divines.

Mais laissons ces images qui me font trop envie, et politiquons. La gelée a en effet repris, et la Chambre aussi, toutes deux ingouvernables. Je ne sais comment s'en tirera M. de Freycinet; je ne voudrais pas être à sa place. Le centre gauche est submergé, et le pauvre *moi* avec ; pourtant je ne crie pas encore au secours. Je compte sur quelque miracle de bon sens imprévu.

En attendant, j'ai déjà deux fois depuis ton départ joui de mon abonnement de quinzaine aux Français. C'est une distraction de choix dont je suis ravie ; et dans la société la plus aimable, ce qui ne gâte rien.

As-tu vu Ernest M... Tu aurais eu une idée de la vie algérienne et toi, si correct, cela t'aurait rendu indulgent pour les disparates. Mais je suis absurde de tant bavarder, ma lettre ne te parviendra pas. Si oui, écris-moi deux lignes de cet Alger délicieux...

N° LXXXVIII

Paris, 30 mars 1880.

Tu sais qu'il est dans mes habitudes de te répondre toujours par retour du courrier; mais depuis plus d'une semaine je n'ai pas une minute à moi. Jenny et sa jolie petite fille aînée ont été souffrantes. J'ai passé ma vie sur les chemins qui mènent à la rue Godot. Je n'ai pas encore l'esprit tout à fait tranquille, car je m'aperçois que je n'ai plus mon courage d'autrefois. Je ne sais plus supporter l'inquiétude.

J'ai souri de l'innocent désir de Miss Hamilton ; mais je ne puis y satisfaire, ne possédant pas une seule ligne de l'écriture en question, qui puisse figurer dans un album. Je me hâte d'ajouter que, de toi à moi, il n'y a pas d'indiscrétion possible. Tu peux donc me demander la lune sans me scandaliser.

Viendras-tu au mariage du jeune futur baron M..., car les titres se donnent très bien par les femmes maintenant, et se prennent surtout. — J'attends ta visite pour m'aider à choisir un panorama de l'Alhambra ; il y en a trois chez Laurent. Je veux ton goût pour me décider; il est évident que je ne

verrai ce palais des génies qu'en peinture. — Quand me raconteras-tu l'Andalousie ? Je doute que tu trouves dans ton auditoire boulonnais des oreilles aussi curieuses et aussi charmées.

N° LXXXIX

Boulogne-sur-Seine, 25 avril 1880.

... Je suis en villégiature ici depuis six semaines; je vais à Paris le moins possible, car il n'est pas tenable par cette chaleur. — Je me demande si c'est la magie de ce nom tant aimé (Boulogne) qui me fait tant me plaire ici. La maison est des plus ordinaires, le jardin microscopique; mais en mettant un pied dehors, on est au cœur des plus jolies promenades ou des plus belles solitudes et on coudoie très vite la plus fine fleur de la civilisation. Abstraction faite de la société qui m'entoure et m'est chère, j'aime cet endroit champêtre, dans mes moyens.

Vanter les solitudes du bois de Boulogne paraît un paradoxe, c'est pourtant vrai, et d'un charme infini. Tout est d'ailleurs si facile comme tramways, omnibus et bateaux et si peu coûteux qu'on peut multiplier les fantaisies de locomotion. Je n'en abuse pourtant pas, les promenades à deux pas de notre petite case me suffisant, et je n'ai été qu'une fois à Paris, au Palais de l'Industrie, sans même aborder rue Jacob.

Ton invitation au Blanc-Pignon m'a trouvée

bien reconnaissante. Il m'a fallu une force surhumaine pour ne pas prendre un de ces charmants billets de dix jours, et aller les passer avec vous; mais j'avais l'idée d'une autre fugue qui n'a pu encore se réaliser.

. . . . . .

N° XC

Boulogne-sur-Seine, 25 septembre 1880.

Je crois que tu es peut-être de retour de ta course départementale et je viens te remercier de ta lettre et encore de tes très aimables invitations, qui m'ont beaucoup touchée. Il m'a fallu même une certaine dose de fortitude pour résister à des offres si tentantes; mais, quoique je considère en général ces sortes de résistance comme des forces perdues, j'avais, ne te l'ai-je pas dit déjà, le projet d'une fugue en Bretagne, incompatible avec le Pas-de-Calais. A ma grande confusion, cet innocent projet n'a pu s'exécuter; les amis que je devais trouver à Saint-Malo en ont disparu, j'aurais été réduite à mon unique compagnie, qui ne m'est pas désagréable d'ordinaire, mais que je préfère par surcroît. J'ai été faire une visite en Seine-et-Marne à ma bien chère amie Virginie; puis, je suis rentrée ici au sein de ma petite famille, et, Jenny et son mari revenant de Suisse, pour entendre les récits des touristes, qui me donnent des courbatures, et regarder les photographies. — Le temps s'embellit. La fête de Saint-Cloud, où nous nous sommes rendus hier, est tout ce qu'on peut imaginer de plus gai et de plus Parisien, sans parler de la beauté des lieux.

Je compte prolonger mon séjour ici avec le beau temps...

N° XCI

Paris, 29 décembre 1880.

Sommes-nous donc changés en statues de sel, sans la légère consolation de regarder derrière nous? Qu'as-tu fait de tes jours, et moi qu'ai-je fait de ma vie? Il y a deux mois que je n'ai reçu un signe de toi, et le temps s'est enfui si vite que, sans l'horreur des dates, je ne me rendrais compte de rien. Bien des fois je me suis dit, il faut que j'écrive à Émile, et j'aspirais à un téléphone à mon usage personnel, et je me croisais les bras en l'attendant vainement. Dis-moi vraiment, mon cher neveu, ce que tu es devenu.

Donne-moi des nouvelles de ton cher monde. Le mien va assez bien pour l'instant. Nous nous voyons souvent, ainsi que mon entourage, qui ne m'a pas oubliée. Ingrat! tu m'avais annoncé ton apparition à Paris, tu as donc abandonné cet endroit charmant et terrible.

As-tu lu le discours de M. Caro? Il m'a enchantée. Je ne te parle pas des folies et frénésies qui traversent le monde. — Je dis « traversent » parce que je me flatte qu'elles ne s'arrêteront pas. Les uns s'attendent au pire et le désirent, les autres se con-

tentent de gagner un argent fou et de le dépenser. Je ne suis pas, hélas, dans cette dernière catégorie.

Je frémis de cette année nouvelle suspendue sur nos têtes. Charge-toi de mes bons souhaits pour les tiens; secoue ta paresse et parle-moi de vous tous. Je rage beaucoup de cette ignorance où je suis. Sans rancune, mon cher neveu, crois-moi ta bien dévouée et affectionnée.

N° XCII

Paris, 13 février 1881.

... J'ai passé jusqu'ici un agréable hiver. Je ne te parle pas de la température qui rappelle à chaque instant qu'on est mortel; mais tout mon monde nouveau et ancien va à merveille. J'ai usé avec modération, et surtout avec discernement, des réunions nombreuses où j'ai été conviée. J'ai beaucoup joui de mes quinzaines au Français, depuis décembre. A l'avant-dernier jeudi, on donnait la troisième représentation de la *Princesse de Bagdad;* nous avons eu la chance de cette primeur dans notre abonnement; soirée des plus curieuses, pièce incroyable, salle très intéressante; talent des artistes dépassant tout ce que l'on peut imaginer. Je me suis fort amusée. Puisque tu retrempes ton moral à Boulogne dans les comédies de société, je ne compte guère te voir de quelque temps à Paris. Si tu savais quelle ravissante exposition aux Mirlitons, et au cercle de la rue de Volney aussi.

Mais c'est assez te parler des pompes et des œuvres de ce monde. Tu peux te dire que j'ai été bien bouleversée de la catastrophe sans nom qui a atteint mes amis et voisins. J'avais passé la soi-

rée du mercredi, veille du crime, avec eux tous chez la grand'mère; Mme F... J'avais beaucoup causé avec cet admirable jeune homme André Poulin. Ils étaient en joie et bonheur complet; puis le lendemain tout était détruit par ce monstre à face humaine qui était leur concierge depuis neuf ans. Je ne t'en dirai pas plus long; car l'émotion m'accable quand j'y pense. Je vais les voir souvent; ils sont anéantis...

N° XCIII

Paris, 2 juin 1881.

Mais c'est ce pauvre Jean qui n'a pas de chance, et non pas vous, puisque vous êtes en santé et en prospérité. Ta lettre m'a consternée et Boulogne me paraît tourner à la nécropole, Mme de M... est bien digne de regrets. Quant à M. de Saint-P., il a dépassé le possible et même le permis, en vivant dans un si lamentable état, grâce aux soins. Ce nom m'a rappelé ces jours brillants du n° 52 et nos bons rires de ta mère et de moi. Oh ! splendeurs !

J'ai pensé bien des fois à t'écrire, mais j'ai eu des soucis pour notre adorable fillette, qui a eu une bronchite. Ce nouveau monde doit aller s'installer samedi à la maison Blanche, nom patronymique de la modeste Villa. Ils y seront bien.

Je garde l'espoir d'aborder Boulogne cet été, mais n'étant pas pressée d'aller contempler la ténébreuse Proserpine, je laisserai à la maison le loisir de renouveler son air. Je vous plains d'en être exilés.

L'exposition est intéressante et celle du tableau de Munkashsy vaudrait le voyage. — Une autre

attraction, c'est la pièce de Pailleron : *Le Monde où l'on s'amuse*. Sans me permettre une comparaison avec les précieuses de Molière, je prends la liberté de dire que l'œuvre de Pailleron est une peinture aussi vraie des précieuses du XIXe siècle. Quelle délicieuse soirée ; par la grâce de mon abonnement, je l'ai vue à la septième représentation. — Au revoir, mille amitiés.

N° XCIV

Arromanches, Calvados, 4 août 1881.

Je crois t'avoir dit que nous devions passer le mois d'août sur une plage normande. Mes enfants ont choisi Arromanches. — J'avais pris les devants avec Blanche et nous avons fait en Bretagne un tour qui a été un véritable enchantement. Nous avons débuté par Vitré, Rennes et Dinan, que je te recommande tout parliculièrement ; descente de la Rance par un temps délicieux, puis séjour à Saint-Malo, Dinard, et enfin visite au Mont-Saint-Michel, l'un de mes innocents désirs inassouvis. Nous y avons couché, avec la grande marée, et je te fais grâce de mes impressions. Puis, après avoir visité Avranches et Granville, nous sommes arrivés ici aux acclamations de nos enfants, petits et grands. Notre maison ressemble à un petit navire prêt à mettre à la voile ; la terrasse est une vraie dunette. Heureusement qu'il ne démarre pas ; nous avons la mer d'un côté, la campagne de l'autre avec force roses et pois de senteur, fleurs de ma jeunesse qu'on ne rencontre plus nulle part. Le pays est charmant ; tout y est facile. Chacun se sent de belle humeur, pourvu que cela dure : question de beau temps et de santé.....

En espérant te voir en septembre si tu vas en Bretagne.

N° XCV

Paris, 24 décembre 1881.

Hier je me trouvais rue Godot quand on a apporté votre aimable envoi. — J'ai joui du plaisir de mes petites idoles quand elles ont contemplé ce gâteau merveilleux. Quant aux *mince-pies* de Miss Oakley, c'est l'une de mes gourmandises favorites et rares, car je ne connais pas à Paris d'artiste en *mince-pies* et *cakes* qui en approche. J'ai vainement essayé de Colombin, mais c'était à mille lieues.

J'ai donc emporté mes dépouilles opimes rue Jacob, non sans en avoir détaché quelques-unes avec la grandeur d'âme qui me distingue. Nous goûterons toutes ces délicieuses choses demain, le vrai jour, rue Godot, où je compte arriver à l'aube, c'est-à-dire 2 heures. Cela me rappelle les bons jours de Boulogne et tous les souvenirs auxquels je tiens tant.

Tu ne m'avais guère donné de tes nouvelles depuis un siècle. Les jours se sont écoulés si rapidement depuis mon retour à Paris, que je n'ai plus de notion du temps. Il me semble que tout

est d'hier. Que cela ne t'endurcisse pas dans ton affreuse paresse.

Mon intimité est rentrée au grand complet. J'ai beaucoup plus d'occasions de sorties du soir que je n'en accepte. Je choisis avec discernement. Mon abonnement au Français a recommencé. J'ai vu *Œdipe-Roi,* qui m'a émerveillée. Cette œuvre de deux mille ans n'a pas vieilli d'un jour.

Je t'envie de lire l'*Anabase* avec Lucien : cela me rappelle mes temps héroïques. A toi.

N° XCVI

Montfleuri, Montboron, Lausanne, 2 septembre 1882.

J'étais un peu scandalisée de n'avoir pas de tes nouvelles ; malgré les enchantements de ce pays féerique, je n'oublie pas les amis de la vie réelle.

Il y a plus de quinze jours que je suis ici dans une société intime et charmante, et l'existence que je mène forme un tel contraste avec mes habitudes de Paris que tout m'intéresse et m'amuse beaucoup. — J'entends des choses de l'autre monde et j'en dis aussi probablement ; mais on me témoigne tout l'empressement, toute l'amabilité possible. Le seul mérite que je me reconnaisse est de parler un français pur au milieu de cet incohérent *charabia*. J'intitule ainsi l'allemand que j'entends sans cesse doublé d'anglais. Mais je suis à hauteur et je me félicite d'avoir eu la tocade des langues, car je lui ai dû beaucoup d'agrément. — Ce qui m'a permis de jouir complètement des beautés du lac Léman, qui est le panorama de mes fenêtres, ce sont les bonnes nouvelles que j'ai eues de mes enfants rentrés à Boulogne-sur-Seine. Je compte les y rejoindre et toucher barre seulement à Paris.

Nous avons eu cinq jours de pluie qui commen-

çaient à troubler ma sérénité ; mais le beau temps est revenu et me promet des après-midi divines à Beau-Rivage. Il y a un petit chemin de fer qui conduit à Ouchy (fait presque exprès pour moi). Au revoir, mon cher neveu, tu me tiendras au courant de vos projets.

Va donc à Thunbridge-Wells, c'est délicieux et peut-être aussi amusant que dans Tom-Jones. J'en doute pourtant.

N° XCVII

Boulogne-sur-Seine, 29 septembre 1882.

Ta lettre est venue me retrouver ici et m'a fait, comme toujours, grand plaisir. J'ai quitté la Suisse le 16 septembre. J'ai traversé Paris, d'où les travaux d'art de la rue Jacob m'ont chassée vivement, et je suis dans ce joli port de refuge de Boulogne-sur-Seine, proclamant à haute voix que le meilleur du voyage c'est le retour. Je me félicite pourtant beaucoup de ce mois passé en Suisse ; en plein contraste de ma vie habituelle. Cela procure un renouvellement et rafraîchissement d'idées assez salutaire.

Je te félicite aussi de ta visite à Londres et à Thunbridge-Vells. Ton fils a dû en être très heureux.

Nous avons un temps lamentable, qui me gâte mes promenades favorites, mais je le prends tel qu'il vient, trop joyeuse de voir mon jeune monde en bon état. — Je ne sais quand je rentrerai à Paris, redoutant l'odeur de la peinture de cette vieille maison de la rue Jacob qu'on trempe dans l'eau de Jouvence. — Je suis allée visiter l'exposition des arts décoratifs. C'est une réunion de mer-

veilles, telles qu'aucun musée ne peut en offrir. Kensington a prêté ses chefs-d'œuvre. — J'ai lu peu ou pas depuis mon retour, ravie de remplacer la nature par la civilisation parisienne. Il me faut pour me captiver des choses qui ont une histoire. — Tu me tiendras au courant de tes mouvements. Mille amitiés.

N° XCVIII

Boulogne-sur-Seine, 4 novembre 1882.

J'ai reçu hier une lettre de la Société de Fiennes, de néfaste mémoire, qui m'est arrivée ici après diverses pérégrinations. J'ai d'abord cru à quelque horrible memento, mais après lecture, j'ai compris que c'était un reliquat, disons relique, d'argent à recevoir. Dis-moi quelle marche je dois suivre pour toucher cette somme ?...

Je suis encore ici pour quelques jours, m'y complaisant si bien que je me laisse aller à la douceur d'y vivre, entourée de tant de bonté et d'affection.

Tu te réjouirais de voir mon optimisme troublé par les anarchistes. Le gouvernement me semble très coupable d'avoir laissé arriver les choses à ce point. J'ai toujours pensé que l'un des mérites exigés de la République était d'avoir une poigne formidable, et telle qu'aucun roi ne l'oserait sous peine de passer à l'étranger et de changer de nom. Je suis donc fort désappointée et indignée, et « je vous l'avais bien dit » de mes amis conservateurs ne me console aucunement. — Jusqu'à la *Revue*, qui emploie la dynamite sous forme de roman. Est-ce assez immoral et horrible son dernier roman et les autres? — Mille amitiés.

N° XCIX

Paris, 22 décembre 1882.

J'allais t'écrire, car j'avais appris indirectement que tu souffrais d'une douleur au genou. Connaissant tout le prix de la locomotion, j'en étais très vivement peinée. Quel contre-temps, sans parler de la douleur dont je tiens grand compte. Sois bien prudent et résigne-toi au repos.

Je ne regrettais pas que vous ne vous fussiez pas installés à Paris cet hiver. L'épidémie de typhoïde était peu tentante pour s'acclimater. Ces dames et enfants ne sont rentrées à Paris que le 9 et encore chassées par les fantaisies de la Seine : 1 m. 25 d'eau dans leur cave. Si elles s'étaient attardées, elles auraient vu un batelet dans leur rue. Tout cela s'oublie vite. Je suis toute à la joie de les posséder et les petites chéries en bon état et folles de plaisir sous le plus léger prétexte. Elles sont charmantes de gaieté. C'est un don précieux, puisque Spinosa l'appelle un accroissement de notre être.

J'ai été bien remuée de la mort de Mme de C... — Quels enfants admirables que les siens, comme ils l'ont soignée depuis des années. Nous nous

sommes retrouvés là, tout cet ancien monde qui me représentait des souvenirs si chers. — Oui, mon ancien monde, comme peuplé de fantômes.

J'ai eu dans ma société mondaine et de mon monde nouveau, c'est-à-dire datant de vingt à vingt-cinq ans, la mort de M. Delaroche-Vernet. Je t'ai souvent parlé de sa femme, n'est-ce pas, et de son salon plein d'agrément : nous avions passé la soirée avec lui la veille ; il est mort en quelques secondes le matin suivant, — quarante et un ans, — quelle catastrophe pour cette famille heureuse entre toutes.

T'ai-je dit que je n'ai plus mes Français le jeudi? Mes partners sont fort malades et je n'ai pas trouvé à les remplacer. Dame, ce plaisir a duré trois ans, c'est plus qu'on ne peut dire d'une foule de choses.

Pendant que je 'écris, on m'apporte le panier enchanté. Quel joli gâteau rose! Quelle folie! Les petites idoles vont danser devant comme David devant l'arche. Et les *mince-pies* de miss Oakley! J'en fais mon affaire personnelle. Ces chères enfants viendront, ainsi que les parents, dîner chez moi le jour de l'an, puisque je représente en ma simple personne la légion des ancêtres.

Le jour me quitte et je te le rends, confuse d'une si longue épître qui n'est pas dans mes habitudes, et encore je sacrifie mille choses à te dire qui seront pour le prochain numéro. Mille fois merci à nouveau.

N° C

Paris, 17 février 1883.

J'ai été bien contente d'apprendre que tu étais redevenu le marcheur intrépide que j'ai tant admiré. N'abuse pas cependant; car je suis convaincue que tes courses pédestres ont dû agacer tes muscles...

Nous avons ici une température très variée. J'en saisis le bon côté, quand le soleil se montre. — Je ne puis dire de même pour la politique. Je n'entrevois plus aucun joli aspect.

Les événements se sont tellement précipités, que nous ne pouvons plus nous y reconnaître. L'impression unanime de tous les gens de goût est un écœurement en règle. — Conservateurs ou républicains, c'est le même écho. Le phénomène c'est que la machine reste debout, sans gouvernement, sans ministère, sans quoi que ce soit représentant quelque chose. Cette machine avait pourtant une partie si belle à jouer, avec toutes les cartes dans les mains! Mais ne parlons plus de ces choses, mon optimisme en est confondu...

N'ayant plus mon abonnement au Français, je cultive les nouveautés en compagnie de mes enfants;

mais je dois avouer qu'elles me paraissent peu dignes de ma présence. Je n'ose te dire ce qui m'a charmée et procuré une très amusante soirée, c'est Éden-Théâtre et cet étrange ballet d'Excelsior...

L'article de M. Lami dans la dernière *Revue* était bien remarquable, mais à quoi bon? —

Viendras-tu bientôt sonner à ma porte?

N° CI

Saint-Honoré-les-Bains, Nièvre, 7 juillet 1883.

Nous sommes ici depuis lundi soir et comme je désire fort de vos nouvelles, je te donne des nôtres. Mes enfants sont en joie et en santé; nous avons une installation excellente, la même que ces dames ont eue l'année dernière. Nous échappons aux ennuis de l'hôtellerie et sommes très joliment campés dans une villa privée, dont la propriétaire nous a loué le premier étage. La vie est très facile, très abondante ; nous profitons des légumes d'un grand jardin. Il est évident que si l'été passé j'avais commencé par la visite à Saint-Honoré, j'aurais renoncé à Lausanne, le commencement de la sagesse consistant à rester où on est bien. — Nous avons une vue délicieuse et de beaux lointains bleuâtres, et les monts du Morvan couverts de sombres forêts. Tout cela enchante une habitante de la rue Jacob, qui n'est pas blasée sur les vastes horizons.

Cette grosse nouvelle du comte de Chambord m'émeut. Je n'ai jamais voté pour lui ; mais c'est tout un passé qui va disparaître. Les d'Orléans doivent être plus émus que moi.

Il me faut toute ma philosophie, mon cher neveu,

pour me consoler de ne pas retrouver mon cher Boulogne. J'y pense souvent, et aux amis disparus et aux bons ancêtres dont je voudrais revoir les tombes. — Enfin, ce qui est écrit est écrit...

N° CII

Boulogne-sur-Seine, 17 octobre 1883.

J'étais très en peine de tes nouvelles. Je m'étonnais d'un silence si prolongé. Je ne m'étonne plus maintenant que ta lettre est datée du pays des rêves. C'est une série d'enchantements dont tu dois bien jouir au milieu des tiens. C'est en ce moment même qu'il me serait doux de vous faire visite. La saison est délicieuse, car même dans les contrées bénies j'ai le sentiment de Stendhal que l'hiver, comme la vieillesse, est désagréable partout. Mais je me sens attachée ici par des liens fortement tissés, et la grandeur d'âme de m'en arracher n'est pas mon partage. Mais l'image d'aller vous voir me sourit tant qu'elle me suivra sans cesse. J'ai lu tes détails avec le plus vif intérêt. Quelle mer cette rade de Villefranche. Moi qui ai la nostalgie de la mer, juge si j'ai la tentation de m'élancer à tire d'ailes vers vous. Je vous remercie beaucoup de m'en offrir la tentation, je dirai même l'occasion que je qualifie d'unique. Je compte rester ici jusqu'au 10 novembre. —

Je te félicite de ta bonne idée de voyage au Puy. C'est merveilleux.

Ces nouvelles asiatiques de M. de Gobineau dont tu me parles sont ravissantes. On se croirait en plein Orient et en pleine caravane. Quant au style, il fait défaut ; mais que de tableaux. Fais-tu lire tes enfants ? c'est à mon sens le seul plaisir inépuisable. Tendresses à ce jeune monde en l'assurant, ainsi que toi, de ma profonde amitié.

N° CIII

Paris, 14 février 1884.

Ta lettre du 27 janvier m'a fait grand plaisir, malgré les invectives dont elle m'accable. Mais tu m'y laisses une porte ouverte sur les seconds mouvements. Il est vrai que je ne m'en suis pas privée, depuis que je t'ai écrit solennellement que je renonçais à mon rêve bleu d'aller vous trouver à Villefranche. Jupiter se rit de ces sortes de serments, et depuis j'ai été hantée de désirs et de regrets, et si vous n'avez pas changé d'avis de votre côté, il n'y aurait rien d'impossible à me voir apparaître. Cette visite, dont je caresse comme l'image, dépendra un peu d'une occasion dont je pourrais profiter pour le voyage qui me semble long sans un visage de connaissance. J'en avise un et s'il se réalise et que le cours des astres me soit propice, j'en profiterai.

Je viens de lire le livre de M. de Blowitz (son *Voyage à Constantinople*), c'est bien amusant ; il a un esprit fort original. Je voudrais l'avoir dans mon cercle ; mais ce cercle se restreint de plus en plus et si les lamentations n'étaient aussi ennuyeuses qu'inutiles, j'aurais bien lieu de m'y livrer. Je me resserre d'autant auprès de ce qui me reste...

N° CIV

Paris, 27 mars 1884.

Ton joli colis confit ne s'est pas égaré dans les sables mouvants et m'est arrivé ce matin comme par magie. Je t'en remercie mille fois, c'est trop aimable. Quant aux fleurs, les anémones roses sont dignes d'un monde meilleur et n'ont aucun parfum; mais elles souffriraient du voyage. Je les admire à l'égal des étoiles; il vaut mieux les laisser vivre et mourir sur leurs tiges. — Ta lettre respirait un parfait contentement qui doit être le diapason de toute la famille. J'ai eu grand plaisir à voir ta belle-mère et à entendre ses récits de vous tous; avec les enchantements du *sleeping car,* elle m'a absolument tourné la tête, effet produit déjà par le livre de M. de Blowitz; mais je tâche de me démontrer que ceci n'est qu'à l'usage des nababs, et non des simples mortels comme moi. Pourtant je suis capable de tout, en fait des douceurs de la civilisation moderne.

Je te répète que partout ailleurs que dans ce vieux Paris, je ne me serais pas consolée d'avoir manqué cette occasion unique de retrouver des amis très chers dans les pays du soleil. Mes enfants

m'y engageaient fortement, je leur dois cette justice; mais la chose a été mal combinée, à cause de ma tocade d'une compagnie pour ces vingt-quatre heures de route. Je me réjouis de vous voir bientôt et je t'approuve fort de revenir par le col de Tende et les neiges éternelles, à pied surtout, c'est le sublime du genre ; mais là mon envie, mon péché d'envie cesse subitement et je me blottis dans mon perchoir de la rue Jacob comme le lièvre au gîte. Du reste, tout va bien autour de moi, et je serais injuste envers la Providence si je me lamentais de mes regrets. Puis ce Paris vous reprend, vous console et vous amuse et l'on y oublie qu'il existe d'autres cieux plus azurés et sereins, mais non de chers amis dont je souhaite tant le retour. A bientôt.

N° CV

Boulogne-sur-Seine, 22 juillet 1884.

J'attendais pour te remercier de ta lettre la réponse de Mme Rousselle que j'ai reçue ce matin. Je lui avais demandé de me découvrir un service quelconque, lui disant qu'une pension de tous les sexes ne me déplairait pas, ni même un couvent pour l'harmonie des contrastes. Cette réponse répond à tous mes désirs ; j'avais l'intention d'accepter ses combinaisons les yeux fermés, mais celle qu'elle m'offre m'est tout particulièrement agréable. Le Cabinet du Président m'est cher à plus d'un titre ; seulement il m'aurait semblé un peu mélancolique et trop peuplé des fantômes « dei tempi passati », tandis que le n° 54 sera une région nouvelle pour moi avec la mer et les bateaux et mes semblables sous mes fenêtres, qui me chanteront la sérénade de *Don Juan*, quand je serai d'humeur casanière.

Donc mille et mille remerciements. J'écrirai à Mme Rousselle la date de mon arrivée. Je me suis fixée le 6 août. — Tous mes souvenirs autour de toi.

N° CVI

Boulogne-sur-Seine, 15, rue de Buzenval,
17 septembre 1884.

Mon cher neveu, tu ne me reprocheras pas d'avoir emporté le beau temps avec moi. Il est admirable à B... Je n'en doute pas et si les regrets pouvaient entrer dans ma composition, je regretterais à toute minute la belle plage, tes aimables visites et mon séjour dans ce cher Boulogne dont j'ai joui à ma manière si vivement. Je suis arrivée le 12 ici et j'ai eu la satisfaction de trouver tout mon monde en santé. Nous attendons bientôt ton apparition. Mr Rigodin me dit que pour les appartements meublés, tu n'auras que l'embarras du choix dans tout le rayon du boulevard Malesherbes et Haussmann. — Il a aussi de la Banque de Paris, pour laquelle tu me demandais son opinion. Il ne m'en paraît pas plus fier que toi. — Charge-toi de mes amitiés empressées pour Mme Lo..., Mme Leb... et tes chers enfants. — Paris est vide de ses habitants de choix; vous le peuplerez agréablement pour moi.

Veux-tu me faire une commission. Choisis-moi avec ton goût ordinaire trois cartes de Cabinet d'un

franc de vues de Boulogne : la jetée, la mer, la plage, enfin ce qui te semblera le mieux. Tu me créditeras de cette somme 3 francs jusqu'à ton arrivée. — Mes compliments à l'excellente Mme Rousselle, prie-la de te dire si la petite fille de Célina lui est rendue, je m'y intéresse.

A bientôt,mon cher neveu. J'espère que le beau temps aura fait marcher la location de ville et campagne.

Encore mille et mille remerciements.

Ta bien dévouée tante et amie.

N° CVII

Paris, 2 avril 1885.

Je te croyais changé en dieu Terme, et je m'ennuyais d'être dans l'ignorance de vous. Je te remercie donc d'avoir rompu ce silence prolongé. Les mois passent si vite que je n'ai plus notion du temps. Je sais qu'il m'emporte sans chances de retour ; mais c'est déjà une victoire de n'être pas écrasé sous ce vol rapide, et l'hiver ne nous a pas maltraités. Je compte passer la semaine de Pâques à Boulogne, où j'ai eu le plaisir récent de profiter du premier sourire du printemps. Jenny avait du monde à déjeuner, nous étions tous d'humeur radieuse (effet du beau temps) quand les dépêches du Tonkin nous sont arrivées et nous ont plongés (ainsi que tout Paris), dans un affolement douloureux. Quelle tragique aventure ! et comment se terminera-t-elle ? que de familles en désolation. M. de Freycinet ne m'inspire aucune espèce de sécurité. C'est un idéologue. Tout cela se passe de commentaires ; mais le pays va avoir une bien belle occasion de dire sa volonté aux élections prochaines.

Ton voyage de Paris n'est qu'un mirage des plus trompeurs. Mais bientôt ce sera le triomphe des

marronniers roses. Le mois de mai ici est incomparable.

Mille amitiés à tous les tiens, et reçois pour toi l'assurance de mon affection dévouée. Souvenir à Mme Rousselle. Dis-lui que j'ai vu avec plaisir que la gentille Célina avait retrouvé sa petite fille et perdu son mari.

Lis-tu le journal du comte d'Hérisson ? C'est saisissant pour ceux qui ont vu le siège et les autres.

N° CVIII

Aix-les-Bains, 23 août 1885.

Je suis venue rejoindre ici mes enfants. Tout s'est réuni pour me rendre cette légère aventure facile et des plus agréables, et après une lutte intérieure contre mon amour de la mer et du vrai Boulogne, je me suis décidée pour ce voyage lointain, qui m'a paru surnaturel par la rapidité du trajet. Je ne me blase pas sur les miracles de notre époque. J'ai quitté Paris à neuf heures du matin, j'arrivais à Aix à huit heures du soir dans un express aussi doux que possible, avec le bienfait d'un billet circulaire constituant une promenade merveilleuse.

Il y a un monde fou. Nous avons une charmante installation au premier étage d'une villa dominant la fournaise de la ville, en plein air et près des Casinos et de l'établissement des bains. Je jouis beaucoup de la vue sur le lac bleu digne d'Ophélie. Nous avons le plus fidèle beau temps qu'on puisse rêver et une suite de promenades *idéales*, quoique je ne veuille pas abuser vis-à-vis de toi du dithyrambe. Mes enfants ont fait des excursions sérieuses ; moi, je me suis contentée avec délices des courses de voitures et de bateau. Nous avons dans

le tour du lac d'Annecy eu la rencontre de Parisiens parisiennants, M. et Mme Taine, qui ont à Menthon une habitation des plus pittoresques. Après nos tributs d'admiration payés à ces roches couleur de saphir et à ces eaux merveilleuses, nous avons eu une conversation littéraire à outrance, qui nous a fort amusés par l'harmonie des contrastes. M. Taine est un causeur incomparable. — Avant-hier j'ai été à Chambéry voir les Charmettes ; c'était une vieille tocade à moi, que tu ne comprendrais pas, mais tu sais combien j'aime les lieux qui ont une histoire.

Nous rentrerons sans doute à Boulogne-sur-Seine la semaine prochaine. Je compte, par la grâce de mon billet circulaire, revenir par Grenoble, tout dépendra du temps qui est le grand maître des projets en ces contrées...

N° CIX

Paris, 27 décembre 1885.

Tu es en tout semblable au pieux Énée et moi je pose pour le vénérable Anchise, quoique je trouve le rôle de Didon plus amusant. Quoi qu'il en soit, reçois mes vifs remerciements de ton aimable envoi. Combien tu l'es, mon cher neveu, de gâter ainsi ta plus *antique* amie : tu vois mon euphémisme pour remplacer le mot vieille que je devrais affronter bravement.

Je ne savais pas non plus où en était notre correspondance, car ma réinstallation rue Jacob s'était mise à la traverse. Je me rendais compte seulement de mon désir d'avoir de tes nouvelles, qui est toujours chez moi à l'état latent.

J'ai repris ma *turne* de la rue Jacob avec un plaisir farouche, malgré mes regrets de mes enfants absents. Mon entourage, hélas ! est bien diminué. J'ai perdu tant d'amis précieux ! mais, comme disait quelque affreux philosophe, « il faut mourir ou il faut voir mourir les autres », il n'y a pas de milieu.

Que lis-tu ? Je suis fort écœurée des romans de la *Revue* et n'aborde plus que les mémoires ou histoires. Les romans russes de Tolstoï me rendent tout fade et ennuyeux ; le dernier, *Anna Karenine*, est splendide.

N° CX

Boulogne-sur-Seine, 16 août 1886.

C'est avec gros cœur que je t'écris aujourd'hui. Mon indisposition s'est si bien aggravée qu'il me faut renoncer à mes projets de Boulogne. La névralgie violente de tête a donné naissance à un zona du cou et de l'épaule qui me fait beaucoup souffrir. Je ne sais si tu connais ce mal de réputation, il est haïssable. Je n'ai d'autre alternative que de me résigner, de me soigner, et de m'ennuyer à cent francs l'heure, en l'absence de mes enfants, de cette maison qui m'est si agréable d'ordinaire, et que je vais prendre en grippe. Ces mêmes enfants sont en détresse de leur côté de me savoir ainsi empêtrée ; ... et dire que d'après tes nouvelles instances, j'étais décidée, avant de déballer au *boarding*, d'aller passer deux jours avec vous à la campagne. Les jeunes habitants auraient remplacé pour moi les fantômes du passé, que j'écarte toujours. Dis à tous mes vifs regrets. Je ne t'en écris pas plus long, ayant à tenir en bride mon cou et ma tête. Partage avec ta femme tous mes sentiments d'amitié.

N° CXI

Paris, 24 janvier 1887.

Lucien s'est chargé de te donner de nos nouvelles... Grâce à lui, j'ai éprouvé dimanche un rajeunissement charmant de vingt-cinq ou trente ans. Ce jeune candidat me rendait presque son père d'agréable mémoire, quand il venait dîner avec nous chez Mme B... ou M. de R... J'ai été très touchée de ce souvenir que j'ai senti vivement et communiqué à ton fils. Nous sommes arrivés chez notre amphitryon au même moment ; il s'est donc trouvé de suite en pays de connaissance et fort à l'aise à table à côté de moi, et de l'autre Maurice de R... des plus aimables. Je crois que Lucien s'est amusé. Dîner de dix-sept personnes ; beaucoup d'entrain et de gaieté. Arnold partait le lendemain pour Rome, afin de présenter au Saint-Père le cadeau de ses collègues comtes romains, de fabrication gracieuse : crosse ou croix pastorale. Lucien a dû partir avant le dessert, comme feue Cendrillon, tant l'on dîne tardivement.

Mon cher neveu, j'ai eu grand plaisir à te revoir dans ton fils, je ne l'ai pas élevé comme son père; mais il m'intéresse beaucoup et tu peux dire à ta femme qu'il vous fait honneur.

N° CXII

Paris, 30 décembre 1887.

En t'adressant une carte en anglais l'autre jour, j'ai appliqué le procédé de l'autruche, oubliant que Boulogne est pure Albion. J'avais voulu simplement échapper à la curiosité du porteur. Je viens aujourd'hui, sans aucun artifice, te remercier de ton amabilité qui nous a gâtés. Les livres ont enchanté les filles chéries et leur mère, mais ce qui a mis le comble à leur triomphe, c'est d'avoir fait une partie de boston avec ton fils ; il s'y est prêté de la meilleure grâce du monde. Je me figure que la glace est rompue entre nous, et que sauf la monotonie du tête-à-tête, il prendra confiance et amitié pour moi, suivant les traditions de son papa.

Depuis ma rentrée à Paris, il y a déjà plusieurs semaines, je veux t'écrire tous les jours ; mais j'ai pris ma part des émotions politiques de toute espèce qui sont devenues notre pain quotidien. Forte agitation pour l'élection, forte détente après ; maintenant impatience universelle, sans oublier le meurtre de Ferry, qui sera Président de Conseil un de ces jours. Tu ne te représentes pas l'effare-

ment général. Le mien a un peu rempli le vide que me laissaient mes chers enfants.

Mme Gaston Pâris, autrefois Mlle Delaroche, a réouvert son salon, qui était des plus intéressants il y a cinq ans. Elle m'a envoyé une invitation. J'étais curieuse de comparer; car je m'y étais fort amusée. C'était jeudi dernier, réunion des plus brillantes, sommités et disparates en tous genres. M. de Mun, très beau garçon et aimable, causant avec M. Taine, puis MM. de Vogüé et Boissier, et Sully Prudhomme, etc. Je n'ai pas regretté ma soirée.

Tous mes vœux, mon cher neveu, pour toi et les tiens. Les années s'envolent, que ne peut-on les arrêter?

N° CXIII

Boulogne-sur-Seine, 18 juillet 1888.

... Mes projets n'ont pas encore de date. J'ai été touchée de votre cordiale invitation et je me réserve d'en profiter lorsque l'absence de mes enfants sera fixée ; cela arrivera dans les premiers jours d'août, à moins d'incident. Une visite au Blanc-Pignon me serait tout particulièrement agréable, par la même raison qui me faisait préconiser le rempart et la maison des dames de la Retraite. Je n'ai plus la frénésie de la mer au même degré qu'autrefois ; j'ai effacé le casino de mon répertoire et la crainte respectueuse des névralgies me fait désirer de ne respirer l'air marin que de loin. Pourtant, comme c'est mon air natal, il me renouvellerait peut-être l'aventure d'Antée.

. . . . . .

J'ai été hier au Louvre voir les *Archers de Darius* (de Mme Dieulafoy).

Ne sois pas trop paresseux.

N° CXIV

Arcachon, 3 octobre 1888.

... Je suis ici depuis le 17 septembre, j'étais rentrée dans mon perchoir poudreux, dans un Paris plus chaud que le Sénégal, et un complet isolement, tous les amis étant absents. Je n'ai pu résister aux instances de rejoindre mes enfants dès leur première lettre accompagnée de toutes les séductions possibles, ces dames ayant trouvé la plus charmante installation à des prix abordables. Je suis donc arrivée sur les ailes du rapide. Le voyage m'a paru un rêve, tant ce train est organisé merveilleusement. La Compagnie d'Orléans mérite une bonne note : partie à 8 h. 45 du matin, j'étais ici à 8 h. 1 /2 du soir après un arrêt de 40 minutes pour dîner à Bordeaux, où je me doutais à peine que j'avais quitté mon logis. — Je ne te dirai rien de ma joie et de celle de mon monde, doublée le lendemain en voyant cette région enchantée. Arcachon ne ressemble à rien de ce que j'ai vu jusqu'à présent, c'est la création la plus fantastique : La ville d'hiver jetée comme dans l'espace, au milieu de la forêt de pins; puis, en bas, le boulevard de la plage, et l'Océan au milieu des plus vives verdures. C'est

une sorte de conte de fée, où tout est grandiose et gai. Je ne te parle pas de l'air délicieux qu'on respire ni du bleu intense du ciel, je craindrais de trop m'emballer...

Je suis fâchée de nous laisser ainsi vieillir tous deux sans nous revoir ; mais peut-être que l'influence des astres me ramènera à mon cher Boulogne. Adieu. Crois à toute mon affection.

N° CXV

Paris, 13 mars 1889.

Par la date de la dernière lettre, je vois que depuis longtemps je n'ai pas reçu de tes nouvelles et, quoique ce temps étrange où nous vivons passe vite, je sens le besoin de communications avec les chers amis des bons jours d'autrefois. J'ai eu des embarras domestiques, mon unique service malade et qui va me quitter, ce qui me décidera peut-être à aller joindre mes enfants jusqu'à la fin de leur séjour à Arcachon. Cela me tente, quoique je redoute tout changement de place en cette saison.

Vous viendrez, je n'en doute pas, voir l'Exposition qui, dit-on, sera merveilleuse ; mais je n'ai plus le feu sacré qui m'animait à ses devancières. Pourtant c'est déjà une ville mauresque très extraordinaire du haut du Trocadéro.

Je voulais t'écrire plus tôt ; outre mon active correspondance avec Arcachon, Paris est un tel tourbillon que je ne me sens pas vivre, et c'est le plus bel éloge que je puisse faire de ma position sociale. — Que dis-tu des aventures abracadabrantes que nous avons traversées. Il n'y en a

jamais eu de pareilles chez aucun peuple. C'est la peine de vivre par curiosité.

Oscar C... marie sa fille aînée lundi prochain. Je suis aujourd'hui du festin du mariage civil. Il devait y avoir un bal mercredi dernier, deux cents invitations lancées ; la mort soudaine d'un cousin germain a forcé à tout décommander : l'imprévu gouverne le monde...

Mille amitiés autour de toi, mets-moi au courant de vos faits et gestes.

N° CXVI

Boulogne-sur-Seine, 26 juin 1889.

Ta lettre a mis le comble à ma satisfaction d'être fêtée hier, pour la Saint-Jean, par mon cher monde ancien et nouveau. — Moi qui ne demande qu'à oublier les dates qui ne me rappellent que trop que la vie s'enfuit. J'ai pourtant été très touchée des manifestations diverses dont ce jour a été l'objet. Outre les jolis souhaits, et les tiens me sont particulièrement précieux, j'ai reçu une tour Eiffel en thermomètre qui figurera sur ma cheminée, ce rêve incomparable du Champ de Mars.

J'espère que tu as visité le Trocadéro avant ton départ. Rien n'est plus facile que de pratiquer ces merveilles. — N'est-ce pas le plus beau promenoir du monde ? Les fleurs et les ombrages sont un véritable enchantement. Et le palais des forêts dans la solitude du matin, quel rêve ! J'éprouve de cette exposition, plus éblouissante que jamais, cette sorte de ravissement magnétique dont parle si bien M. de Vogüé, et que je m'accorde (à petites doses) une couple d'heure par semaine, et roulant la moitié de la visite ; le reste du temps assise sous le velum en face de la grande fontaine. C'est magique — mais tu vas dire que ta vieille amie s'emballe comme en sa jeunesse ; ce n'est plus permis. Je pense que tu viendras encore visiter tout cela dans sa gloire complète.

N° CXVII

Boulogne-sur-Seine, 7 août 1889.

... Nous sommes un peu abasourdis de tout ce bruit de fête. L'Exposition est merveilleuse et archi-complète. Aura-t-elle un sombre lendemain ? Une chose digne de remarque est le changement du personnel de la foule des visiteurs : en mai et juin c'était l'élite de la population parisienne, aujourd'hui c'est l'agglomération de tous les pays en rangs pressés. En arrivant hier tard, vers trois heures, pour voir le Schah (ô folie !) je n'ai pas osé pénétrer. Je me réserve pour dix heures du matin, — à pas comptés et intervalles mesurés.

Je suis très touchée de ta persistance à m'inviter au Blanc-Pignon. Je deviens trop *old*, mot odieux dans toutes les langues. Mon argument ne peut que s'aggraver. Pourtant si je vis l'été prochain, je risque l'aventure et j'irai passer dix bons jours avec vous. Tu sais qu'autrefois je redoutais à ton cottage les fantômes de mon passé ; maintenant, tout au contraire, je sens que je vivrai en grande douceur et familiarité avec eux. Vois donc comme ta tante et amie est changeante d'impressions. — Paris est étourdissant d'étrangers, de curiosités, de beauté. Je me sens à la hauteur d'une voyageuse qui débarque du Congo, vu mon étonnement. Quelle sera la fin ?

N° CXVIII

Boulogne-sur-Seine, 17 octobre 1889.

Je suis scandalisée de la date de ta dernière lettre et encore plus horréfiée de la rapidité du temps depuis. Pourtant que d'événements, que d'imprévu de toute espèce. La conclusion c'est que ce pays va sans doute marcher sur ses pieds après avoir trop longtemps marché sur sa tête. Les radicaux et le Boulanger confondus, cela constitue un spectacle réconfortant.

Revenons à la vie privée, j'attends ton apparition annoncée. Mes enfants sont rentrés le 14 septembre d'une station à la Bourboule et d'une visite dans le Berry, pendant laquelle ma belle-sœur recevait ici force visiteurs ravis d'être si voisins de cette surprenante exposition de plus en plus attrayante ; car elle va finir et dans tout son éclat. Lundi dernier, j'ai voulu m'offrir encore une fois le rêve des fontaines lumineuses, du dôme central et du Trocadéro illuminés. Que fera Paris quand cela sera éteint sans retour ?

N° CXIX

Paris, 18 décembre 1889.

... Je viens donc de passer six bonnes semaines dans ce Paris, vivant au jour le jour, de mes souvenir, de mes Dieux Lares, et de mes intimités qui se font rares. L'horrible influenza nous a traqués, à la grâce de Dieu ; ma belle-sœur et moi devons partir demain pour rejoindre nos enfants à Arcachon, même adresse que l'an dernier. Il faut tout l'amour que je porte à ce cher monde pour risquer ce déplacement énorme. D'un autre côté, j'évite ainsi l'isolement un peu redoutable parfois ; puis le soleil console de tout.

J'ai appris avec une vraie peine la mort de la bonne madame Rousselle. Tu auras ressenti vivement la perte de ce vieux et utile service, qui t'était si dévoué et qui te rappelait tout un passé. Je me souviens avec tristesse de mes relations avec elle, si pleines d'obligeance de sa part et d'une bonté toujours si empressée. Cette pauvre femme était bien utile en ce monde. Donne-moi quelques détails sur tes arrangements pour la remplacer, car la vie marche d'un pas égal au milieu de tant de liens rompus.

N° CXX

... 17 janvier 1890.

Jour de lettre, jour de fête pour moi, c'est te dire tout le plaisir que ta lettre m'a fait. Elles avaient le même privilège à Paris, mais dans ce séjour étrange, si en dehors de mes habitudes et de mon passé, les nouvelles des amis acquièrent un double prix, et de plus cette fois tu me contes des contes, des contes vrais, qui me rendent l'image affaiblie de mon antique Boulogne.

Je pense souvent à toi et à vous tous pour me familiariser avec les singularités qui m'entourent. Mais j'ai eu, par mes nouvelles de Paris, une si triste fin d'année et un si triste commencement de l'autre, que je me sens presque aussi dépaysée que le premier jour. L'influenza a fait de nombreuses victimes dans mon cercle intime ; mais ne parlons plus des choses lugubres. C'est déjà trop d'y penser...

La gageure de Cherbuliez est agaçante et amusante. Elle m'a rappelé son bon temps et aussi le mien. Mais pour qui ou pourquoi se passionnerait-on aujourd'hui ?

Il y a dans la *Revue* un autre roman qui est cu-

rieux pour les descriptions. J'ai les feuilletons de Lemaître, du lundi et ceux de Sarcey. Je suis donc au diapason ou à peu près ; car ici l'on se contente de se laisser vivre. — J'espère que la sérénité de cette fantastique forêt finira par passer en moi.

Ne m'oublie pas et écris-moi. Ta bien dévouée tante et amie.

N° CXXI

Boulogne-sur-Seine, 21 septembre 1890.

J'ai recours à une main étrangère quoique intime pour te donner de nos nouvelles ; il m'est arrivé un accident que je déplore : dimanche dernier, sur ce joli boulevard que j'aime tant, j'ai été renversée par une voiture que je ne cherchais pas, et je garde le lit avec une fracture à l'épaule, qui durera ce que Dieu voudra. Te dire tous les soins qui m'ont été prodigués par mon cher monde, je ne le saurais. Je n'ai pas de fièvre ; je mange à propos, et ma sérénité n'est pas troublée, heureuse que mon mal ne soit pas plus tragique.

... J'espère bientôt pouvoir reprendre le fil de ma correspondance. Je me félicite beaucoup d'avoir une petite main chérie à mon service.

N° CXXII

Paris, 19 décembre 1891.

Je suis rentrée chez moi le 7 décembre avec la permission de toutes les Facultés. Depuis ce jour, je me proposais de t'écrire et que nous regrettions beaucoup de ne pas t'avoir revu, tout en comprenant que ce dimanche en plein mauvais temps n'était pas engageant pour la promenade de Versailles à Saint-Cloud.

C'est avec un plaisir senti que j'ai repris possession de mes pénates abandonnés depuis deux ans, et quoique je sois très reconnaissante au climat d'Arcachon d'avoir si bien fortifié notre fillette, je m'applaudis de redevenir Parisienne, malgré les frimas qui vont me retenir prisonnière.

J'ai fait mes délices du général de Marbot; j'en ai vécu deux mois, perdant un peu la tête de cette épopée impériale, héritage immortel de gloire et de malheurs. Je vis en ce moment en plein dix-huitième siècle avec les gens les plus aimables du monde, le livre de Lucien Pérey (Mlle Herpin) sur le duc de Nivernais. Je suis certaine qu'il te captivera. C'est délicieux de jouir ainsi de cette société merveilleuse .

Blanchette va avoir quinze ans ; elle en est très fière. Cela n'arrive qu'une fois dans la vie. — Ces dames vous disent mille choses ; moi, mes vœux de l'année nouvelle et toutes mes amitiés du passé !

N° CXXIII

Boulogne-sur-Seine, 9 août 1892.

Je me lamentais beaucoup de ton silence et de mon ignorance de vous tous et, ce matin, j'ai le grand plaisir de recevoir ta lettre. Avec quelle rapidité les jours s'envolent. J'avais espéré ta visite en l'honneur de l'exposition, j'étais en peine de vos nouvelles. Je vois qu'elles sont bonnes. Voici des détails sur mon humble personne ; j'ai passé ici un temps des plus agréables, mais tout mon monde s'envole pour les côtes de Bretagne ; moi, je reprends mon domicile de la rue Jacob, si peu habité depuis trois ans. Rester à la campagne sans mes enfants serait au-dessus de mes moyens. Je ne redoute pas trop Paris en août, — seulement il n'y a plus d'habitants de ma connaissance ; mais je crois que ce mois de solitude se passera comme les autres. Combien je pense à mon Boulogne d'autrefois, avec quel regret et quel désir ardent de m'y retrouver. Que ne puis-je dépouiller les années ! Encore faut-il bien remercier Dieu de jouir toujours de soi-même et des autres.

J'ai été très remuée et indignée de tous les évé-

nements politiques et autres. Je suis restée à l'abri dans cette oasis des bords de la Seine, mais mon sang-froid est fort troublé par ce qui se passe. Tu ne me reprocheras plus mon optimisme ; car je vois les choses en noir. — Mille amitiés.

N° CXXIV

Paris, 24 septembre 1892.

Tant de choses se sont passées depuis juillet que je ne sais par où commencer. Je me suis chargée de te transmettre les félicitations de nos amis communs. Chacun garde de ta fille un souvenir charmant. La voir, c'est l'aimer et prendre le plus vif intérêt à sa destinée. Je te remercie des détails que tu me donnes. Je ne te demanderai que de me tenir au courant de l'époque fixée pour cet heureux mariage. Mes enfants sont encore en Bretagne et ravies du pays et de leur saison de bains de mer. Elles reviendront bientôt et je les suivrai de près à Boulogne-sur-Seine. Je suis restée intrépidement à Paris en plein *sirocco* et pleine solitude, mais au moins ai-je eu la satisfaction de comprendre qu'on ne transige pas avec les années. — La vie est si rapide qu'elle paraît vraiment trop courte, quand on est au bout.

J'ai assisté jeudi à ce défilé de 1792 qui m'a charmée d'étonnement et d'admiration. J'ai contemplé ce spectacle unique d'un balcon ; j'ai retrouvé les émotions historiques de ma jeunesse avec grand

plaisir et quel temps merveilleux. Te souviens-tu du cortège de Victor Hugo?

Adieu, mon cher neveu, mille regrets de ne pouvoir plus causer ensemble des *honnêtes* gens.

Je n'ai rien lu qu'un *Napoléon intime* qui m'a charmée.

N° CV

Paris, 9 février 1893.

Je suis bien contente d'avoir de vos nouvelles ; elles me manquaient beaucoup. Je sais donc où vous prendre dans ce pays délicieux, et quel plaisir quand Emma vous rejoindra. Rappelle-moi à son mari. — Mon cher monde vous dit mille choses. Ne m'envoie pas de ces fleurs divines que j'ai tant aimées ; elles ne m'aiment plus ; elles me rendent malade. J'en ai ressenti les effets tragiques il y a huit jours. Merci mille fois. Toutes mes tendresses.

Relis *Colomba* avant de partir pour la Corse.

N° CXXVI

Paris, 23 décembre 1894.

Ce charmant gâteau de Noël que je reçois à l'instant prend pour moi les proportions d'un gâteau magique, car il fait défiler en bon ordre devant mes yeux les traditions les plus chères de ma jeunesse, et des souvenirs qui nous sont communs. Comment te remercier d'une si aimable attention; partage avec ta femme mes sentiments très reconnaissants. Je me plains de vous pourtant, car je vous vois trop rarement. Il me reste si peu d'amis. Ils me sont d'autant plus précieux. Mon jeune monde nouveau tient une grande place ; mes deux petites nièces de dix-sept et dix-huit ans font mon bonheur plus que je ne puis t'exprimer. Elles ont fait leur apparition dans le monde, au mariage de notre ami Antoine de C... La réception de la veille a été des plus brillantes. — Je voudrais quelques détails sur tes garçons. J'ignore entièrement Camille, qui m'a classée comme *inconnue* rue Jacob, bouffonnerie qui m'a fait rire. Parle-moi de Lucien et de ma chère Emma. Je n'ai pas encore vu Mme J. F... — Je crains qu'elle ne veuille plus monter mes escaliers; on arrive plus ou moins vite à ce moment tragique. Mais je n'ose me plaindre, puisque le Ciel m'a permis de jouir encore de l'affection de ceux que j'aime.

N° CXXVII

Paris, 29 janvier 1895.

Je suis transformée en glaçon. J'ai eu une forte grippe, et il me coûte fort d'écrire ; mais j'ai été bien contente de recevoir ta lettre ce matin et de vous savoir tous en santé. Je m'étonne que tu restes ainsi lié à vos ouragans, mais chacun a mille fils à la patte. — A Paris, nous ne pouvons pas dire que nous avons des spectacles continuels, car ils ne sont pas souvent à notre bénéfice. Enfin, nous tenons encore debout.

Mes chers enfants du boulevard vont bien, c'est ma grande joie. Je sors si peu, étant obligée de me garer de tous les éléments; mais la vie est toujours bonne tant qu'elle dure.

Mille amitiés à Mme L... et à Emma, sans oublier Lucien. M. de R... me demande souvent de tes nouvelles, c'est toujours le plus fidèle des amis. Le mariage d'Antoine de C... a été une splendeur presque nationale : il y a eu trente-cinq porte-monnaie volés. Quel succès ! — Je te quitte sur cette nouvelle. — Ta bien dévouée tante et amie.

N° CXXVIII

Paris, 9 février 1895.

Cette nouvelle invraisemblable! Moi invisible! qui donc y croirait? j'espère que ce joli artilleur [1] reviendra dimanche; il se serait trouvé chez moi en pays de connaissance avec l'aimable madame F..., — Je suis aise que tu sois guéri de tes douleurs. Nous avons ici un temps doux, délicieux, venez donc à Paris. Il m'enchante toujours, quoique je ne me mêle plus de rien. Aucune jouissance de ce monde. Les souvenirs restent, c'est déjà beaucoup. A bientôt, je vous espère.

Crois à ma meilleure affection du meilleur temps de ma vie. Ta dévouée.

1. Un fils de M. Lo.., le correspondant.

RÉFUTATION DES LETTRES APOCRYPHES

RÉFUTATION

Des lettres apocryphes attribuées à l'Inconnue.

Le grand débit des *Lettres à une Inconnue*, par Prosper Mérimée, le voile épais qui cachait la mystérieuse correspondance, ont fait surgir à des époques différentes deux ouvrages à sensation, anonymes, simulant les réponses de cette Inconnue.

Le premier, brochure de 84 pages, portant pour titre: LETTRES DE L'INCONNUE (Paris, Alphonse Lemerre) et paru quelques mois seulement après le succès bien assis des lettres de Mérimée, a eu deux éditions (ou deux tirages) en 1874.

L'autre, un gros volume de pp. XVI, 306 (édition française, Paris, Paul Ollendorff), publié tardivement en 1889, porte pour sous-titre : LA PASSION D'UN AUTEUR. — RÉPONSES A PROSPER MÉRIMÉE.

On sait que les véritables Lettres de Mlle Dacquin — puisque c'est elle — ont été détruites par l'incendie allumé, sous la Commune, chez Mérimée, à cause qu'il était un des confidents de la cour impériale. Il faut remarquer d'ailleurs que le célèbre écrivain avait juré à son amie que les missives écrites par elle seraient anéanties à sa mort, et il est très possible qu'il les ait lui-même jetées au feu, quand il se sentit fort malade et qu'il venait de prendre ses dispositions dernières, avant de quitter pour toujours Paris, et alors que Jenny se trouvait chez sa belle-sœur à Nevers.

De toutes les manières, les auteurs anonymes avaient beau jeu. Ils se croyaient maîtres de la situation, ne pouvant supposer, à cause même de l'annulation de ces lettres, qu'on pourrait jamais mettre leurs contrefaçons à néant. Comment croire, en effet, qu'une autre correspondance de Mlle Dacquin, conservée dans sa famille, permettrait un jour de contrôler ces fausses lettres et prouver qu'elles ont été fabriquées de toutes pièces. C'est cependant ce qui est arrivé.

Nous venons aujourd'hui, dix ans après le décès de l'héroïne, faire cette démonstration.

A

Lettres de l'Inconnue.

Dès le 19 février 1874, le journal la *République française* annonçait l'apparition de l'ouvrage, et le 23 du même mois il devait insérer la rectification suivante adressée par M. Michel Lévy :

« Au Rédacteur

« Paris, 21 février 1874

« Monsieur,

« Dans son numéro d'hier, la *République française* a annoncé la prochaine publication d'une brochure ayant pour titre : *Lettres de l'Inconnue*. D'après les extraits qui ont été donnés de cette brochure, je puis vous certifier que les dites *Lettres* sont de tout point apocryphes. Voici le billet que j'ai reçu, à ce propos, de la correspondante de Mérimée, qui ne m'est connue, du reste, que par son écriture :

« 19 février

« Monsieur, je trouve avec une profonde surprise, dans « le numéro d'hier du journal la *Presse* (cette feuille se « trouvait dans le même cas) un article annonçant la « publication prochaine de prétendues *Lettres de l'Incon-* « *nue*. Cet article en contient même de longs extraits. Je « m'empresse de vous faire savoir que ces lettres sont « imaginaires. C'est une œuvre de pure fantaisie; pas une « ligne de ces lettres n'émane de celle à qui on les attri- « bue, et personne, je l'espère, ne prendra cette publica- « tion au sérieux.

« Puis-je vous demander votre concours pour faire « arriver ce démenti aux organes de la presse, afin d'éta- « blir la vérité et d'empêcher cette erreur de se propager. « Je compte à cet effet sur toute votre obligeance, et je « vous renouvelle en même temps, monsieur, l'expression « des sentiments les plus distingués de

« *L'Inconnue.* »

« Dans l'espoir que vous voudrez bien publier cette réclamation, je vous prie, monsieur le rédacteur, d'agréer, avec tous mes remerciements, l'assurance de ma considération très distinguée.

« *Michel Lévy.* »

On vient de le voir, en même temps que son confrère, la *Presse* s'était empressée d'apprendre la grande nouvelle, en disant avoir sous les yeux les bonnes feuilles du volume et en donnant des extraits des lettres. « Nous en détachons quelques-unes, disait-elle, que nous plaçons S. G. D. G. sous les yeux de nos lecteurs ; c'est une primeur et c'est à ce titre que nous les publions. »

D'autres feuilles reproduisaient le tout, en faisant

remarquer que cela ne serait pas sans intérêt, si *le livre annoncé ne sentait point son apocryphe d'une lieue.*

De son côté, le *National*, peu courtois, se lançait, le 24 février, dans une digression contre la véritable Inconnue, lui reprochant d'avoir livré les secrets de Mérimée et d'en avoir tiré profit. (Nous avons répliqué dans la *Biographie* contre cette imputation calomnieuse). Pourtant il l'engage à se dévoiler, en lui disant : « Qui me dira qui a raison de l'inconnue qui publie les nouvelles lettres ou de l'inconnue qui proteste contre cette publication. Le public se trouve en face de deux ombres et n'a aucune raison pour prendre parti pour celle-ci plutôt que pour celle-là. Si l'inconnue de Mérimée veut que sa protestation vaille quelque chose, il faut qu'elle dise son nom et montre son visage. Jusque-là on lui dira : Je ne te connais pas, beau masque ! » — Mlle Daquin ne pouvait se livrer à une polémique, elle n'avait qu'à se taire. Nous pouvons parler pour elle maintenant.

En analysant les nouvelles lettres, il sera facile de prouver qu'elles manquent d'authenticité, car *la vérité est une* !

Disons d'abord un mot de la préface signée *Un Inconnu* qui les accompagne, car il a fallu une *préface* pour expliquer la provenance de ces lettres, et comment on les a soi-disant retrouvées quatre ans après la catastrophe. L'auteur qui s'était sans doute amusé, comme exercice littéraire, à composer quelques lettres supposées de l'Inconnue, telle qu'il la comprenait, d'après une lecture superficielle des Lettres de Mérimée, et se trouvant satisfait de sa propre prose, il lui vint à l'idée d'en tirer parti. Pour cela, il dut échafauder tout un petit roman pour faire admettre à ses futurs lecteurs par quelle série de circonstances il était devenu possesseur de ces mystérieuses missives. Esprit inventif, voici ce qu'il imagina :

« Après les événements de 1870-1871, en rentrant chez moi, dit-il, j'avais trouvé tout bouleversé, beaucoup d'objets avaient disparu, entre autres douze cartons, — chiffre fatidique, — contenant des manuscrits, des projets, des notes, etc., toutes les lettres reçues par moi depuis vingt ans, — on l'aurait cru plus jeune, — et dans le nombre, des autographes auxquels je tenais comme à mes yeux. — Le pillage, surtout des papiers, sans valeur pour un étranger, venait à point pour commencer l'action.

« Je me mis aussitôt à battre ma banlieue, à trois kilomètres à la ronde, pour tâcher de recueillir quelques épaves, peines perdues. Mais, en fouillant chez un Auvergnat, dans un bouge plein d'objets de toutes sortes..., j'aperçus un tas de paperasses sur lequel je me lançai avec avidité. Mais, hélas ! ce n'étaient pas les miennes ! et *je n'y découvris rien* qui me fût personnel.

« Je *remarquai toutefois des liasses de lettres*, toutes pliées dans le même format, plusieurs de ces liasses déficelées gisaient éparses ; une seule était encore presque intacte, serrée entre deux cartons par des liens en caoutchouc, le tout enveloppé avec soin dans un papier gris scellé à la cire bleue. — Les détails font bien au tableau. — Le cachet avait été rompu, probablement pour vérifier l'intérieur. Sur l'enveloppe on lisait : I. Lettres de Mme de Sévigné. » — Comme l'Auvergnat, il jugea que *ça ne valait pas grand'chose* et il s'éloigna.

Vrai ! ce jour-là, notre romancier n'eut pas de flair ! Pour un lettré, un amateur d'autographes, il n'usa certes pas de curiosité la plus banale. Rencontrer des correspondances à écriture féminine et en faire fi. Trouver à ses pieds une liasse ficelée et cachetée ayant pour inscription : *Lettres de Mme de Sévigné* et la délaisser, alors qu'il pouvait l'obtenir presque pour rien, c'est impardonnable ! Mais découvrir semblable trésor avec

si peu de mal, c'était l'enfance de l'art ; il fallait corser l'affaire et tenir le lecteur en suspens.

Aussi ajoute-t-il : « On se fera facilement une idée de mon empressement à retourner chez ce chiffonnier, lorsque, *trois ans après*, — c'est long, mais nécessaire pour arriver en 1874, — mon souvenir se réveilla en lisant la *dernière lettre à une inconnue* (relative aux *douze* volumes de Mme de Sévigné). Je retrouvai le même marchand et le même bouge. — Quelle chance ! — ... et je vis avec une joie mitigée de tristesse, que les lettres y étaient encore, mais dans quel état, grands dieux ! tellement moisies et humides, que les rats n'y avaient presque pas touché. Je dépliai un madras, j'y déposai religieusement ces précieux restes et, me repliant à reculons vers la porte, je mis quelques pièces blanches dans la main de l'Auvergnat, et rentrai chez moi au pas accéléré. Le cœur me battait ! Evidemment mon madras contenait le mot de l'énigme ! » — Véritable trouvaille, cette répartie de l'Auvergnat, qui laisse là exprès si longtemps ses vieux papiers pour empêcher les rats de ronger les boiseries.

L'action est bien conduite, mais que tout cela est invraisemblable. Est-il possible qu'on se soit laissé prendre à pareille mise en scène ?

Pour revenir aux *Lettres de Mme de Sévigné*, rappelons que nous avons expliqué dans la *Biographie de Mlle Dacquin*, comment Mérimée, ne voulant pas dévoiler le nom de son amie, quoique tenant à lui laisser un dernier souvenir, ne l'avait pas reprise dans son testament. Depuis longtemps il lui destinait une belle édition en douze volumes richement reliés des *Lettres de la marquise de Sévigné à sa fille* [1] ainsi qu'un *Shakespeare*, qu'elle avait probablement admirés. — L'auteur des lettres apocryphes ne parle pas de ce dernier, car il n'aurait pas su quel rôle lui faire jouer.

1. Jamais Mérimée, dans aucune de ses Lettres, n'a établi de parallèle entre sa Jenny et Mme de Sévigné.

Non, on ne peut admettre que Mérimée ait jamais laissé traîner sur *un rayon de sa bibliothèque* [1] la correspondance de sa vieille amie, ainsi exposée aux indiscrétions de ses nombreux visiteurs, la plupart des littérateurs, qui ne se seraient pas fait scrupule de fouiller dans cette bibliothèque, en attendant sa venue et même en sa présence. Et d'ailleurs avait-il à se cacher de Mlle Dacquin dans une correspondance privée, et ne lui aurait-il pas dit ouvertement que ces douze ou treize volumes n'étaient qu'une simple restitution *in extremis*?

Passons maintement aux lettres elles-mêmes et voyons dans quelle mesure l'auteur a pu s'en tirer pour leur donner un semblant de véracité, n'ayant pour seul guide que Mérimée, qu'il suit à peu près.

Ces lettres sont au nombre de 20 seulement, sans aucune indication de date ni de lieu de provenance. C'était une difficulté de moins à résoudre, car on ne peut admettre que ces indices auraient manqué sur tous les originaux sans exception. Quelle belle occasion aussi de faire connaître enfin le nom tant cherché de la signataire.

Le nombre de 20 est plus faible que celui correspondant des lettres de Mérimée qui s'élève à 27 jusqu'à fin 1842, alors encore que les plus anciennes de ces dernières ont été visiblement supprimées; la même raison n'existe pas du côté féminin, le paquet retrouvé étant intact. Cependant l'auteur dit, dans sa préface, que « les lettres de l'Inconnue sont beaucoup plus nombreuses que celles de l'académicien. » Pourquoi?

La première, toujours la plus intéressante, est fautive en tout. Le point de départ de la correspondance est beaucoup plus prosaïque. Il ne s'agit point de l'entraînement d'une petite écervelée vers les œuvres d'un écrivain célèbre, mais tout simplement d'augmenter la

1. *Lettres à une Inconnue*, II, p. 303.

collection d'autographes de Mlle Dacquin (sa biographie le démontre).

Dans cette lettre il est beaucoup parlé d'un *parrain*, qui est comme le *tuteur* de la correspondante, une mineure de dix-huit ans, et de sa bibliothèque bien fournie de romans modernes. Or, Jenny Dacquin étant née en 1811, la chose se passerait en 1829, et le père ne mourut qu'en 1831. Pour ce parrain, l'aïeul maternel, c'était un vieux loup de mer qui ne s'occupait guère de littérature et ne recueillait que des récits de voyages dans sa bibliothèque... s'il en avait une. De plus, on y mentionne une rencontre fortuite, dans la rue, avec Mérimée, — qu'elle reconnaît sans l'avoir jamais vu, — et l'action se passerait à Paris, quand il est prouvé que la lettre est écrite de Boulogne (voir l'*Intermédiaire des chercheurs* du 20 janvier 1892).

Dans la IXe lettre, il est question d'un héritage imprévu de « 40.000 *francs de rente* », ce qui correspondrait à une fortune de 800.000 francs. La vérité est qu'il faut réduire le legs à un capital d'une centaine de mille francs, ce qui lui procurait 5.000 francs d'intérêts au plus, déjà fort beau pour l'époque : ceci se passait il y a plus d'un demi-siècle.

Dans la suivante (au début de 1842, d'après Mérimée) on mentionne en même temps une bourse de l'Inconnue certainement envoyée par la diligence de Boulogne, et d'un jeune Irlandais reçu chez elle au faubourg Saint-Honoré, à Paris.

La XIIIe s'occupe d'un voyage en Italie (correspondant à juillet-août 1842). « Remarquez, dit-elle, que je vous écris de Naples, nous y sommes depuis deux jours... » Or, ce voyage n'a pu s'effectuer (sa première visite au pays des arts n'eut lieu qu'en 1857, quinze ans plus tard). Mérimée lui avait, en effet, donné toutes les indications nécessaires à un déplacement de ce genre, mais inutilement. L'auteur des lettres apocryphes, n'a

pas remarqué que plus loin, en novembre [1], l'amoureux écrivait à Jenny : « Il faut qu'un jour nous allions ensemble au musée voir des tableaux italiens, ce sera une compensation pour le *voyage manqué*. »

Plus fort encore dans la XVIe lettre, où il est parlé d'une entrevue dans une loge au Théâtre Italien à Paris. L'auteur fait dire à Jenny qu'elle s'y rendra avec *son plus jeune frère* (l'officier... absorbé par le calcul différentiel). Par malchance les deux frères qui restaient à Mlle Dacquin, tous deux en résidence à Paris..., *ils étaient* JUMEAUX (nés le même jour, 12 juin 1820).

Toute la correspondance fantaisiste fourmille d'anomalies. Ces exemples suffiront. *On ne peut tout deviner !*

Pour le reste, l'auteur anonyme s'en tire comme il peut et il termine en ces termes :

« Ainsi que nous l'avons dit dans les quelques lignes qui précèdent cette trop courte publication (?), la première liasse de *Lettres de Mme de Sévigné* était la moins malade ; les trois suivantes sont anéanties. Quant à toutes les autres, écrites pendant la période du second empire, il eût été possible d'en extraire une assez volumineuse série de *fragments* ; mais l'inconnue, qui était évidemment une femme de beaucoup d'esprit et d'un esprit mordant, était en outre très jalouse (*sic*). Nous avons cru devoir nous arrêter devant une question de convenance. »

— Il aurait mieux valu ne rien écrire du tout.

C'est une reculade. Il en avait assez !

Il y a quelque chose de plus grave. Dans la partie imprimée, l'auteur, se laissant aller à son humeur vagabonde, ne s'est pas donné la peine d'étudier ni le caractère, ni le tempérament, ni les aptitudes de l'héroïne. Il en fait une petite folle, à la fois romanesque, fantasque et curieuse, fort *lançante* et quelque peu hystérique, en même temps très instruite et commune.

1. *Lettres à une Inconnue*, I, p. 32.

Ainsi, elle se permet des dissertations sur l'amour, des conseils à l'ami, lui disant qu'il ne lui fera pas croire qu'il est un Caton; qu'il peut lui conter ses bonnes fortunes; que, pour être bien portant, il doit se retenir sur le manger et sur le reste. Elle lance des tirades, comme celles-ci : l'amour vit d'espérance; fussé-je la femme rimée, en amour se livrer à crédit, c'est être dupe; livrons-nous à l'inattendu...

Ayant lu l'*Ane de Lucius*, elle ajoute: « Dès l'âge de raison, garçons et filles ont des yeux, et la nature, à l'aide des animaux, quadrupèdes, volatiles et insectes, se charge de les instruire. Deux mouches suffiraient à la rigueur. »

A propos d'une visite au Musée du Louvre, elle dit encore : « Ah ! monsieur Méphistophélès, vous complotez ma perdition,en m'attaquant par le système nerveux. Mais que serait-ce, mon Dieu ! si, me promenant avec vous dans une solitude quelconque, glissant sur une pelure de pomme, je m'étalais tout à fait dans la pose prédite à Juliette Montaigu par son père nourricier? Les cheveux m'en dressent ! »

Il y a aussi des histoires de hérisson et de chat, qui donnent lieu à des mots à double entente peu édifiants. Et autres insanités que l'auteur, — un déréglé sans doute, — met sous la plume d'une jeune fille bien mal *éduquée*. C'est méconnaître Mlle Dacquin qui, élevée dans de bons principes, sérieuse, positive, réservée à l'excès quoique à la méthode anglaise, est *tout le contraire* de la femme supposée.

Quant au style, l'auteur prouve son érudition et son savoir-faire; mais il donne à Mlle Dacquin un rôle qui n'est pas le sien. Il la montre comme un *bas bleu* consommé, une femme de lettres déjà faite, alors qu'elle n'était qu'à ses débuts et qu'elle ne s'est développée que par l'étude et la longue fréquentation de son ami. De 1831 à 1842, elle ne faisait que s'essayer; de 1842 à 1870, elle s'est perfectionnée, tant dans la connaissance

des langues que dans l'appréciation des œuvres littéraires et artistiques. L'inconnue supposée n'était, pour l'âge qu'on lui donne, qu'une *pédante.* — Jenny est devenue une femme supérieure, une savante de l'école de Mérimée, mais elle ne tomba pas dans les travers inhérents à sa situation exceptionnelle. En lisant les lettres apocryphes on pourrait croire *l'opposé,* et c'est pourquoi nous devions mettre le lecteur en garde contre une impression injustifiée.

Les lettres mêmes de Mérimée auraient dû mieux inspirer l'auteur. Mais *c'était lui demander trop !*

B

Réponses à Mérimée.

Nous sommes maintenant en présence d'un ouvrage d'un tout autre genre et beaucoup plus étendu. C'est un roman complet et avoué pour ainsi dire comme tel.

L'auteur et l'éditeur sont anglais, le livre également écrit dans cette langue et le titre devait être celui-ci : *Love of an author. — Letters from the Unknown. — Reply to Mérimée.* — 1874. Macmillan. London.

Il n'y a pas de signature et l'auteur fait dans un *épilogue*, cette déclaration suffisamment catégorique :

« Un jour d'été, je m'étais endormi à Cannes, près « de la mer sans marée, et le clapotement des vagues « sur la plage m'avait sans doute fait rêver. Lorsque je « me réveillai, les volumes à couverture jaune des *Let-* « *tres à une Inconnue* de Prosper Mérimée se trouvaient « près de moi ; je les avais lues avant de m'endormir ; « mais les réponses...ont-elles jamais été écrites, ou les « ai-je rêvées?

« *L'auteur.* »

C'est le Boulonnais Alfred Hédouin qui l'a découvert, car dans l'édition française de 1889, parue chez Paul Ollendorff, on a pris soin de faire disparaître cet épilogue, afin de laisser du vague dans l'esprit des lecteurs.

Tout ceci résulte d'un article signé Gustave Isambart, intitulé : « *Lettres et lettrés* »[1], où l'on peut lire ce qui suit :

« L'une des lettres que j'ai mises en réserve se rapporte à un article déjà ancien sur les prétendues réponses adressées à Mérimée par son inconnue, publiées cet été par la librairie Ollendorff. Un certain nombre de nos lecteurs se souviennent peut-être que ce recueil m'avait laissé assez perplexe. J'avais bien relevé çà et là quelques expressions qui me semblaient n'avoir été en vogue que postérieurement à la date des lettres où je les avais rencontrées. La précision avec laquelle les deux correspondances s'emboîtaient, — qu'on me passe l'expression, — était plutôt un motif de suspicion que de confiance ; on eût été en droit de s'attendre à plus d'inattendu. D'autre part, la suite des lettres avait un parfum d'exotisme, et plus particulièrement d'anglicisme, et la fabrication paraissait comme un tour de force invraisemblable, — de la part du moins d'un auteur français.

« J'ai reçu à cet égard d'un des vétérans du monde lettré, M. Alfred Hédouin, une communication qui ne donnera pas pleine satisfaction à la curiosité du public, mais qui juge sans retour vraisemblable, la question d'authenticité du recueil Ollendorff. M. Hédouin, qui s'estime tenu à la discrétion persistante, a évidemment dans les mains toutes les clefs du mystère... Aussi, quand l'apparition du récent volume est venue à sa connaissance, s'est-il empressé de se le procurer, se demandant s'il allait retrouver là des souvenirs de jeunesse encore gravés dans sa mémoire.

1. La découpure qui m'a été communiquée ne m'indique, ni la date, ni le journal dont elle provient.

« La lecture, dès les premières pages, surtout dans ces pages, a trompé son attente et après une enquête poursuivie quelque temps, il s'est assuré d'un fait qui éclaire tout: à savoir que les fausses lettres ont été non seulement pensées, mais écrites et publiées en anglais....

« Près de quarante ans de correspondance vue en rêve : c'est peut-être exagérer un peu l'emploi de la vieille rubrique des songes romanesques ; en tout cas la note est significative, et la signature encore plus. Il s'agit d'un simple exercice littéraire, qui dénote une certaine habileté ; mais à la façon des discours que les rhétoriciens composent sous le nom d'un grand capitaine, quand ils savent le faire parler suivant son caractère et se représenter exactement les circonstances.

« M. Hédouin paraît aussi renseigné sur l'identité de l'auteur de l'*Amour d'un auteur*, que sur celle de la véritable inconnue, et aussi disposé à lui garder son secret ; mais celui-ci n'éveille pas à beaucoup près la même curiosité que l'autre, et il y a beaucoup de chances pour que la divulgation s'en fasse moins attendre.

« Ce qui est acquis pour le moment, c'est que les vraies lettres de l'Inconnue, à supposer qu'elles n'aient été ni détruites, ni perdues, sont toujours inédites. »

C'est justement du fait que l'*épilogue* de l'ouvrage anglais a été distrait dans la traduction française, — la seule qui se trouve entre les mains de nos lecteurs (l'autre édition est d'ailleurs épuisée et nous l'avons vainement recherchée), — que nous sommes aujourd'hui dans l'obligation de l'étudier quelques instants.

La *préface* intitulée : *Prosper Mérimée et l'Inconnue*, ne contient que des extraits de la belle étude de Taine placée en tête des lettres de Mérimée, et d'un article de la *Quarterly Review*, paru en janvier 1874, à propos de l'édition anglaise de ces mêmes lettres. Cette préface, disons-nous, n'apporte rien au débat.

Il est à observer tout d'abord que les lettres suppo-

sées, en nombre égal à celles de Mérimée, les suit pas à pas, avec une servilité méthodique qui dépasse la vraisemblance, mais qui permettait à l'auteur de parcourir un chemin tout frayé, sans crainte de s'égarer.— Si une lettre de Mérimée est manquante, la réponse l'est également. Quand il se présente une grande lacune d'un côté, il en est de même de l'autre. La concordance est tellement méticuleuse que l'auteur apocryphe, sans s'en apercevoir, annonce qu'il est arrivé à la fin du premier volume de Mérimée et que la lettre suivante de l'Inconnue commence la seconde série de la correspondance.

Les premières lettres supposées, se trouvant sans guide, — celles de Mérimée étant elles-mêmes, dans le commencement, fort incomplètes, — manquent d'intérêt. On n'y voit pas le début des relations épistolaires, et c'est seulement en Angleterre et vers 1840, que l'auteur laisse libre cours à son imagination.

Il ne tombe pas, il est vrai, dans certaines erreurs grossières commises par son concurrent français (voir *Réfutation* A), telles que le parrain lettré, la colossale fortune arrivée par héritage [1], le voyage d'Italie manqué, les frères jumeaux et, plus tard, la fausse explication des *Lettres de Mme de Sévigné* ; mais il s'entraîne dans d'autres fautes, résultant d'une mauvaise interprétation du texte des *Lettres à une Inconnue.*

A diverses reprises, dans la correspondance (de 1846 à 1854), il est parlé à tort de la *belle-mère* de Jenny ; or Mlle Dacquin n'a jamais été mariée et sa mère est décédée bien longtemps après son époux, alors que leur seule fille se trouvait plus que majeure. Il est aussi question incidemment d'un *tuteur* ; mais elle n'en avait pas besoin d'après la loi.

1. On vit dans la lettre XV nouvelle que le testateur lui laissa *toute sa fortune*. C'est encore une erreur, car il y eut d'autres héritiers.

A la lettre LXXXI (20 septembre 1843) et autres qu en sont le complément, nous objectons que Mlle Dacquin n'a, à aucune époque, été à Hanovre, ni à Vienne, Munich et Hambourg. Il y eut quelques projets avortés, mais c'est tout. Cependant certaines missives sont datées de ces endroits, ou elles en font mention.

Lettre CCXIII (1er avril 1860). On y parle de visite à une tante et à des cousines demeurant en Angleterre. Mlle Dacquin n'avait pas de parents ni à Londres, ni sur aucun point du pays. Du reste à cette même date, elle se trouvait à Grenoble, chez son frère l'officier, où elle a passé les mois de mars et avril, pour rentrer directement à Paris et de là venir à Boulogne-sur-Mer, où elle était le 1er juillet suivant, sans passer le détroit.

Lettre CCXCVI (29 avril 1867). La belle-sœur ne possédait plus qu'une fille, ayant en 1862 perdu presque à sa naissance un fils. Comment pouvait-elle avoir deux enfants malades en 1867 ?

Lettre CCCXV (6 janvier 1869). Une lettre authentique du 1er janvier 1869 parle bien d'un troisième voyage en Italie, — les deux premiers s'étaient effectués en 1857 et 1863 — mais d'une façon très incertaine, et qui ne paraît pas s'être réalisé. Elle dut partir de Paris pour aller le 15 à Nevers, il lui aurait donc été impossible de dater une lettre de Florence le 6 du même mois.

Lettre CCCXXXI (25 juillet 1870). Le frère de Mlle Dacquin, l'officier, était déjà décédé depuis neuf ans, c'est-à-dire en 1861 et sa veuve, non remariée, a eu le bonheur de conserver son unique fille jusqu'à présent. Comment donc le pauvre mari de cette belle-sœur serait-il tout égaré, à la date indiquée, par la perte de ses enfants ?

Ce sont là des exemples, et il nous semble qu'ils suffisent, sans y ajouter toutes les autres assertions erronées que nous pourrions relever à chaque pas.

Il est de toute évidence que, prenant dans les lettres de Mérimée certaines indications sur les conditions

d'existence et les liens de famille de Mlle Dacquin, l'auteur des lettres supposées de l'inconnue a composé un pastiche méritant le plus formel désaveu. Il s'est dit que l'invraisemblance, faute de points de comparaison, ne pourrait sauter aux yeux de personne et que le redressement des erreurs ne serait pas aisé. — Il s'est trompé.

Nous devons relever encore d'autres fautes graves de la part de l'auteur anglais. Partant d'un faux principe, il ne pouvait que s'enfoncer davantage dans des méprises qui ont leur importance.

Ainsi il fait de Jenny une Anglaise et une protestante. De là, d'une part, une apologie de l'Angleterre, des dissertations sur la religion, les mœurs, les habitudes et le confort britanniques, des discussions sur la supériorité des auteurs d'Outre-Manche, sur plusieurs dictons et mots de la langue ; d'autre part, des sorties contre le catholicisme et les prêtres, des appréciations peu bienveillantes sur la révolution de 1848, sur Renan et même sur la crémation. — Le bout de l'oreille perce visiblement.

A côté de cela quelques hors-d'œuvre de remplissage: de la politique, des éloges de Victor Hugo et de Wagner, en opposition à certaines idées de Mérimée, une description fantaisiste du soi-disant cachet personnel de l'Inconnue, des digressions sur les végétaux, etc. [1].

Au point de vue moral, il y a grandement à redire. L'auteur a *interverti les rôles*. Est-ce pour laisser le bon côté à Mérimée qu'il trouve, à son sens, abaissé par son amour resté platonique, par des sollicitations vaines, des concessions renouvelées, vis-à-vis d'une faible femme, au lieu de commander en maître? — Cela est possible.

Toujours est-il qu'il représente l'inconnue avec une

1. Coïncidence curieuse ; la fausse inconnue, comme la vraie, rappelle le fameux aphorisme du *roi berger* de Mérimée ; il les avait frappées toutes les deux.

complexion amoureuse outrée, une désinvolture tout à fait anormale. Au lieu de la réserve qu'on se plaît à lui reconnaître, ce sont des déclarations d'amour, des sous-entendus déplacés. C'est elle qui sollicite de l'amant des rendez-vous, qui se plaint qu'il est trop sage, qui l'engage à se soigner pour être plus vigoureux. Elle lui donne les noms les plus doux, elle se meurt en son absence, elle aspire à son retour. Nous faisons grâce au lecteur du dévergondage de paroles que l'auteur lui impute, et cela non seulement au début de la liaison, mais encore quand l'âge des passions est passé, quand l'amitié la plus pure règne en maîtresse. — C'est abuser du roman !

On sait heureusement à quoi s'en tenir sur la conduite de Mlle Dacquin vis-à-vis de Mérimée. La biographie que nous avons tracée d'elle ne peut que fortifier la bonne opinion qu'ont laissée, en sa faveur, les lettres mêmes de son grand ami. Il s'est trouvé un étranger pour salir la réputation d'une femme honnête et distinguée qu'il savait existante. Cela ne lui fait pas honneur ! N'insistons pas !

Un mot seulement du style que l'auteur anglais lui prête. Ce n'est pas là son genre. On ne peut guère l'apprécier avant 1854 ; mais la correspondance que nous publions la montre sous son véritable jour, avec ses qualités de femme de lettres. La façon de faire de Mérimée avait certainement déteint sur elle, et il ne faut pas trop s'en plaindre, car son professeur était passé maître dans l'art de raconter et d'écrire.

Enfin, pour terminer, il y a lieu de rappeler la lettre CCX (20 janvier 1860), où est transcrite cette réponse : « Vous me demandez quand tombe ma fête, je n'en ai point. Vous me demandez mon nom, n'est-ce point *l'Inconnue.* » Et le 13 septembre suivant elle ajoute : « Je n'avais pas besoin d'autre nom comme estampille que celui qu'il m'avait donné, *l'Inconnue ?* — On ne trouve pas, on ne pouvait pas trouver cette qualification dans

les lettres de Mérimée, car pour lui sa Jenny n'était pas une *inconnne*. C'est l'éditeur de ces *Lettres* qui, en 1873, a heureusement choisi ce titre à sensation, qui est resté depuis à la mystérieuse correspondante.

Maintenant cette inconnue n'en est plus une, et Mlle Jeanne Dacquin, avec son véritable nom, reprend ouvertement la place honorable qu'elle mérite sous tous les rapports.

Nous avons prouvé dans les pages qui précèdent que *toutes les réponses* attribuées jusqu'ici à Mlle Dacquin *sont apocryphes*. Il ne reste de véritablement authentique que la correspondance émanant d'elle que nous publions aujourd'hui.

TABLE

Texte

Pages

Au lecteur. I
Préface 1
Préliminaires 33
Documents généalogiques sur la famille de l'Inconnue. 51
Biographie de l'Inconnue 63
Note sur l'officier, frère de l'Inconnue. . . . 139
Œuvres de jeunesse de l'Inconnue. 145
Correspondance de l'Inconnue. 171
Réfutation des lettres apocryphes attribuées à l'Inconnue. 379

Illustrations

Portrait de l'Inconnue. Frontispice.
Vue du salon de l'Inconnue. Hors texte.
Croquis de P. Mérimée envoyé à l'Inconnue. . 118
Empreinte du cachet antique, don de Mérimée à l'Inconnue. 119
Tombeau de l'Inconnue, au cimetière du Père-Lachaise 137
Autographe de l'Inconnue 168

CH. COLIN, IMPRIMEUR A MAYENNE

COLLECTION RETROSPECTIVE

Volumes in-18 jésus sur papier vergé teinté, couverture parcheminée, titre rouge et noir, à 3.50

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Œuvres poétiques choisies, publiées sur les éditions originales et les manuscrits et augmentées de 13 pièces non recueillies par les éditeurs du poète, avec une notice biographique, des notes historiques et critiques et des variantes, par AD VAN BEVER. Portrait d'Agrippa d'Aubigné d'après le tableau du musée de Bâle. 1 vol.

JOACHIM DU BELLAY

La Défense et Illustration de la Langue française avec une notice et un commentaire historique et critique par LÉON SÉCHÉ. Edition nouvelle d'après l'édition de 1597. 1 vol.

SIEUR DE DALIBRAY

Œuvres poétiques publiées par les éditions originales de la Musette de 1647 et des Œuvres poétiques de 1633, avec une notice sur un poète de cabaret au XVIIe siècle, des notes historiques et critiques et des pièces justificatives par AD VAN BEVER. 1 vol.

RAOUL DE HOUDENC

Le Songe d'Enfer suivi de **La Voie du Paradis** (XIIIe siècle) avec texte original et traduction langage moderne, essai d'interprétation, notes et appendice par PHILÉAS LEBESGUE. 1 vol.

ESTIENNE JODELLE

Œuvres et mélanges poétiques choisis, publiés sur l'édition originale de 1574, revues sur les éditions postérieures, avec une notice inédite de GUILLAUME COLLETET, des notes et des éclaircissements par AD VAN BEVER. Edition ornée d'un portrait d'Estienne Jodelle, d'après LÉONARD GAULTIER. 1 vol.

CHARLES-JOSEPH, PRINCE DE LIGNE

Mes Écarts ou Ma Tête en liberté, réflexions choisies, ordonnées et accompagnées d'une notice et d'une biographie par FERNAND CAUSSY. 1 vol.

SENAC DE MEILHAN

Considérations sur l'Esprit et les Mœurs, choisies et accompagnées d'une notice et d'un commentaire par FERNAND CAUSSY. 1 vol.

IMP. RENAUDIE, 18, RUE DE SÈVRES. — PARIS